This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

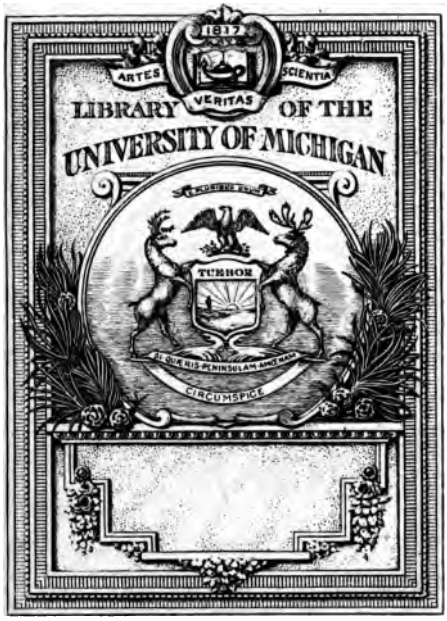
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE

A 459695

SERMONS,

PANÉGYRIQUES,

ORAISON ET ÉLOGES FUNÈBRES,

DISCOURS DIVERS.

IV.

IMPRIMERIE DE CASIMIR, RUE DE LA VIEILLE-MONNAIE, N° 12.

SERMONS,

PANÉGYRIQUES,

ORAISON ET ÉLOGES FUNÈBRES,

DISCOURS DIVERS,

PAR M. L'ABBÉ DE BONNEVIE,

CHANOINE DE LYON
ET VICAIRE-GÉNÉRAL DE TOULOUSE;

SUIVIS

D'UN SERMON INÉDIT

DU R. P. CHAPELAIN,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

TOME IV.

PARIS,

AUDIN, LIBRAIRE, QUAI DES AUGUSTINS, N° 25;

URBAIN CANEL, RUE HAUTEFEUILLE, N° 5.

1823.

BX
1756
.B72
v.4

0829363-19

TABLE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE QUATRIÈME VOLUME.

Pages.

ORAISON FUNÈBRE de LL. MM. Louis XVI et Marie-Antoinette, de S. M. Louis XVII, et de S. A. R. Madame Élisabeth de France, prononcée, dans l'église de Saint-Polycarpe de Lyon, le 13 juillet 1814. 1

ÉLOGE FUNÈBRE de S. A. R. Mgr. le duc de Berri, fils de France, le jour du service solennel célébré, le 23 février 1820, dans l'église de l'hôpital-général de Montpellier. 59

——— de M. J. Joseph de Méallet, comte de Fargues, prononcé le 22 mai 1818, au service solennel, célébré dans l'église de Saint-Pierre de Lyon. 83

HOMMAGE FUNÈBRE à la mémoire des victimes du siége de Lyon, prononcé au service solennel que la garde nationale a fait célébrer dans l'église de Saint-Polycarpe, le 2 novembre 1814. 121

ÉLOGE de Bayard, surnommé *le Chevalier sans peur et sans reproches*, prononcé le 27 sep-

Pages

tembre 1790, dans l'église principale de Mézières, le jour de l'anniversaire de la levée du siége de cette ville, en 1521. 147

SERMON inédit, pour le repos des morts, par le R. P. Chapelain, de la compagnie de Jésus. 213

FIN DE LA TABLE.

SERMONS

ET

DISCOURS.

ORAISON FUNÈBRE

DE

LL. MM. LOUIS XVI ET MARIE-ANTOINETTE,

DE

S. M. LOUIS XVII,

ET DE

S. A. R. MADAME ÉLISABETH DE FRANCE;

PRONONCÉE LE 13 JUILLET 1814, DANS L'ÉGLISE DE SAINT-POLYCARPE DE LYON.

Abstulit magnificos meos Dominus de medio mei.

Le Seigneur m'a enlevé ceux qui faisoient mon ornement et ma gloire. LAM. DE JÉR., C. 1, V. 15.

CES lamentables paroles de Jérémie, votre piété et votre douleur ne les répètent-elles pas avec moi, dans la triste cérémonie qui nous

par ce qu'il n'a pas fait encore, que par ce qu'il a déjà fait pour nous; secondons de tout le pouvoir de notre fidélité, de toute l'autorité de nos exemples, de toute la franchise de nos sentimens, les desseins généreux et les hautes pensées d'un monarque sur le front duquel brille la vérité de ce mot énergique d'un ancien : *que le plus beau jour après la tyrannie c'est le premier;* n'oublions jamais que l'amour du Roi est notre seconde religion, comme l'amour de la religion est notre première loi.

Humilions-nous enfin sous le grand dispensateur de tous les événemens : n'allons pas interroger le hasard sur ces étranges vicissitudes qui inquiéteroient la raison et déconcerteroient l'éloquence, si l'œil des adorateurs de la Providence ne lisoit une main souveraine, écrite en traits ineffaçables, dans une révolution au-dessus de tous les calculs; et si on exigeoit de l'ordre dans un sujet où il n'y a que *des vertus à bénir, des larmes à répandre, des crimes à expier.* Voilà le plan de l'hommage que nous consacrons à la mémoire de très-haut, très-puissant et très-excellent prince, Louis XVI, roi de France et de Navarre, de très-haute, très-puissante et très-excellente princesse, Marie-Antoinette, archiduchesse

d'Autriche, reine de France et de Navarre; de très-haut, très-puissant et très-excellent prince, Louis XVII, roi de France et de Navarre; de très-haute, très-puissante et très-excellente princesse, madame Élisabeth de France, sœur de Louis XVIII.

Prêtres de J.-C., guerriers, magistrats, citoyens de tous les ordres, soutenez de votre attention et de votre indulgence le foible interprète de notre commune tristesse.

PREMIÈRE PARTIE.

C'est un prince à la mort duquel toute l'Europe étoit devenue française; c'est un prince que nous regrettons encore; c'est un prince, le modèle de toutes les vertus, qui avoit dirigé l'enfance et instruit la jeunesse de notre monarque infortuné : Louis-Dauphin! à ce nom que de blessures se rouvrent! Louis-Dauphin, dont cette pompe funèbre renouvelle la touchante mémoire, Louis-Dauphin, plus jaloux de la paix de son âme que du vain bruit des applaudissemens, héros de tous les momens, étudiant dans le silence l'art de régner, ne cherchant que Dieu et n'aimant que la vérité; ne demandant, pour ses enfans, au ciel, que ce qu'il demandoit pour lui-même, une

conscience pure et un esprit droit; cultivant de ses mains diligentes la tige précieuse dont nous devions plus long-temps cueillir les fruits, et qu'un grand orage renversera : Louis-Dauphin, est-ce donc aux funérailles de votre fils que nous étions destinés à répéter vos louanges !

O religion sainte, l'unique asile des rois qui souffrent, votre triomphe est aujourd'hui dans nos larmes ! C'est vous qui inspirerez bientôt à Louis, et cette indulgence plus qu'humaine envers des sujets rebelles, et cette inaltérable résignation à des maux que nous frémissons encore d'envisager, et cet invincible courage qui ne l'abandonna pas un instant sur le seul espace de terre qu'on lui avoit laissé de son beau royaume. O religion sainte, le temps approche où, pour lui rendre vos secours encore plus chers et plus touchans, il vous verra descendre avec lui dans sa prison, partager ses fers, boire ses humiliations dans la même coupe, sous les traits d'une sœur infatigable dans sa tendresse; où il vous verra mettre pour lui la force dans la fragilité, et la consolation dans la grâce, l'environner des pieuses caresses de l'amour filial, alléger à son cœur les regrets du passé, les alarmes du présent, et les certitudes de l'avenir dans les soins et les re-

gards de deux augustes enfans, frêles rejetons d'un arbre naguère superbe, aujourd'hui courbé sous les vents ennemis, et qui se relevera par miracle ; où il vous verra, avec la majestueuse sublimité qui vous est propre, aussi grande sous les voûtes d'un cachot que sous le dais de la puissance, emprunter la noblesse d'une reine magnanime, vous revêtir de sa douce fierté, parler son noble langage, et récompenser ainsi le plus inviolable attachement à vos lois et à vos dogmes !

Oui, j'ose le dire, Messieurs, le ciel avoit donné à Louis XVI une âme naturellement chrétienne. A-t-il jamais montré sur le trône une foiblesse dangereuse ou une passion blâmable ? Quel roi, parmi ceux qui ont vengé sa mort trop tard, (funeste aveuglement d'envisager peut-être le plus terrible des bouleversemens, comme l'émancipation légitime d'un grand peuple ! Étrange méprise de croire qu'on n'en vouloit qu'aux branches lorsque la hache étoit à la racine !) quel roi possédoit, dans un degré plus éminent, cet amour du vrai, cette chasteté de mœurs, cette franchise d'une belle âme, si rares dans les cours ? O France, a-t-il incendié tes moissons, arraché les enfans à leur mère, répandu ton sang ? Il aimoit tous les Français comme s'il n'avoit été l'ami que d'un

seul. Le plaisir d'une bonne action, même obscure, étoit intelligible à son cœur; bien différent de cet homme qui ne comprenoit rien, sans fracas, sans pompe et sans trophées. Et, parmi les scandales dont l'impiété a souillé son règne, quel respect il conserva toujours pour les objets de notre croyance! Lorsqu'il assistoit à nos solennités, comme par l'éclat de ses hommages, il dédommageoit la religion de la contagieuse injure de son siècle! Lorsqu'une épidémique indifférence glaçoit jusqu'aux dernières classes de la société, la foi échauffoit et éclairoit Louis XVI de ses lumières et de ses promesses : non, Messieurs, par la sincérité de sa foi, comme par le privilége de sa couronne, non, jamais il n'a cessé d'être le fils aîné de l'Église. Dieu de saint Louis, que la piété de nos rois soit toujours le gage du bonheur de leurs sujets.

Élevé par la religion et nourri de ses maximes, Louis XVI connoissoit le prix des hommes et des victoires : persuadé que le mérite et l'intérêt d'un souverain consistent moins à braver les défiances qu'à les prévenir, il se montroit seul avec le poids naturel et l'ascendant irrésistible de sa probité! Eh! comment la probité ne deviendroit-elle pas enfin l'ambition de tous les princes? Est-ce à l'ombre des trônes qu'on devroit trouver la fourberie réduite en art? Et

si cet art fatal est un opprobre lorsqu'il trompe les hommes, quel nom lui donnerons-nous lorsqu'il se joue de la fortune et du sang des nations? Le sang des nations! Français, si Louis XVI avoit été moins économe du vôtre, le sien n'eût pas coulé sous des mains parricides. Mais telle étoit la sensibilité de son âme, qu'elle repoussoit le plus léger désastre. Aucun malheur n'avoit encore traversé les prospérités de son règne. Quelle disgrâce au dehors avions-nous éprouvée? Laquelle de nos villes avoit été attaquée? Laquelle de nos provinces avoit été envahie? A qui la France dut-elle ce merveilleux repos dont elle jouissoit sans rien perdre de sa dignité? Une fois, nos flottes royales portèrent la *liberté* à des républicains, qui nous renvoyèrent l'indépendance... Mais remarquons, Messieurs, à l'honneur de Louis XVI, que la reconnoissance du nouveau monde érigea une statue à un roi de vingt-quatre ans, que l'ingratitude de l'ancien devoit bientôt conduire à l'échafaud; remarquons aussi, à l'honneur de Marie-Antoinette, que sa voix, alors toute-puissante, franchit la vaste étendue des mers pour sauver une jeune et innocente victime (1)

(1) Le comte Argill, sur le point d'être condamné par un conseil de guerre.

qui intéressoit l'Angleterre, la France et l'Amérique. On la nommoit alors *la Bienfaisance couronnée,* cette reine dont le grand cœur a deviné la plus secourable des institutions (1), acquittant ainsi envers le ciel la naissance de Marie-Thérèse ; qui rehaussoit, par son affabilité, l'éclat du diadême; faisant servir de voile au courage l'expression rassurante d'une bonté, hélas! trop méconnue, et qui pourtant ne se démentit jamais ; aussi ferme contre ses propres chagrins, que sensible aux chagrins des autres ; possédant l'art heureux de tout captiver par un maintien toujours conforme aux circonstances les plus difficiles, et par ce charme indéfinissable qui naît de la convenance de la gloire et de l'habitude ; toujours maîtresse d'elle-même, donnant aux moindres mots un accent qui en doubloit la valeur, et aux largesses un sentiment qui en doubloit le prix ; toujours souveraine en présence du crime triomphant ; déconcertant la bassesse par son silence, et récompensant la fidélité par un sourire ; gravant elle-même sur son tombeau les étonnantes lignes que nos derniers neveux liront les yeux mouillés de larmes... Cette reine

(1) La Société maternelle.

enfin vengée aujourd'hui de la calomnie par le remords.

Oh ! Messieurs, qu'il y avoit de vertus à cette cour ! comme on y aimoit le peuple ! La miséricorde y avoit un autel privilégié dont les offrandes étoient de mystérieuses aumônes : le secret des siennes, Louis XVI ne le confioit pas même à sa sœur ; le registre où il inscrivoit le nom de ses pauvres n'étoit ouvert qu'à Dieu. Que de nécessiteux auroient voulu connoître la main cachée qui séchoit leurs larmes, l'ange invisible qui les empêchoit de mourir ! Qu'il étoit roi, lorsque seul, sans gardes, sans appareil, il montoit dans les réduits de l'indigence, comptoit lui-même ses dons à la veuve et à l'orphelin, rendoit à la santé et à la vie des familles désolées, et répondoit à ses courtisans, étonnés de son absence, qu'il avoit été en *bonnes fortunes!* Quelle naïveté dans ces mots pénétrans ! Oui, c'est une *bonne fortune* pour un roi de jouir des bénédictions du pauvre, et des acclamations du ciel ; c'est une *bonne fortune* pour un roi de lever par son exemple, en faveur de ceux qui souffrent, un impôt forcé sur l'opulence des grands ; c'est une *bonne fortune* pour un roi d'être le représentant de Dieu par sa charité comme par sa puissance. O le meilleur

des rois, si toutes vos vertus ne m'étoient pas également chères, la douleur m'arracheroit presque le désir coupable d'en moins trouver en vous! Oui, si vous aviez été plus jaloux de faire craindre votre fermeté que de faire chérir votre douceur, vous eussiez épargné aux méchans bien des crimes, à votre France bien des larmes, et à l'Europe bien des calamités. Mais seroit-ce à nous, prêtres de Jésus-Christ, à censurer une indulgence si précieuse à l'humanité? O France! s'écrioit l'orateur des obsèques de son aïeul : *O France! puisses-tu n'avoir jamais d'autre excès à redouter de la part de tes maîtres!*

Trompeuse sécurité des belles âmes! Louis XVI se croyoit aussi fort de son amour du bien public que de l'amour de ses sujets; hélas! on l'attaquera avec cet amour. Un père au milieu de ses enfans, voilà l'image sous laquelle il aimoit à se peindre lui-même. Délicieuse et trop ressemblante image qui l'abusoit! ô déplorable condition des rois, d'avoir à se défier même de leur tendresse! Par tendresse comme par devoir, il étoit accessible à toutes les idées favorables au bonheur du peuple. Le peuple sollicite la modification d'un subside qui pèse sur les campagnes, il le modifie; le peuple souhaite des réformes dans la jurisprudence pé-

nale, il proscrit la torture et adoucit le régime des prisons : des criminels imploroient la mort pour abréger le supplice de leur détention ; la tendresse du roi, descendue jusque sur la paille des criminels, change leur désespoir en actions de grâces, après que déjà il avoit aboli la servitude, ouvert des asiles à l'indigence, doté les hospices de l'infirmité, tiré comme du néant une marine formidable, et obligé les vagues de l'Océan à reculer devant les nouveaux ports élevés dans son sein.

Ajouterai-je, Messieurs, que pour être plus digne de commander, il avoit orné son esprit de toutes les connoissances solides? Vous le montrerai-je discutant les commentaires de Blackstone, avec la sagacité d'un habile publiciste; traduisant avec une élégante pureté les auteurs classiques; rédigeant en géographe consommé le voyage de La Peyrouse qu'il ne devoit plus revoir; surprenant un ministre anglais, de sa clandestine facilité à parler une langue à laquelle on le croyoit étranger; écrivant cette lettre pleine d'onction et d'éloquence paternelle sur l'éducation de son fils; éclairant quelquefois son conseil de la soudaine lumière de ses avis, toujours embellissant le savoir de la plus rare modestie? Louis pourroit-il donc avoir des ennemis, lui qui n'a que des goûts utiles? Ah! Mes-

sieurs, l'occasion est si opportune d'humilier un roi ! O jour à jamais mémorable, que Louis XVI regardoit comme le plus heureux de son règne, et qui en fut le dernier, qui promettoit de si riches espérances, et ne dévoila qu'une vaste conjuration ! Hélas ! il existoit, il grandissoit au milieu de nous une secte de novateurs qui avoient fait de l'art d'écrire l'art de tous les paradoxes, adroits à donner les couleurs de la vérité aux erreurs les plus pernicieuses ; débitant, sans pudeur et sans retenue, les assertions les plus dégradantes ; minant à petit bruit les fondemens du trône et les colonnes du sanctuaire ; nouveaux Érostrates, qui préparoient d'avance leur torche de destruction ; insectes prévoyans qui essayoient, dans l'ombre, leurs cruelles morsures ; lâches reptiles, dont la langue gonflée de venin s'exerçoit, en sifflant des menaces, à darder bientôt la mort de tout ce qui assure la vie des États ; creusant un libre cours aux torrens de l'impiété et de la dépravation ; criant à l'intolérance, et les plus intolérans des sophistes ; au fanatisme, et les plus fanatiques des réformateurs ; au despotisme, et tyrannisant jusqu'aux consciences ; phalange bruyante où la parole étoit à tous avec un orgueil rebelle : ils détestent sans exception toutes les supériorités dont ils ne jouissent pas ;

point d'autorité qui ne leur déplaise, et il n'est rien au-dessus d'eux qu'ils ne haïssent : ils attaquent tout, même Dieu, parce qu'il est maître ; se plaçant au-dessous de la brute par leurs avilissantes doctrines, et plus haut que le Créateur par leurs prétentions insensées : sans cesse déclamant contre les rois et celui qui les fait ; courant de démolitions en démolitions ; hasardant le sort des peuples sur la caducité de leurs systèmes et de leurs garanties.

Oui, Messieurs, que la postérité ne voie pas sans surprise un jeune prince, constamment ami de l'ordre et de la justice, provoquer lui-même l'émission libre des vœux d'une grande nation et la rassembler autour de son trône, lorsque las, si j'ose ainsi dire, de trop de bonheur, on méprisoit le calme dans lequel on vivoit ; lorsqu'on sembloit disposé à courir au devant des dangers, faute de les connoître ; lorsqu'on accueilloit sans examen tout ce qui étoit nouveau ; lorsqu'on devoit prévoir les explosions d'un foyer commun qui s'alimenteroit de toutes les vanités en présence : mais verra-t-elle sans indignation, ses intentions perverties et ses sacrifices empoisonnés ? Verra-t-elle sans effroi que des sujets parlent au nom du peuple qu'ils ne consultent jamais ; qu'ils marchent avec toutes les ressources d'une domination

sans arrêt, que tout fléchit devant eux; que les obstacles qu'ils rencontrent ne servent qu'à augmenter l'action et la rapidité de leurs mouvemens, et que la route qu'ils suivent est comme à l'instant frayée et aplanie par les larges roues de leur char triomphant?

Verra-t-elle, sans jeter un cri de douleur, des générations entières payer de leur sang et de leurs larmes les témérités de quelques rêveurs, faussant la raison par le raisonnement, adoptant une opinion parce qu'elle est éblouissante, imposant à tous une charte sans modèle, travail incohérent d'une assemblée usurpatrice qui cumule tous les pouvoirs, et, pour nous sauver de la tyrannie, invente tous les genres de tyrannie, dote le Roi d'une inviolabilité dérisoire qui n'est à l'abri ni d'une émeute, ni d'un jugement illégal, ni d'une suspension arbitraire? Aussi, malgré les vertus de son chef, qu'est devenue la France? Les propriétés envahies, le brigandage universel et impuni; nos concitoyens et nos trésors dispersés; des signaux alarmans de détresse s'élevant à la fois de toutes nos provinces; les rapports qui lioient le puissant au foible, le riche au pauvre, anéantis; des remèdes violens et extrêmes envenimant les plaies de l'État; une colère qui remplit d'horreur quand elle est jointe à une

autorité qui ose tout ; les tribunaux muets ; la haine, fatiguée de la multitude de ses victimes, invoquant au loin de nouveaux oppresseurs ; la révolte contre la religion déployant son étendard; le sacerdoce entre l'apostasie et le besoin; les pontifes consacrés à la misère ou dénoncés à la fureur ; nos temples condamnés à la solitude des déserts : le descendant de soixante rois.... Je m'arrête, Messieurs, je vois le génie de la France déchirant de nos annales ces pages accusatrices qu'il faudroit dérober aux races futures.

Tels sont, Messieurs, n'en doutons pas, les infaillibles effets de l'impiété du dernier siècle. Examinons, d'une part, l'irréligion qui écrit, et de l'autre l'irréligion qui opère ; examinons d'abord les maîtres, et ensuite les disciples : voilà ce que les premiers ont préparé, et voici ce que les seconds ont produit ; voilà ce que les spéculatifs ont enseigné, et voici ce que les actifs ont réalisé ; voilà ce que les inventeurs ont médité, et voici ce que les exécuteurs ont consommé. Peuple français ! l'avide cupidité des disciples et leur insinuante souplesse les ont faits tes courtisans et tes flatteurs. Ils t'ont répété qu'ils t'aimoient, afin de disposer eux seuls de tout. Uniquement occupés d'eux-mêmes, ils se servoient de ton nom. L'insurrec-

tion étoit leur vengeance, et ils la disoient ta justice. Ils ne songeoient qu'à détruire, et ils se vantoient de créer, lorsque l'architecte d'un jour écrasoit celui de la veille avec les matériaux de son nouvel édifice, qui le lendemain l'ensevelissoit lui-même sous les décombres de sa propre construction. Ils ont calomnié ce roi que tu chérissois; ils l'ont appelé tyran: tu savois bien qu'il ne l'étoit pas. Comment auroit-il changé sitôt? Te souviens-tu de cette vénération mêlée de confiance et d'amour qu'il t'inspiroit? Comme ses regards se reposoient avec bonté sur son peuple! On l'a trompé quelquefois comme tu l'es maintenant tous les jours. Mais il avoit résolu de ne plus l'être; tout ce qu'il désiroit étoit d'unir son bonheur au tien, et ta liberté à sa puissance. Tu as voulu une *constitution*, il te l'avoit donnée. De qui exigeoit-elle plus que de ton roi? Il n'a rien refusé. Une épreuve convaincante lui en avoit démontré les vices; il n'en étoit pas l'auteur: il se flattoit qu'ils disparoîtroient par la réflexion, par l'expérience, et d'un commun accord entre toi et lui. Cette manière de vivre ensemble, le peuple et le roi, ta bonne foi, ton bon sens te crioient qu'elle étoit la meilleure. Permettras-tu le succès du crime? Non, sauve ton roi et ta renommée; c'est par une

bonne renommée que durent les nations ; et les taches à leur gloire sont les présages de leur ruine. Dans la conscience de toutes les autres nations, tu retrouverois le sentiment profond des qualités de ton roi et le souvenir de sa vie. Seras-tu le complice de ses lâches persécuteurs ?

Mais comment l'aînée des nations chrétiennes seroit-elle devenue si différente d'elle-même ? par l'impiété et l'immoralité, fléaux historiques des autels et des trônes. Plus d'une fois les vrais sages, sentinelles ordinaires de la religion et de l'État, avoient jeté le cri d'alarme ; plus d'une fois, du haut des chaires de la vérité, des trompettes prophétiques avoient sonné l'avenir et désigné l'ennemi. Mais on dormoit sur les bords du précipice, et un aveuglement pénal fermoit les yeux à l'évidence des symptômes. Le camp étoit emporté avant qu'on eût songé à se défendre : une foule de transfuges étoit allée grossir les bandes déjà accoutumées à vaincre sous les drapeaux de l'impiété et de l'immoralité : car l'une et l'autre avoient uni leurs moyens, ou plutôt une monstrueuse liaison de famille rendoit leurs intérêts communs. Toutes deux rivalisoient d'acharnement, pour repaître bientôt leurs yeux du grand deuil de la France, après

l'avoir amenée à ce degré de corruption dont on ne se relève plus que par un déluge de maux. Vous, les anciens de la foi et de la monarchie, je m'en rapporte à vous, n'avons-nous pas été les tristes témoins de notre dégradation calculée? ne gémissions-nous pas, dans la confidence de nos entretiens, sur les causes prochaines d'une décadence que tout sembloit accélérer? Nous lisions, avec les yeux de la prévoyance, les signes avant-coureurs d'un bouleversement inévitable : nous invoquions le Dieu de nos pères, il étoit sourd à nos supplications : nous entendions sa foudre qui commençoit à gronder ; et les premiers coups de la verge de sa colère se faisoient sentir à la France dégénérée.

Hélas! elle va s'ouvrir pour Louis XVI, cette longue carrière dont le martyre sera le terme, et sur laquelle il n'y a que des larmes à répandre.

SECONDE PARTIE.

Quelle voix suffiroit à déplorer les infortunes de Louis XVI et de sa famille? quelles lamentations égaleroient leurs souffrances? la pitié a-t-elle assez de larmes pour effacer tant d'outrages? O retours soudains! ô changemens imprévus! Est-ce que la Gaule n'étoit plus habi-

tée que par des sauvages ? est-ce que la nation, la plus recommandable autrefois par sa douceur, étoit devenue tout à coup inexorable dans une révolution où la philantropie étoit au moins sur toutes les lèvres ? La barbarie spéculante avoit-elle attendu le règne du plus débonnaire des princes, pour l'immoler à ses caprices ? Quelle cruelle démence osoit déclarer coupable le plus irréprochable des rois ? Louis XVI coupable ! c'est vous qui l'êtes, pour avoir foulé aux pieds le caractère sacré que lui imprimoit la nature de ses droits ! C'est vous qui l'êtes pour avoir rejeté dans votre procédure inouïe toutes les formes protectrices de l'innocence ! c'est vous qui l'êtes pour avoir demandé compte à votre roi et à votre bienfaiteur, de ses actions, de ses pensées, de ses vertus ! Égoïstes insatiables, qui ne pensoient qu'à eux, lorsque nous ne pensions qu'à leur victime : hypocrites infâmes, qui embrassoient les races futures de leur sainte humanité, lorsque nous songions au nom français ! Conjurés sans génie, un concert de malédictions les poursuivra d'âge en âge.

Depuis long-temps, Messieurs, ils préludoient en détail au plus noir des forfaits. L'épouse de Louis XVI, qui a partagé les jours brillans de son époux, partagera bientôt ses

malheurs. O nuit désastreuse! où une troupe effrénée, ivre de fureur, viole la demeure de nos rois, au bruit des plus sanguinaires imprécations; où la fille des Césars n'échappe au fer dirigé à son cœur, qu'en se réfugiant dans les bras du fils de Henri IV; où ils tombent sur les marches du trône, les gardes fidèles qui veilloient sur la mère du dauphin, et lui faisoient de leurs corps un rempart impénétrable; où elle donne des larmes à leur trépas, et une leçon à ses ennemis: *J'ai tout vu, j'ai tout entendu, et j'ai tout oublié.* O Varennes! à quelle gloire tu as renoncé! Le roi et sa famille croyoient trouver des sujets fidèles aux extrémités de leur royaume, ils n'y trouvent que des parjures. Les fers de Louis s'étendoient donc jusqu'aux limites de la France, lorsqu'il ne s'exiloit un instant de sa capitale que pour affermir une puissance si nécessaire à notre bonheur. O singulière destinée! il y a peu d'années, il étoit entré à Cherbourg au milieu des concerts de la joie publique; la reconnoissance semoit de fleurs le triomphe de l'amour; on baisoit ses vêtemens et la trace de ses pas; le laboureur, dans son roi, ne voyoit que son protecteur, l'abordant sans peine et l'interrogeant sans crainte. Est-ce donc bien, Messieurs, la même nation

et le même roi? *Qu'est devenu*, disoit-il, *le peuple de Cherbourg? Je ne suis pas changé, moi! on l'auroit bien vu, si je fusse arrivé à Montmédy*. Louis étoit si frappé de cet étrange contraste, que pour la première fois il chercha des ressemblances chez une nation rivale. C'est l'histoire de Charles Ier qu'il médite; il afflige de ses pressentimens les rares amis qui survivent à sa mauvaise fortune: plus clairvoyant qu'eux, doué dans un degré supérieur de cette qualité non moins utile au gouvernement des États qu'à la conduite de la vie, le bon sens, dont l'orgueil a trop long-temps rejeté les anciennes règles, il calculoit la marche rapide des événemens; il savoit qu'attenter à la liberté de son roi, mène nécessairement à attenter à sa vie, et que peu de sujets, comme David, se bornent à dérober à Saül la frange de son manteau.

Et ce 20 juin, qui révéla Louis XVI à l'admiration du monde et à la honte de ses ennemis; où le roi si avare de notre sang, se montra si prodigue du sien; où Marie-Antoinette fut si sublime dans ses inquiétudes; où la tendre Élisabeth surpassa ce qu'on raconte des héroïnes les plus vantées; où, avertie de s'éloigner parce qu'elle est prise pour la reine: *gardez-vous de les détromper: ne vaut-il pas mieux*

qu'ils aient ma vie que celle de ma sœur? Et ce 10 août! Minuit a sonné, et de toutes parts retentit le signal de l'attaque; du repaire des conspirateurs arrivent d'heure en heure les nouvelles les plus sinistres. Tous les bons serviteurs sont agités : il n'en est pas que nos maîtres n'étonnent par leur courage, et à qui ils ne deviennent plus chers par leur sérénité. On n'ignoroit point ce qu'on préparoit à la reine. La colonne des factieux s'ébranle, les cris redoublent, le tumulte s'accroît. Un nombreux cortége de défenseurs se presse aux côtés du roi, et forme une chaîne autour de lui; le roi est attendri. La perfidie lui arrache un nouveau sacrifice; il regarde ses enfans et le consomme. Dirai-je l'attitude ferme et tranquille de la cohorte immortelle, de cette garde, chez nous étrangère par le sol et non par le sentiment? L'obéissance est pour elle ce qu'un tremblement de terre est pour un chêne robuste que lui seul a pu déraciner. Elle comptoit un siècle et demi de services rendus à la France, le jour où la France n'étoit plus la France des siècles? Dirai-je l'attaque, la résistance, la mêlée, la victoire, l'ordre qui enchaîne la discipline, le silence morne de la résignation? Dirai-je la monarchie et la république qui luttent à outrance, l'égalité avec son niveau et ses poi-

gnards, qui ne veut plus de maître, le génie du mal acharné contre le génie du bien, une femme qui sauveroit tout, si on écoutoit son grand cœur, une sœur qui prie le ciel pour la France, des enfans qui attendriroient des tigres, un roi..... ô funeste départ! Le trône est penché sur un abîme... Dans le trajet, le dernier des attentats étoit à redouter; Louis XVI en vit deux fois le geste, et à chaque pas la menace. On verse sur lui et sur sa famille le blasphème et l'insulte; la compagne de la reine, son amie inséparable, la généreuse Lamballe est presque foulée sous les pieds de la multitude toujours croissante: que n'expira-t-elle alors! Le roi paroît: sous quelle sauvegarde, ô ciel! Ah! il n'y a plus d'espérance ni pour sa vie ni pour les siens, ni pour l'honneur de notre pays, autrefois!!! Du réduit obscur et étroit, où une commisération barbare enferme sa victime, où une reine désolée ne peut s'expliquer à elle-même l'ingratitude du peuple; où une princesse, qui mérite tant de respect, n'aperçoit autour d'elle que des insensés ou des traîtres; où des enfans, accoutumés à la voix de la piété et de la douceur, s'effraient du tumulte des armes, Louis entend son diadême qu'on brise en pièces, son trône qui tombe en éclats, son palais qu'on réduit

en poudre ; et cet antique héritage que quatorze cents ans de substitution sembloient lui avoir garanti, mis à l'encan par le brigandage en délire : il est accusé, et dans les liens d'un jugement que l'univers jugera..... Voilà ton ouvrage, ô calomnie ! qui te plaisois à flétrir le plus scrupuleux représentant de la Divinité : voilà ton ouvrage, ô envie, que tout ce qui est bon importune, que tout ce qui est grand fatigue, et qui salis jusqu'aux couronnes, lorsque tu peux y atteindre !

Seigneur, ne permettez pas que la douleur affoiblisse le zèle de votre ministre ; donnez-moi la force de contempler un monarque visiblement choisi pour épuiser le vase amer des humiliations, et vaincre toutes les perversités par son courage. O Bossuet ! Quelle religieuse et instructive horreur tu eusses répandu sur ce tableau ! peut-être que ton discours auroit été le chef-d'œuvre et le miracle de ton génie. Entrons dans ce véritable *temple* de la résignation, où sont entassés et le frère et la sœur, et le fils et la mère, et le roi et l'héritier de son sceptre. C'est un enfant, pur et beau comme le sang qui coule dans ses veines, offrant à Dieu pour son père et pour sa mère les prémices de son innocence, embarrassant quelquefois du langage muet de sa physionomie

angélique les cruels gardiens qui devroient tomber à ses pieds, fleur naissante qui croissoit sous les orages en attendant un ciel plus tranquille : Louis et Antoinette ne le regardoient jamais sans se composer un sourire pour ne pas éclairer l'heureuse ignorance de son âge ; mais il sentoit des larmes sur son visage, toutes les fois qu'ils le serroient dans leurs bras..... C'est une vierge née sous la pourpre, et réprouvée par la nation dont elle sera un jour la leçon, l'exemple et l'ornement ; c'est une sainte, en prison comme à la cour, ne regrettant rien de sa splendeur éclipsée. Ne partage-t-elle pas les tribulations de son frère, de son ami, de son roi? C'est une reine que rien ne peut humilier ni abattre, dont on a résolu la perte, mais qu'on ne sauroit avilir ; s'abaissant ou plutôt s'élevant aux plus humbles travaux, raccommodant elle-même ses vêtemens déchirés, mais conservant toujours la noblesse de son air et la dignité de sa race. C'est un roi qui n'a plus de distraction que dans les exercices de sa croyance et les effusions de sa tendresse ; qui enseigne à son fils l'histoire d'un royaume sur lequel il ne régnera qu'un jour, et les louanges de celui dont le règne ne finira point ; s'attendrissant d'un geste d'intérêt, et ne s'irritant jamais des excès de

la plus monstrueuse dépravation ; observant, avec l'exactitude d'un cénobite, les lois du jeûne et de l'abstinence; rompant quelquefois son pain avec le serviteur unique qui lui reste; quelquefois s'endormant, du sommeil du juste, au milieu de sa famille qui contemple, avec admiration, ces traits augustes dont le malheur semble accroître encore la majesté.

Enfin, c'est une famille, l'aînée de toutes les royales familles, naguère l'orgueil de la France, dont la magnificence et la gloire effaçoient toutes les gloires et toutes les magnificences, qui maintenant est livrée aux outrages les plus abjects et aux plus ingénieuses privations, torturée par les raffinemens de l'inquisition la plus minutieuse, et de la persécution la plus savante, condamnée à entendre jusqu'aux jactances de la scélératesse qui célèbre les journées de septembre! Mais aussi elle vit quelques larmes, elle écouta quelques sanglots : les yeux de la fidélité avoient pour elle un accent qui ne trompoit jamais. Ses geoliers n'étoient pas tous barbares! Plusieurs sollicitoient et obtenoient de légers présens d'un monarque qui n'avoit plus rien à donner : ces furtives entrevues faisoient du bien à son âme. Mais quelles clameurs viennent troubler ces périlleuses rencontres où la douleur et la bonté

se voyoient en se cachant et se répondoient par le silence ! C'est le tocsin de la mort. Oui, Messieurs, celui qui ne relève que de Dieu, va être cité au tribunal des hommes : et quels hommes!

Mais il en appelle d'abord au tribunal de Dieu et de sa conscience dans ce testament de miséricorde, écrit d'une main ferme parce qu'elle est pure, où il déclare qu'il est prêt pour le dernier acte de la vie ; où il nomme les grandeurs *des biens dangereux et périssables ;* où tournant ses regards vers la seule sécurité durable et solide, il reconnoît la fragilité des choses d'ici-bas; où la vérité, soulevant un coin du voile impénétrable dont elle s'enveloppe, surtout aux yeux des princes, montre la royauté sous son formidable aspect : *Je recommande à mon fils, s'il avoit le malheur d'être roi.* Quelle sainte philosophie, Messieurs! Louis XVI commandoit à un peuple soumis au culte des lois, et l'anarchie commande à ce peuple : il n'avoit à redouter que les écueils de son rang, et il n'a plus que la solitude de ses tristes pensées : il étoit le maître le plus puissant de la terre, et il est devenu le plus malheureux de tous ses sujets : et pourtant, lorsqu'il médite sur sa destinée, il en attribue la cause non à la malice de ses ennemis, mais *aux passions des hommes;* il ne trouve, dans les emportemens de l'in-

gratitude, que des droits à la clémence. Il publie hautement *le chagrin qu'il a d'avoir mis son nom, quoique cela fût contre sa volonté, à des actes qui pouvoient être contraires à la doctrine de l'Église catholique, à laquelle il est toujours demeuré sincèrement uni de cœur :* oubliant les conjonctures difficiles où il étoit placé, la protection constante qu'il accordoit aux ministres dévoués, l'accès de son palais toujours fermé à l'erreur. Sublime rétractation qui confirme le premier de ses titres ! monument sacré de fermeté et de candeur qui devroit forcer l'obstination elle-même à la honte et au repentir !

Aussi, Messieurs, content du témoignage qu'il s'est rendu à lui-même, et que le ciel a ratifié, lorsqu'ils lui reprochent le plus grave des délits ; lorsqu'ils l'obligent à s'en absoudre devant l'univers ; lorsqu'il pèse sur sa tête cet amas d'impostures qui, sans contradicteurs et sans obstacles, ont inondé jusqu'à la cabane ; lorsqu'il est chargé, en quelque sorte, devant la nation séduite, de tout le mal qu'il vouloit empêcher ; lorsqu'elle est dédaignée la voix des généreux Français qui ont réclamé la tâche périlleuse de le sauver, et qui, de même que les premiers chrétiens couroient au supplice pour confesser leur Dieu, bravoient le trépas

pour confesser leur roi; lorsque la postérité doit prononcer un jour sur toutes les pièces de cette discussion qui s'est élevée entre un peuple et son chef, Louis XVI quitte sa prison sans trouble pour y rentrer sans effroi; traverse les flots d'une multitude aveugle qui l'abjure, comme lorsqu'elle se pressoit sur son passage, affamée de le voir; supporte le tourment d'un long interrogatoire, où l'insolence se joue de la sainteté; satisfait sans mépris à des questions absurdes, comme il réfute sans colère des allégations atroces : il est toujours leur roi, tant il l'est de lui-même.

Oui, Messieurs, je le répète, il rentre dans sa prison sans effroi; mais les nœuds qui l'attachoient au monde sont rompus. Il ne confondra plus ses larmes et ses prières avec les larmes et les prières de ce qu'il a de plus cher. Il se familiarise avec le trépas, il en hâte le moment par ses vœux. *Pourquoi*, disoit-il, *m'envier le dernier asile où je goûterai la paix?*... Cependant, *le jour de la naissance de ma fille, être privé de la voir! être privé de voir sa famille, à une époque où toutes les autres se réunissent et s'embrassent! Quel jour de nouvelle année! Quel funeste héritage je vais laisser à mes enfans! Et ces loyaux amis qui ne m'ont point abandonné, qui va les secourir? Ils m'ont*

donné peut-être leur vie! Quel roi, Messieurs! quel chrétien! quel Français! Enfin on achète une majorité douteuse, et le crime audacieux l'emporte sur le crime timide; ils se voilent le visage, les défenseurs de Louis XVI, qui lit son repos dans le sein de la Providence : que pensez-vous, Messieurs, que soit le Dieu qui fait ainsi mourir les dieux de la terre?

Postérité, le croiras-tu? ceux qui étoient ses sujets lui refusent trois jours pour se disposer au jour qui va commencer les jours de la vengeance : il obtient à peine la grâce d'embrasser sa famille : averti que tout va finir, il se partage entre les devoirs de la piété et les épanchemens de la nature. Mais annoncer à son épouse, à sa sœur, à ses enfans qu'il va mourir !... Les voilà réunis ! que se passe-t-il, Messieurs, dans ce dernier entretien ? O sanctuaire de la royauté, ou plutôt de la Divinité elle-même qui n'avoit jamais offert à la terre un si grand spectacle, ni aux infortunés de si grands modèles! Ne falloit-il pas que Louis XVI eût le ciel dans son cœur, pour écouter la lecture de son arrêt comme une lecture indifférente, pour faire des excuses à un misérable dont la dureté brutale lui avoit surpris une parole de blâme, pour soutenir l'aspect de son épouse et de sa sœur agonisantes, de

sa fille éperdue à ses genoux ! de son dauphin... qui le rejoindra bientôt par un autre forfait que le soleil s'indignera d'éclairer ? Ne falloit-il pas qu'il eût le ciel dans son cœur pour le fortifier dans son dernier adieu ? Ne falloit-il pas qu'il eût le ciel dans son cœur, lorsqu'il avoit ses bienfaits dans sa mémoire? Louis XVI quitte cette tour où l'on avoit tant de fois cherché à découvrir des regrets et à exciter des plaintes, et où on ne trouva jamais qu'une inaltérable sérénité avec une résignation qui ne tient ni de l'homme ni d'un monarque ordinaire.

O 21 janvier, que nous voudrions pouvoir effacer de nos annales ! Oui, toute la morale de l'Évangile est dans les instans suprêmes de mon roi. Il a lui le jour funèbre où va disparoître un règne de bonnes actions. Déjà les environs du *Temple* retentissent d'un tumulte nouveau. Louis XVI écoute avec le confident de ses dernières pensées : *il y a apparence qu'ils approchent*, dit-il. Mais reverra-t-il sa famille?... il la reverra dans un royaume plus digne d'elle. On entre : *Attendez*, dit le prince avec autorité, *dans quelques momens je suis à vous*. Il se jette aux pieds de son dernier ami, se relève, s'avance vers les satellites impatiens de leur proie, et d'un ton de roi qu'il

ne perdit jamais : *Marchons :* il descend, traverse une haie d'airain, tourne ses yeux mouillés de larmes vers le cachot de sa femme qui étoit *reine*, de sa sœur qui étoit *princesse*, et de ses enfans qui étoient les enfans de la France..... et part à l'immortalité. Dans la route, il aperçoit les statues de ses aïeux brisées, s'explique le silence de son peuple, récite avec une foi soumise les prières des mourans, arrive à l'autel du sacrifice, boit le calice jusqu'à la lie, se résigne, pardonne, et le fils de saint Louis monte au ciel... Oh ! que de crimes à expier !

TROISIÈME PARTIE.

O vous qui avez trouvé une langue nouvelle pour les nouvelles catastrophes, et dont les créations, hors de pair et sans modèle, sont des choses qui ne vivoient pas, mais que vous avez fait vivre, c'est à vous qu'il appartiendroit de raconter la chute du premier trône de l'univers, la patience de la plus auguste des victimes, et la violence des secousses qui renversent tout à coup le plus florissant des empires : c'est à votre génie qu'il appartiendroit de donner la vie à ce tableau ; de parler de celui qui se joue des monarques et des monarchies, et de la paix et de la guerre, et du

calme et des ouragans : c'est à votre brûlant pinceau qu'il appartiendroit de nous retracer les effets des égaremens de la révolte et des forfanteries de la licence : c'est aux *illuminations* de votre zèle qu'il appartiendroit de prouver que l'expiation la plus méritoire est d'acquitter noblement les intérêts de nos *triomphes*, de conquérir la paix entre nous, après tant de conquêtes sur les autres, de ne songer à nos fautes que pour les réparer, à nos dissensions que pour les oublier, à nos malheurs que pour en profiter.

Cependant, vous le savez, ô mon Dieu! non, ce n'est pas nous qui avons répandu le sang de l'innocence : *manus nostræ non effuderunt sanguinem hunc*. Non, ce ne sont pas les apôtres de la foi, qui gémissoient entre le vestibule et l'autel, pour vous désarmer : *manus nostræ non effuderunt sanguinem hunc ;* mais ces apôtres d'impiété qui avoient entrepris de déshériter le peuple de sa croyance. Non, ce ne sont pas les hérauts d'une morale qui a le secret du bonheur des États, qui ont versé le sang de l'innocence : *manus nostræ non effuderunt sanguinem hunc ;* mais ces imprudens perturbateurs de la société, qui semoient le vent, et n'ont recueilli que des tempêtes, montant au pouvoir absolu par un sentier où il n'a

pas tenu à eux que tous les gens de bien ne le jonchassent de leurs têtes. Non, ce ne sont pas les écrivains religieux dont la raison exquise n'imagina jamais que la piété est incompatible avec le savoir, qui ont versé le sang de l'innocence : *manus nostræ non effuderunt sanguinem hunc ;* mais ces écrivains frénétiques qui empoisonnoient la multitude de leurs feuillets imbibés du venin de l'athéisme. Non, ce ne sont point ces magistrats, la gloire de nos annales; ni ces chefs de famille, la gloire de notre commerce; ni ces artisans, la gloire de notre industrie, qui ont versé le sang de l'innocence : *manus nostræ non effuderunt sanguinem hunc ;* mais ces blasphémateurs qui ne vouloient point de roi, parce qu'ils ne vouloient point de Dieu, ces déclamateurs qui attaquoient à la fois, de toute l'absurdité de leurs axiomes, et le ciel et la terre ; ces corrupteurs de la jeunesse qu'ils initioient à leurs doctrines pour l'initier aux conséquences ; ces hommes enfin qu'on n'ose appeler Français, qui, en diffamant la religion, en égarant la politique, en raillant la magistrature, en avilissant le sacerdoce, en courant à la renommée par toutes les voies, sembloient déjà se préparer à tous les excès, qui, hasardant les plus étranges paradoxes, n'attendoient que le moment opportun

où ils franchiroient l'intervalle qui sépare la théorie de la pratique, dont la tactique, pour triompher de tous les obstacles, étoit de tout innover dans les lettres comme dans la morale, et pour aveugler la nation, d'éteindre toutes les lumières du bon sens comme du bon goût.

Non, ce n'est pas la France qui a immolé son roi : sa stupeur et sa consternation furent presque universelles : ce jour-là, dans la France entière, il n'y eut de serein que le front de l'auguste victime. Non, ce n'est pas la capitale qui a immolé son roi; elle fut immobile d'effroi et de désespoir. Combien ses habitans ont frémi au roulement lent et sourd du char funèbre! Combien ils ont frémi plus encore en cessant de l'entendre, mesurant le temps et l'espace, tressaillant à chaque minute, éclatant en sanglots dans leurs foyers désolés! Non, ce n'est point l'armée qui a immolé son roi : elle cachoit alors son indignation muette sous les lauriers de sa gloire : *manus nostræ non effuderunt sanguinem hunc*. C'est la mode funeste de tout refaire, qui a tout défait : c'est l'extravagante manie de reconstruire à son gré l'édifice social, qui l'a démoli pièce à pièce; c'est l'habitude sacrilége de prodiguer l'insulte à l'autorité et la calomnie à la vertu.

Que devoit-on attendre de ces turbulens co-

mices qui, au milieu de débats discordans, de luttes indécentes, de lâches manœuvres, d'adulations perfides et de déclamations fallacieuses avoient dessiné sur une table rase le plan d'une monarchie sans foi et sans roi? Que devoit-on attendre de ces libellistes, se précipitant dans la route des exagérations qui, chez une nation mobile, est presque toujours la route des succès; de ces têtes perdues dans l'arrogance de leurs découvertes; de cette troupe de législateurs vendant le repos du monde à leurs codes impraticables? Que devoit-on attendre d'une population de souverains arrachés à l'obéissance et au travail, appelés à l'égalité et à la domination par des fourbes qui se mettent en alliance avec les méchans de tous les pays, enrôlant les hommes flétris ou ruinés, les femmes sans pudeur, les ambitieux sans talens, et joignant le fanatisme de la parole au fanatisme de la nouveauté? Que devoit-on attendre de ces factions éphémères, jurant des décrets impérissables, abrogés au bout d'un jour; exigeant pour leurs lois d'hier, la soumission qu'ils refusent aux lois éternelles de la nature; soldant l'assassinat de tout ce qui porte une couronne, et chantant dans leurs orgies: *Périssent tous les rois?* Que devoit-on attendre de ce *pandemonium* conventionnel, où la reli-

gion, l'Église, la monarchie se trouvèrent en présence de la grossièreté triviale, de la démence systématique et de l'impunité réfléchie? Ce qu'on devoit en attendre? Le meurtre des bons, la guerre civile, la guerre étrangère, le despotisme, tous les fléaux. Il falloit une expiation, inouïe jusqu'alors, à des crimes jusqu'alors inouïs.

Seigneur, est-ce que votre balance n'a qu'un même poids pour l'innocent et le coupable? Votre œil, qui ne dort jamais, ne distingue-t-il pas le juste et le méchant? Est-ce que vous n'êtes pas assez puissant et assez équitable pour frapper l'un et épargner l'autre? Écoutez sa réponse, nation pusillanime : la lâcheté, à mes yeux, est aussi un crime; plus les oppresseurs sont vils, plus les esclaves sont infâmes. Tu as vu tes princes en deuil, leur trône nager dans le sang, et tes grands mendier leur pain! Tu as vu pleurer des yeux qui ne devoient jamais pleurer! En as-tu moins rempli tes salles d'intempérance, tes théâtres de scandale, tes maisons d'impudicité! Au milieu de cet océan d'abominations qui a inondé la France, as-tu fait entendre une seule voix menaçante et terrible? Tu as laissé mettre à mort ton souverain; et quel souverain! Je te l'avois donné dans ma clémence; il étoit le père de ses sujets:

proche de celui de Dieu même, et qu'en le faisant descendre du ciel on a toujours eu soin d'attacher des fonctions toutes célestes à sa céleste origine ; c'est que la royauté, ainsi agrandie dans ses droits, est aussi agrandie dans ses devoirs ; c'est que la souveraineté est un martyre continuel pour le salut des peuples. Les rois, quoi qu'en dise l'orgueil, sont donc au-dessus de nous : le ciel les a donc empreints d'un caractère que rien n'efface, d'une puissance que rien n'affoiblit, d'une volonté que rien n'altère : de leur cercueil, ils font encore la loi ; et dans leur cendre s'allume la foudre qui éclate tôt ou tard contre les blasphémateurs des majestés de la terre. O instructive solidarité ! pourquoi ces légions belliqueuses, chargées de palmes et de blessures ? Pourquoi ces pères éplorés et ces mères gémissantes assistent-ils d'avance aux obsèques de leurs enfans ? Pourquoi la France n'est-elle plus qu'un camp hérissé d'armes ? Pourquoi ces factions qui se la disputent dans les convulsions de la révolte ? Pourquoi la foiblesse des bons seconde-t-elle la fureur des méchans ? C'est qu'il n'est pas de châtiment trop rigoureux pour les impies qui ont osé toucher à l'arche sainte du pouvoir. Peuples, faites encore des révolutions ! et s'il y a un saint

de plus dans la famille de nos rois, oh! que sa mort nous coûtera cher!

Vous rappellerai-je, Messieurs, les immenses funérailles de la Vendée, contrée alors obscure, maintenant resplendissante de gloire; la Vendée, qui se lève tout entière pour Dieu et le Roi, dirigée par des chefs qui ne cèdent le fer que lorsque la mort vient glacer leur cœur, et qu'il faut exhumer, pour tranquilliser une république assise sur un million de soldats victorieux? la Vendée! à ce nom que de nobles pensées et de déchirans souvenirs se réveillent! Trop fameuse querelle qui n'a pu s'éteindre, ni dans la profondeur de ses ravages, ni dans le massacre de tant de Français qu'elle a dévorés, ni dans les larmes de l'humanité plaintive, et qui ne s'est tue qu'à la voix de nos maîtres légitimes! La Vendée! où des guerriers, formés à la charrue et dans leurs temples rustiques, ont pour tactique l'intrépidité; également admirables, soit qu'ils mettent en fuite des cohortes qui avoient mis en fuite toutes les autres cohortes, soit qu'enveloppés par la flamme et la désolation, ils s'avancent, sans espoir et sans nourriture, à la voix de Louis XVI, qui n'est plus; soit qu'à la lueur des torches allumées sans doute aux brasiers infernaux, ils aperçoivent leur pays

couvert de ruines ; soit que des bruits trop certains les instruisent des attentats commis envers la nature méconnue, envers l'adolescence qu'on oblige à repaître ses yeux du supplice paternel, envers la pudeur outragée que la Loire engloutit dans ses flots.

Comme à une autre époque non moins calamiteuse (hélas! tel étoit le comble de l'humiliation où la France étoit descendue, que dans sa détresse elle fut réduite à accueillir en libérateur, un homme que l'Égypte venoit de lui rendre en fugitif), comme à une autre époque non moins calamiteuse, que le *despotisme* se glisse sur un trône vacant par un crime ; qu'il ait pour conseillers et la ruse et la force ; que des vanteries soient ses trompettes ordinaires ; que les menaces accompagnent toujours ses demandes, et que les violences suivent immédiatement ses menaces ; que ses promesses soient des trahisons, ses négociations des piéges, ses alliances des ajournemens, et sa conduite la perfection de la déloyauté ; qu'il appelle de la gloire, le malheur de tous ; qu'il déshonore la victoire par des infractions à la foi publique ; que joignant la perfidie à l'ingratitude, sa couronne improvisée entreprenne de briser une thiare de dix-neuf siècles ; qu'il enflamme tous les rangs de l'émulation d'un

brillant esclavage, et que, pour asservir nos guerriers, il emploie le mobile des nobles fascinations; qu'il extorque des louanges à la bassesse, et qu'il se croie un Dieu parce qu'il exige des sacrifices humains; qu'il se porte à tous les excès de toute la rigueur d'un *parvenu*, et qu'il mette dans ses actions l'imprudence du *premier né* de *sa race* (1); qu'il dédaigne comme les moyens des petites âmes, les charmes de l'affabilité, le don de plaire, l'art délicat des ménagemens; qu'il teigne du sang des héros son manteau tissu de fourberies: ce despotisme, en faveur duquel on assureroit une trop belle part à l'oppresseur du monde, si après avoir imposé le silence de la crainte, pendant son triomphe, il pouvoit encore demander à l'histoire de l'épargner après sa défaite, ce despotisme, Messieurs, n'est-il pas envoyé pour être l'instrument des sévérités divines? Puissances de la mer, que vos citadelles flottantes stationnent dans une vigilante embuscade autour de l'île trop voisine, où sa tête de feu médite peut-être de nouveaux volcans et de nouvelles discordes!

Le sang des héros! N'est-elle pas encore un argument nouveau, la mort de ce prince, l'es-

(1) Expressions du plus beau génie de notre époque.

poir de nos armes et l'amour de sa famille; dont le bouillant courage animoit l'intelligence précoce dans ces campagnes mémorables où une poignée de preux sembloient alors terminer dignement l'existence de la noblesse française; qui étoit mûr pour tous les mérites solides, à un âge où il n'y a souvent de carrière ouverte qu'à la dissipation et à la frivolité; digne fils d'un père dont il étoit la joie, l'ouvrage et la récompense, croissant sous les regards attendris d'un aïeul qu'il rajeunissoit de sa noble ressemblance avec lui? Hélas! il tombe à la fleur de ses ans..... Sa jeune loyauté ne soupçonnoit pas une action si noire, un forfait si inutile, une jalousie si cruelle dans un capitaine dont il envioit peut-être la renommée, et dont sa belliqueuse émulation admiroit les exploits! il ignoroit que c'étoit une âme méprisante qui gagnoit des batailles et ne savoit pas apprécier celles des autres; qu'il ne veut reconnoître aucune opinion, et n'admet de grandeur réelle que le succès présent; qu'il tue un Bourbon pour donner une garantie aux méchans, éteindre un nom qui importune le sien, et tremper son sceptre dans la complicité du régicide : il tombe au milieu des ténèbres de la nuit, pleuré de tout ce qu'il y aura jamais de vertu, d'honneur et de sensibilité sur la

terre; il tombe dans le voisinage du bois sacré où le pauvre laboureur trouvoit justice aux pieds de saint Louis. L'humanité n'a point de crédit pour le défendre, la religion point de secours pour le consoler, l'amitié point de voix pour le plaindre. Tout est silence ou remords autour de lui; loin de lui, tout est frémissement et indignation; la conscience de l'Europe se soulève contre une si lâche infidélité aux nobles souvenirs de Lens et de Rocroy. De nouveaux nuages s'amoncellent; dans le sang du duc d'Enghien germent des événemens plus terribles encore; et le ciel semble vouloir décharger sur nous tout le poids de son courroux, pour opérer ensuite le miracle de notre restauration.

O Providence, votre doigt en a marqué l'heure : en vain une lutte à outrance se prolonge : cette fois l'ange exterminateur est à nous. L'inspiration du ciel proclame un nom que l'on auroit payé de sa vie quelques jours plus tôt. Tout un peuple le répète : la bannière du *Béarnais* flotte sur nos cités, et l'*étranger* s'en va : où est-il cet homme de *bruit* qui a cessé d'être quelque chose lorsque le bruit a cessé, ce dominateur prodigieux qui mit fin à l'anarchie par une usurpation, et, par la démence de ses entreprises, amena le retour de

la légitimité, ce fougueux dominateur qui écrasoit les peuples sous le fardeau de ses exactions, et dont le trait distinctif étoit une tenacité indomptable dans le mal, ce diffamateur des reines irréprochables, où est-il? L'Europe hésiteroit-elle encore entre un roi, réclamé par quatorze siècles de prescription, et un soldat qui affuble de la pourpre son élévation d'un jour, entre le protecteur, et le désolateur de la religion, entre les lumières fécondes d'un esprit sage, et les éclairs stériles d'un esprit turbulent, entre la dignité tranquille dans l'adversité, et l'insolence effrénée dans la prospérité, entre la liberté et la servitude. Eh quoi! celui à qui le premier des royaumes ne suffisoit pas, l'abandonne à la discrétion du vainqueur : celui qui avoit humilié tous les rois, humilie son front devant un sénat rebelle : celui qui avoit juré la ruine de toutes les nations demande un asile à celle qui a toujours bravé sa haine : il quitte enfin cette terre, où sa tyrannie seule l'avoit naturalisé; car l'air de notre beau pays n'étoit pas pour lui l'air natal. La France ressuscitée arrose des larmes de sa joie les débris de la monarchie, elle adore la main de la Providence qui les repolissoit en silence pour leur donner un nouvel éclat, et en recomposer l'édifice de

bonheur, à l'ombre duquel des enfans trop long-temps orphelins revivront sous des lois paternelles. O sagesse divine ! par quelle faveur ce passage inattendu s'est-il opéré sans secousses ? Qui a commandé aux vents de retenir leur haleine ? Par quel concours tout un peuple s'est-il trouvé d'accord, pour voler au devant de celui qui vient l'affranchir d'un tribut de sang, exigé sans pitié et perçu sans mesure ? Par quel enchantement ces fiers courages sont-ils venus d'eux-mêmes saluer un maître qu'ils ne connoissoient point, mais qui connoissoit leurs hauts faits et en avoit ressenti la gloire ? Guerriers français, tout a été compromis, hors l'honneur ; il s'étoit réfugié sous vos tentes. Guerriers français, vous êtes sans rivaux dans la science des combats ; mais il vous reste une autre science à acquérir : soyez sans rivaux par votre respect pour les mœurs, par votre attachement à la religion, par votre fidélité au sang de Henri IV, le meilleur soldat de son armée.

Que la Providence soit bénie ! La présomption altière qui succombe, et la *sainte alliance* qui triomphe ; le char d'Attila fracassé, et la nacelle de Pierre qui surnage ; la couronne de fer qui n'est plus, et la couronne d'épines qui brille au Vatican ; des souverains qui, aux

France, il t'apporte des institutions généreuses, un code de sécurité, un pacte solennel qui unit le passé au présent et le présent à l'avenir : il te fera libre autant que tu étois belliqueuse. Ta garantie est dans l'exemple des siens. Outre qu'avec ton noble sang versé dans les combats, l'héroïsme a gravé partout la certitude de ta force, à quelle époque, sous les Bourbons, sur ton sol de franchise, as-tu été esclave ? N'as-tu pas été l'asile de la vérité, lorsqu'elle étoit proscrite en d'autres régions ? Est-ce que tu n'étois pas le modèle des nations pour l'unité catholique ? Est-ce que, pour redevenir tout entière ce que tu as été, tu as besoin d'aucun autre effort que de te rapprocher de toi-même ? Est-ce que tu n'occupois point le premier rang dans les sciences que l'intelligence divine a mises à la disposition de l'intelligence humaine ? O France, quelle journée que celle qui a éclairé le retour de ton monarque ? Les pères ont vu régner sur eux les princes de son sang : les enfans vont croître pour le servir et pour l'aimer : quelle fête que celle dont vous avez été les témoins ! Ce n'étoient plus les fausses pompes du despotisme, les joies exigées de la crainte, c'étoit l'élan d'un peuple qui renaît à l'espérance du bonheur et s'y livre avec un abandon

sans réserve. Quelle émotion touchante dans les traits de l'auguste *désiré* ! Quelle tendre et aimable séduction de manières éminemment françaises dans le cortége de sa famille ! Quelle dignité chevaleresque dans la physionomie de ces deux Condé dont la présence rappelle, hélas ! l'absence du troisième ! Et l'Antigone chrétienne, dont la tristesse pieuse remplit tous les yeux de larmes et toutes les âmes d'admiration, et pour laquelle ce n'est pas trop d'un amour porté jusqu'à l'ivresse !

O religion sainte, en revêtant tes habits de joie, couvre la France de tes bienfaits. L'ingratitude t'a battue en ruines, mais tu es encore debout, parce que tu es inexpugnable : désormais et pour toujours, tu protégeras la plante à double tige, la foi et la légitimité. O Église gallicane, si fertile en grands hommes, en grands services, en grands souvenirs, t'incliner devant la Providence, c'est ton devoir ; oublier les persécutions que tu as souffertes, c'est ta loi ; montrer tes chaînes brisées, c'est ton triomphe. O Église de Lyon, si distinguée entre toutes les autres par ta noble primogéniture, au berceau de laquelle se rattache cette longue suite de martyrs qui en lie toutes les illustrations, qui n'as été obscurcie à aucune période de ta durée ; qui, fille aînée

du christianisme, as partagé ses jours de prospérité et ses jours de deuil; qui as traversé, sans en être froissée, les chocs de l'hérésie; que la réforme vouloit entamer avec ses sophismes, et qui as vaincu la réforme par ton invincible constance; qui, dépouillée de tes trésors, de tes lithurgies, de tes temples, restas jusqu'à la fin semblable à toi-même : ô Église de Lyon, entonne les hymnes de la reconnoissance à celui qui soulève les vagues et les abaisse; à celui qui courbe les sceptres et les redresse; à celui qui châtie et qui récompense!

Et vous, seul arbitre du gouvernement de l'univers, qui tranférez les empires à qui bon vous semble, sans que personne ait le droit de vous demander compte de vos desseins; Dieu puissant, aux yeux duquel le renversement des États n'est qu'un jeu pour vos mains redoutables, qui brisez la couronne des rois et remplissez leur cœur de tribulations, jusques à quand serez-vous irrité contre nous? De si pesantes calamités ne suffiroient-elles pas à désarmer votre bras et à fléchir votre colère? Votre vengeance demanderoit-elle encore de nouvelles victimes pour les immoler à votre justice? Hélas! le feu de la guerre a trop long-temps embrasé le monde; la fleur de notre jeunesse n'a-t-elle pas été moissonnée

comme la fleur des champs ? Quel lieu n'a pas retenti de nos misères ? Nos crimes, la suite presque inévitable des querelles politiques, ne se sont-ils pas débordés avec la rapidité d'un torrent ? Que la sagesse, fille du ciel, descende de votre sein, surtout lorsqu'il n'y a encore de modération nulle part, ni dans les esprits, ni dans les désirs, ni dans les besoins ; lorsqu'une ambition effrénée pousse les hommes les uns sur les autres comme les flots de la mer ; lorsque toutes les digues, qu'on essaie d'opposer, irritent les passions au lieu de les calmer : que la paix habite pour toujours avec nous ; qu'elle règne avec nos maîtres à l'ombre de leur trône; qu'elle adoucisse par ses charmes le poids de leur diadême et le fardeau de leur autorité ; qu'elle console l'auguste fille du roi-martyr, devenue la mère de tous les Français, des princes, nobles appuis d'une couronne dont aucun diamant n'a été terni, une nation repentante, qui veut être la leçon du monde comme elle en a été l'épouvante ! Opérez enfin, Seigneur, l'ouvrage de notre réconciliation dans la même foi et dans la même fidélité, jusqu'à ce que les monarques et les sujets, réunis par les liens de l'éternel bonheur, célèbrent ensemble vos grandeurs, vos justices et vos miséricordes.

ÉLOGE FUNÈBRE

DE

S. A. R. Mgr LE DUC DE BERRI,

FILS DE FRANCE,

LE JOUR DU SERVICE SOLENNEL CÉLÉBRÉ LE 23 FÉVRIER 1820, DANS L'ÉGLISE DE L'HÔPITAL-GÉNÉRAL DE MONTPELLIER.

Planxerunt eum omnis Israël planctu magno, et luxerunt eum dies multos.

A sa mort, tout Israël éclata en longs gémissemens, et elles coulèrent en abondance les larmes de sa douleur.

MACH., L. I., C. 13, V. 26.

Qui de vous, Messieurs, ne se rappelle le spectacle que la France entière vient de donner à l'Europe? Fut-il jamais une douleur comparable à sa douleur? et quelle mort fit jamais couler plus de larmes que la mort de ce jeune prince

qui s'est montré si grand dans ses instans suprêmes? Pleurer sur les Bourbons, laissés en si petit nombre à notre amour, pleurer sur la France, lever les mains vers le ciel et vers le Roi, voilà l'unique mouvement de tous : on eût dit qu'il n'étoit pas possible de concevoir et de supporter toute la puissance d'un malheur irréparable; on eût dit que la tristesse publique avoit effacé toutes les nuances; on eût dit de cette mort qu'elle avoit tué en même temps les plaisirs et les affaires; qu'elle avoit confondu dans le même deuil tous les sentimens opposés, éteint toutes les discordes politiques et réconcilié tous les intérêts sur un sépulcre. C'est que la société, consternée du présent, étoit épouvantée du futur; c'est que, dans la consternation générale, on remarquoit quelques joies féroces; c'est qu'il y a un effroi religieux que l'horreur des grands crimes réveille dans toutes les âmes; c'est que la France sembloit de nouveau offrir au monde le tableau d'une nation qui s'anéantit elle-même par haine pour le passé; ou plutôt, Messieurs, c'est qu'une mort surhumaine avoit enfin révélé tout ce que valoit le duc de Berri; c'est qu'il appartenoit déjà à l'histoire, l'auguste trépassé que l'on n'a bien connu que lorsqu'on le perdoit pour jamais; c'est que sa vie toujours active, mais en

quelque sorte oubliée, n'a jeté tout son éclat que dans ses dernières heures ; c'est que toutes les vertus chrétiennes ont environné son lit funèbre, que sa résignation a été celle d'un saint, et, qu'en s'élevant au ciel par le martyre, il a prouvé à la France qu'il étoit né pour toutes les grandes actions; c'est que de tous les héritiers du Béarnais, le prince que nous pleurons est celui qui a eu avec son glorieux ancêtre les rapports les plus frappans de caractère; c'est qu'on répète en tous lieux les mots heureux de sa franchise, les aimables reparties de sa bonté, et les excuses plus aimables encore de son humeur impatiente qui s'offensoit d'abord des remontrances, s'irritoit des lenteurs et s'enflammoit des contradictions, mais qui tournoit ensuite au profit de l'humanité. Hélas ! Messieurs, falloit-il que cette conformité se trouvât encore dans le funeste trépas de l'aïeul et du petit-fils?

O prince infortuné, français par excellence, dont la fin déplorable a plongé dans la désolation tous les habitans d'une cité fidèle, hélas ! comme le roi avec lequel vous aviez de si nobles traits de ressemblance, rien n'a donc pu vous dérober aux coups du fanatisme parricide ; ni le sang qui couloit dans vos veines, ni cet amour de la gloire réclamant

jusqu'à celle qui vous tint si long-temps éloigné des marches du trône paternel, ni ce besoin de l'avenir que votre grand cœur embrassoit dans ses vastes espérances, ni votre douce et modeste persuasion que chacun de nous devoit vous estimer, ni ce calme d'une belle âme qui jouit sans inquiétude et de ce qu'elle possède et de ce qu'elle donne, ni votre sécurité au milieu de cette France, que vous deviez croire sortie enfin des orages, fatiguée de tous les excès dont elle a souffert, éclairée par tous les crimes qu'on a commis en son nom : cette France, terre des souvenirs, patrie naturelle de tous les talens, quelquefois heureuse avec imprudence ou malheureuse avec dignite, cette France, fertile en grands hommes, en grands capitaines, en grands princes!

Le duc de Berri ne descendoit-il pas, Messieurs, de ces princes que nous savons *par cœur*, comme si nous avions vécu sous leur règne, de ces heureux libérateurs du peuple, de ces généreux vainqueurs de l'esclavage, de ces pères des communes, de ces premiers gentilshommes de leur royaume, de ces parfaits modèles de la chevalerie? Est-ce qu'il ne descendoit pas de ce Louis-le-Grand, dont le haut jugement ne conçut jamais la royauté sans la religion, et qui avant de rejoindre l'éternelle

royauté demanda pardon à son peuple de quarante années de victoires (Français, alors aussi on gagnoit des batailles); de ce Louis le bien-aimé, qui à sa mort expia les foiblesses de sa vie; de cette Henriette, mûre pour le ciel dès son enfance; de cette Louise, qui échangea contre l'indigence du cloître la magnificence de la cour; de cette Adélaïde et de cette Victoire, qui goûtoient avec tant de charmes le plaisir des aumônes; de ce Dauphin qui, à l'instructive clarté du flambeau de l'histoire, avoit tant de fois signalé l'ouragan qui menaçoit l'héritage des Bourbons et le pays de France? Est-ce qu'il n'étoit pas du sang de ce roi égorgé par l'ingratitude, dont l'âme étoit si pure et l'esprit si droit, qui nous a laissé la plus belle page des annales de la miséricorde et la plus terrible des lectures pour les mauvaises consciences?

Est-ce qu'il n'auroit pas grandi chaque jour, sous les leçons et les exemples de ce père que tous nos vœux conjurent de le devenir encore? Est-ce que des instituteurs choisis par lui ne répétoient point sans cesse à son fils que, si une nation entière est sans cesse occupée à entourer ses princes de distinctions, c'est qu'elle semble vouloir les élever assez pour ne plus tenir qu'aux devoirs de leur rang;

c'est qu'elle semble leur rappeler que toute la perfection des sociétés doit être dans leur personne, que toutes les lumières doivent se rassembler dans leur esprit et toutes les vertus dans leur cœur ; c'est qu'une âme royale est le plus bel ouvrage de la Providence ; c'est que les princes doivent savoir tous les siècles pour travailler au bonheur de leur siècle. Le duc de Berri en avoit prononcé le serment : hélas! obligé de céder à la violence d'une tempête qui jette chacun de nous dans les hasards d'une destinée nouvelle, mêle toutes les routes, efface tous les vestiges, il ne démentira jamais son auguste race. Dans l'exil, il fut patient et brave; sur les bords du Rhin il cueillit des lauriers en famille, et prouva à la calomnie que le sang des Bourbons n'étoit pas *appauvri.* Quand la France lui rouvrit son sein, les malheureux ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'il y avoit un Français charitable de plus, et ils surent bientôt que ce Français, qui étoit prince, avoit ouvert pour se venger un cours de bonnes actions qu'il n'a jamais interrompu. Ah! Messieurs, le duc de Berri se dédommageoit de la gloire par la bienfaisance : ne pouvant encore se montrer à la tête de nos légions, il se montroit à la tête de toutes les œuvres utiles : en attendant qu'il pût, avec des Français pour

compagnons d'armes, courir les séduisans périls de la guerre, il faisoit la guerre aux saisons, aux calamités, aux maladies : en attendant que son nom fût proclamé par la victoire, que de fois il l'a été par la reconnoissance dans l'humble réduit du pauvre! Partout où il y avoit des larmes à essuyer, c'étoit son champ d'honneur.

L'honneur, Messieurs! à ce nom, son cœur palpitoit et se sentoit la soif des grandes choses! l'honneur! trésor sans prix, richesse sans revers, patrimoine sans orage, seul arbitre dans sa cause, seul juge de lui-même et ne relevant que du ciel! l'honneur, qui n'est pas une loi écrite chez nous, mais un droit *coutumier* qui oblige partout où on le place! l'honneur, qui compose sa force de la délicatesse, de la morale, et de la raison, embrasse pour les défendre l'autel et le trône, et meurt aux pieds de son Dieu comme aux pieds de son roi! l'honneur, âme du magistrat comme du guerrier! l'honneur, feu sacré qui brûlera chez nous tant qu'il y aura des Français, et dont les Bourbons sont les incorruptibles gardiens! l'honneur, qui rendoit tant de souffrances légères à ceux qui avoient quitté pour leur roi les objets les plus chers, qui ont vécu pour leur roi dans la persécution et le malheur; et à

ceux qui, dans leur patrie même, ont défendu les armes à la main leur Dieu, leur roi et leurs foyers; et à ceux qui, renfermés dans leur conscience, également rebelles aux terreurs de la Convention ou aux faveurs de l'Empire, ont mieux aimé subir l'oppression que leur prodigalité honteuse; et à ceux qui, malgré l'oubli, la violence et l'injure, ont gardé trente ans à l'infortune la même foi que les autres ont gardée quinze ans à la puissance!

C'est de par l'honneur que le duc de Berri cultivoit toutes les qualités de son rang: de là cette franchise chevaleresque si rare dans nos temps, cette noble affabilité qui fait la grandeur plus belle, ce goût éclairé des arts qui anime et récompense le génie, cette touchante avarice du sang français, à la cruelle époque des nouvelles apostasies; toujours aussi ferme contre ses propres dangers qu'avide de partager les dangers des autres, ornant ses discours d'une simplicité qui en double l'attrait, et semant les largesses avec un embarras timide qui en double le prix; réparant ses torts avec un empressement sincère et une convenance exquise, obligeant ses serviteurs à s'enorgueillir de ses offenses, tant le retour avoit tout l'abandon du repentir. Non, la vivacité de notre prince ne nuisit jamais à sa bonté; et les

larmes de sa maison inconsolable, voilà, Messieurs, la plus éloquente apologie d'un Bourbon qui étoit le modèle des époux, des pères, des amis, des maîtres et des sujets.

A ce dernier titre, il répétoit souvent que la royauté ne doit plus être à la merci des artisans de troubles ; qu'il nous faut des barrières de fidélité contre le torrent de la licence, que c'en est fait de l'autorité, si de folles apothéoses soulèvent impunément le scandale des peuples : il sonnoit l'alarme contre les apôtres de mensonge, qui appellent bien ce qui est mal, et mal ce qui est bien, prêchent sous le nom d'indépendance les excès de la révolte, et consacrent sous celui d'égalité les désordres de l'anarchie : il suivoit de l'œil de la prévoyance les manœuvres hostiles d'une secte qui n'attend pas que les anciennes plaies soient fermées pour en ouvrir de nouvelles; dont on devine les adeptes à leurs traces obliques, à leur souffle empoisonné, et à leurs vœux sacriléges; qui épie sans cesse où il y a une espérance à étouffer; qui, ne pouvant plus citer les monarques à son tribunal, frappe dans l'ombre; que dis-je ? remet ses poignards héréditaires à l'athéisme qu'elle rassure contre le supplice par le néant; savoure la joie d'épouvanter l'Europe, de couper les tiges royales

à leurs racines, et de tarir un sang dont chaque goutte est sans prix pour notre repos.

Hélas! Messieurs, une fatale expérience ne nous a que trop convaincus que les nouvelles doctrines sont du sang, que leurs systèmes sont du sang, que leurs libelles sont du sang : voyez couler celui d'un prince infortuné ; interrogez son meurtrier, il se dit justifié par vos écrits ; vous retrouverez vos paroles dans sa bouche, et votre morale dans son stoïcisme... Oui, c'est le fer trempé dans le venin des opinions, qui nous a tous blessés au cœur : eh! grand Dieu! quelles opinions! dont le but est de caresser les passions de la multitude ; d'élever à son comble l'irritation des esprits égarés et flottans ; de remuer, non plus à petit bruit, les pierres de l'édifice social, de chercher un asile dans la liberté pour la vendre ; de répandre sans relâche les germes de la sédition ; d'attaquer la religion, lorsqu'elle n'a plus que des gémissemens pour conjurer l'orage qui menace ses dogmes, ses droits et ses enfans : mais surtout de détacher le présent du passé.

Novateurs téméraires, est-ce qu'il n'y avoit pas une France, avant le long et effroyable tumulte dont nous avons été si long-temps les témoins ? Est-ce qu'il n'y avoit pas de l'ordre avant notre anarchie, de l'humanité avant

notre philantropie, de la liberté avant notre tyrannie? Nos ancêtres, à la vérité, étoient peu métaphysiciens et peu raisonneurs, mais ils trouvoient des guides sûrs dans la rigidité de leurs mœurs, et dans la probité de leur obéissance. Est-ce que des réputations solides n'ont point précédé nos renommées théâtrales, des exploits légitimes nos gigantesques invasions, et des agrandissemens durables nos aventureuses conquêtes? Nous falloit-il la république ou le despotisme pour être vaillans? Les du Guesclin, les Bayard, les Turenne étoient-ils des lâches? Étoient-ils des lâches, ces incorruptibles guerriers que le duc de Berri conduisoit à la gloire de la fidélité, lors du fatal retour de cet homme habile à tromper, à jeter sur ses perfidies tout l'éclat de ses témérités, à cacher sous les inexplicables succès d'une fortune toujours croissante en prodiges désastreux, les maux de l'ambition, la perspective d'une guerre éternelle, le mépris calculé de l'espèce humaine? Messieurs, si la France est la première des nations, ses soldats ont toujours été les premiers des braves, et leur gloire acquise a pour première trompette la voix des nations, qui au reste ont bien plus à se plaindre aujourd'hui de nos opinions, qu'elles n'ont eu à souffrir de nos victoires.

Car, Messieurs, je ne crains pas de le dire, les nations étrangères partagent notre douleur et notre indignation; elles sont devenues françaises à la mort de notre prince; cette mort qui eût honoré la plus belle vie et absous la plus coupable; cette mort qui n'a été miraculeusement retardée que pour lui donner le temps d'accroître nos regrets et nous faire mieux sentir ce qui nous manque; cette mort d'un chrétien magnanime, envisageant, avec un calme inaltérable; le moment qui doit le séparer à jamais de ce qu'il a de plus cher et de plus tendre, répondant par ses larmes au silence de son père et par son admiration à l'intrépidité de son épouse, se sentant soulagé lorsqu'elle est sur son sein, lui donnant rendez-vous au séjour où il croit qu'il seroit moins heureux sans elle, lui retraçant les jours sereins de leur union, pour accroître leur foi mutuelle à la bonté divine, bénissant sa fille, consolant l'amitié, prononçant de ces mots qu'on retient comme de précieuses traditions, confiant au cœur de son frère les secrets de son cœur, articulant à haute voix l'aveu de ses fautes, recueillant toutes ses forces pour qu'il soit entendu au loin, demandant grâce pour lui-même à Dieu, et, grâce pour son meurtrier, au Roi.... Fin déchirante qui désespère

tous les pinceaux! Ah! que les méchans apprennent comment savent mourir les princes qu'ils ne veulent pas laisser vivre, et qui, après n'avoir vécu que pour oublier des outrages, expirent en oubliant des forfaits.

Et nous, Messieurs, apprenons tous, à l'école de la mort du duc de Berri, que ce sont des vertus qu'il nous faut plutôt que des célébrités, comme il nous faut moins de talens et plus de bons exemples. Nous ne voulions plus que des qualités qui rendent aimables; et elles sont les dernières qui paroissent dans les sociétés, elles touchent à l'époque de la corruption et de la honte des peuples. C'est dans les siècles énergiques, où les âmes étoient vraies parce qu'elles étoient fortes, que nous avons mérité la réputation de premier peuple de l'univers : et si nous ne voulons pas la perdre, ou plutôt si nous voulons la recouvrer, disons-nous sans cesse, avec le duc de Berri, que pour conserver même nos grâces, il faut revenir aux vertus de nos anciens qui ne pactisoient qu'avec le devoir, les travaux robustes et les veilles utiles. Oui, ce sont des vertus mâles, que notre prince mourant invite à notre aide : Hélas! nous dit-il du fond de sa tombe, les maux de la France sont nés de ses vices : qu'espérer d'un siècle où la seule

intrigue est active? Qu'espérer de cette fièvre ardente de la cupidité qui dessèche toutes les âmes; de cette soif insatiable de l'or qui confond le juste et l'injuste; de cet agiotage épidémique des emplois qui lasse tous les mérites, aiguillonne toutes les incapacités et paralyse toutes les émulations? O mon pays, rallie-toi à cette religion qui est toute mon énergie dans ma dernière adversité. Que je suis heureux de placer mes foiblesses sous la protection de ma foi! Saint Louis, intercédez pour moi; et quand je serai auprès de vous, nous prierons ensemble pour le bonheur de la France.

Et celui qui fait tant de pertes en quittant la vie ne songe plus qu'à l'éternité. Il appelle un ministre de cette Église qui a baptisé, couronné et enseveli ses aïeux, l'étonne de sa résignation, l'attendrit de sa charité, l'édifie de sa piété : c'est la foi aux prises avec la mort qui est vaincue. Il adore, comme un sauveur, le Dieu qu'il redoutoit comme un juge: la miséricorde et la paix le couvrent de leurs ailes; et l'auguste victime, qui touche aux jours sans nuages, raffermit les courages abattus; remercie la science, hélas! inutile, et le zèle, hélas! impuissant; interpose sa médiation en faveur de ses ennemis, comme s'il pouvoit en

avoir ; donne son épouse et sa fille à la France... Guerriers, croisez vos armes, serrez vos rangs, formez de vos corps un rempart impénétrable à cette mère, petite-fille du grand roi et du grand siècle. O princesse sur laquelle reposent nos destinées, la France est désormais votre terre natale ! Restez au milieu de nous pour confondre votre affliction avec l'affliction publique : où rencontreriez-vous un deuil plus sincère et une reconnoissance plus profonde ? Vous êtes à nous par un premier gage, et le ciel qui se joue des fureurs humaines vous a rendue peut-être la dépositaire des félicités d'une grande nation.

Oh ! Messieurs, que de leçons naissent en foule du spectacle auquel je voudrois convier tous les détracteurs de la légitimité et de la foi ! Un père si français par le cœur et si malheureux par le sentiment ; un autre père qui sent toutes ses blessures se rouvrir à la fois et croit assister à la mort de son fils, ou plutôt à la mort de trois générations de Condé ; un frère, pleurant un frère que la nature lui a donné pour premier ami, et qui se le représente déjà comme un second *martyr* à invoquer bientôt dans le ciel ; la fille de nos rois, dominant cette scène héroïque et sainte de toute l'amertume de ses souvenirs et de toute l'éléva-

tion de son âme ; un monarque vénérable dont la lignée semble disparoître dans une seule mort; cette antique famille, dont nous sommes les enfans, presque déshérités de l'avenir ; et cette branche fertile d'un tronc riche de tant de fruits, qui peut-être n'aura plus de printemps ; et ce respect sublime pour le nom dont nous sommes fiers : *qu'il est affreux de mourir de la main d'un Français !* et ce dernier cri plus sublime encore d'un jeune guerrier qui avoit fait aussi l'apprentissage des nobles épreuves, dont la valeur égaloit la bonté, qui n'auroit pas laissé languir la gloire de nos drapeaux, auxquels nos vieux guerriers qui portent le sceptre de l'honneur ont rendu une si éclatante justice, et qui auroit tant voulu finir pour sa patrie, de la fin des braves : *Pourquoi ne suis-je pas tombé au milieu des combats ?* Et ce vœu qu'il accomplira bientôt : *Mon père vous attend ; dites-lui de prier pour la France et pour nous.* Messieurs, l'antiquité et les temps modernes ne nous offrent rien de comparable. La France est sauvée, puisqu'elle a Marie-Thérèse.

La France est sauvée, puisqu'elle s'est retrouvée elle-même dans l'universalité de ses regrets et de ses hommages : on le croiroit, Messieurs, un peuple tout entier a-t-il été frappé dans un seul homme ? Je ne parlerai point de

la consternation qui inonde les saints portiques, ni des autels chargés des supplications de la pauvreté confondues avec les supplications de l'opulence, ni de la stupeur d'une grande cité réveillée tout à coup par un grand crime, ni de l'attitude menaçante et de la colère muette de nos soldats pour lesquels une si noire lâcheté est incompréhensible. Oui, à la mort et aux obsèques du duc de Berri, on eût dit que la France tout entière avoit rappris la langue de la fidélité : tous les yeux avoient des larmes, tous les cœurs des soupirs, toutes les bouches des faits nouveaux à raconter à sa louange : on vantoit son air martial, sa familiarité belliqueuse, sa voix qui sortoit de l'âme : on redisoit ce qu'il avoit dit de l'obscurité méritoire à laquelle on l'avoit condamné : on rappeloit l'emploi de son temps pendant ce glorieux *ostracisme*, sa noble longanimité qui doubloit les espérances des gens de bien, ces réunions, l'effroi des pervers, dans lesquelles on hâtoit l'époque de notre repos avec la chute des charlatans.

Aussi ils y étoient tous autour du char funèbre qui le transporte du palais du Louvre aux caveaux de Saint-Denis, ils y étoient tous, les grands et les petits, les riches et les misérables, les maîtres et les serviteurs, les guerriers et

les prêtres, les mères et les vierges : ils y étoient tous, il ne manquoit à la fête de la douleur que l'impiété, l'anarchie ou l'ingratitude. Oh ! si nous l'eussions vue cette immense tribu de tous les âges, de tous les sexes, de toutes les conditions, mouillée de pleurs et oppressée de sanglots, qui accompagne à sa dernière demeure le prince dont on a dit du mal et qui n'a jamais fait que du bien. Oh ! si nous les eussions vus ces bons chrétiens et ces bons Français qui ressuscitent parmi nous les bons temps de la religion et de la monarchie ; si nous les eussions vus, les mains jointes et les regards élevés vers le ciel, se plaindre au ciel de la rigueur du châtiment, ou plutôt appeler sur eux-mêmes la médiation de son sang, tant il avoit en six heures exalté la confiance et l'amour ! Oh ! si nous les eussions vus ces mornes vétérans de la gloire, baissant leurs armes de tristesse de n'avoir pu sauver les jours d'un prince dont ils aimoient les goûts passionnés pour leur noble métier, et cachant leurs larmes à cette jeunesse belliqueuse, pepinière vivante de nouveaux lauriers, qui croissoit avec orgueil sous les yeux de celui qu'elle s'indigne de ne pouvoir venger ! Oh ! si vous les eussiez vus ces serviteurs éperdus qui le suivent à son dernier asile et voudroient y descen-

dre avec lui, cette foule attendrissante d'indigens qui n'ont tous ensemble qu'une voix pour redemander leur bon prince au Dieu de charité, ce nombreux cortége d'hommes simples, francs et droits, si connus sur les rives de nos fleuves, qui montrent à leurs enfans le bienfaiteur de leurs pères! Tout est silence dans une cité populeuse et bruyante, les ateliers sont muets, l'industrie immobile. On le croiroit, Messieurs, un peuple tout entier a-t-il été frappé dans un seul homme? C'est qu'il n'oubliera jamais sa mort tragique et prématurée, ni les vertus surnaturelles qu'il déploie sur sa couche sanglante, ni ses dernières paroles à l'épouse chérie qu'il faut quitter, ni son annonce prophétique d'un royal orphelin, ni les cris de la rage aveugle de quelques méchans qui, se partageant sa vie et sa mémoire, veulent le diffamer après l'avoir assassiné; comme si, plus fort que lorsqu'il étoit prince, il n'avoit pas pour se défendre le ciel et la terre, le ciel qui récompense son trépas sublime, et la terre qui bénit les traces de son existence. Oui, sur cette terre, où on perd si vite le souvenir des bienfaits, vous perpétuerez les siens, habitans de Rosny, qui étiez heureux de jouir de sa simplicité généreuse et aimable : il sera toujours dans vos cœurs,

citoyens de Lille, qui, par la loyauté de votre amour, avez mérité d'être les dépositaires d'une partie de ses dépouilles mortelles.

O peuple, toujours juste dans vos affections, lorsque vous n'êtes point égaré par de lâches ennemis! O peuple, fidèle durant tant de siècles au sang de vos rois, comme le sang de vos rois a toujours été fidèle à leur peuple, écoutez du fond de son sépulcre la voix d'un prince chrétien et français comme vous, d'un prince, si digne de vivre long-temps avec vous, par la manière dont il a cessé de vivre, d'un prince qui vous recommande son pays, sa famille et son âme : Chrétiens et Français, oui, je vous recommande mon pays : qu'il substitue enfin les doctrines tutélaires aux doctrines corruptrices, les exemples utiles aux grandes contagions, et la foi aux systèmes ; qu'il forme une sainte alliance entre la religion et la science, entre la piété et les lumières, entre les bonnes actions et les beaux-arts ; enfin, que pour son intérêt et pour sa gloire, il soit toujours catholique et monarchique. Chrétiens et Français, oui, je vous recommande ma famille, ce roi poursuivi par la miséricorde comme ses ennemis par l'ingratitude... ce père qui aime la France comme il aimoit son Berri; ce frère qui, s'il a le mal-

heur de régner, régnera par la justice; cette héroïne qu'on blâme de ne point donner de fêtes dans son palais et qui essuie les larmes de toutes les misères, dans leur triste réduit; cette épouse qui me consoloit sur mon lit de souffrance, en m'assurant que ma blessure étoit la seule *peine que je lui eusse causée durant notre union;* cette enfant à laquelle je souhaite plus de bonheur que n'en a eu ma famille. Chrétiens et Français, oui, je vous recommande mon âme. Un Dieu clément ne se laisseroit-il point fléchir aux prières de la reconnoissance? car mon dernier vœu et mon dernier soupir ont été pour vous. Hélas! l'adulation assiége les trônes et rampe quelquefois autour de nos tombeaux : que mon éloge soit dans vos prières, comme ma confiance est dans mon repentir. Aimez vos princes après la mort comme vous les aimiez autrefois pendant la vie. Faites violence au ciel pour moi, qui lui ai offert en expiation de mes péchés le sacrifice de cette belle France, de cette belle nation, de cette belle armée... Chrétiens et Français, priez pour moi... Messieurs, qui pourroit rougir désormais d'être chrétien? Qui pourroit désormais ne pas s'enorgueillir d'être Français? Quelle magnifique apologie de la religion qu'une telle mort! Qu'elle est digne d'eux la

nation qui possède de tels princes et sait les apprécier même lorsqu'ils ne sont plus ? Comment méconnoître la divinité d'une morale à laquelle on doit tant de fidélité et tant de grandeur.

Seigneur, nous nous jetons à vos pieds : recevez dans vos tabernacles le prince qui auroit tout fait pour notre bonheur et pour votre nom !... Et si c'étoit un fils, si c'étoit un héritier du trône, si c'étoit un frère à notre jeune princesse, si c'étoit un consolateur à la patrie en alarmes, si c'étoit le duc de Bordeaux que la plus auguste et la plus infortunée des veuves portât dans son sein, ô Dieu de la France, veillez sur ce trésor précieux ! O France, voilà le dépôt sacré remis à ta garde ! rejeton d'une tige que le souffle du crime a si traîtreusement desséchée, son berceau sera ombragé de cyprès ; mais elles viendront l'entourer, les nombreuses victimes que son père arrachoit à l'indigence, les mères vertueuses qui ne l'ont jamais sollicité en vain, les nécessiteux illustres dont il ménageoit la pudeur par les artifices ingénieux de sa bonté, les fils des anciens preux qui n'avoient pas même retrouvé l'épée héréditaire, et dont il étoit la seconde providence.

Et vous, qui serez peut-être chargés un jour d'élever le miraculeux enfant pour la religion

et pour la monarchie, puisez la science des rois dans votre cœur, pour ouvrir le sien à vos doctes leçons : ne lui offrez que de grands objets, des images pures, des réalités instructives, des vues utiles, des conseils dignes de ceux qui les donnent, de celui qui les reçoit, de la France qui les écoute : placez entre ses mains ce code de politique, au frontispice duquel sont gravés les mots *piété et justice*, où l'art de régner, dicté par l'esprit de Dieu même, a pour fondement des axiomes éternels que l'esprit de l'homme n'oseroit désavouer : répétez-lui souvent qu'il doit compte de son autorité, de son temps, de ses ennuis, cortége inséparable de la royauté, au ciel, à la nation, à la postérité : déchirez sur ses yeux le voile qu'épaississent à l'envi, dans les cours et jusque sous le dais des souverains, la flatterie et l'ambition. Rappelez-lui ce qu'est un monarque et ce qu'est un peuple : inculquez-lui profondément cette maxime lumineuse que les majestés d'ici-bas sont dans la dépendance de la majesté d'en haut et aussi de leurs devoirs : développez-lui l'étendue de ses obligations, dont l'infraction est si funeste dans le présent et dans l'avenir ; et de ses attributs, qui, s'ils ont leur source dans les attributs de Dieu même, doivent être exercés comme les siens

et réglés par sa loi : peignez-lui, et cette redoutable immensité qui renferme toutes les volontés dans une seule, et cette Providence attentive qui conduit tout et dont le repos amèneroit le chaos social, et cette puissance mystérieuse qui dérobe aux regards le jeu de ses opérations : dites-lui ce que personne n'ose dire aux maîtres du monde et aux chefs des empires : unis de sentimens, de désirs et d'intentions, aspirez au même but, au même succès, à la même gloire. Dans un ministère auquel est attaché le salut ou la perte des États, prêtez-vous une force mutuelle, comme des ressorts divers qui coopèrent au même effet et ne forment plus qu'un seul mobile pour produire la même action : parlez-lui quelquefois de ce jeune prince de son sang, qui, à peine affranchi de l'école de son incomparable instituteur, faisoit éclater sa douceur parmi les feux de son courage, que l'on vit dès sa première campagne mériter le titre de *hardi*, et prouver au soldat que sa bienfaisance surpassoit encore son audace. O précepteurs des enfans des rois, cesser d'être à vous, n'être plus qu'à eux et à la plus terrible des responsabilités; songer que les palais et les chaumières vous contemplent ; ne vous permettre ni une parole qui ne soit un précepte, ni une démarche qui ne soit un exem-

ple, ni un plaisir qui ne soit un délassement nécessaire; concilier les égards que l'on doit au rang avec le besoin des réprimandes que l'on doit aux fautes; ne tromper jamais ni son disciple, ni sa conscience, ni son pays; tel étoit Fénélon. Oh! que de larmes coulèrent sur les cendres du duc de Bourgogne, lorsqu'il descendit au cercueil, l'espoir de la France, et l'ouvrage du génie de la religion! O vous à qui la royale tendresse confiera peut-être bientôt notre duc de Bordeaux, car la miséricorde divine doit un prodige à l'aînée des nations chrétiennes; ô vous qui recueillerez un jour les bénédictions du ciel et de la terre, n'oubliez jamais que, sans une éducation fructueuse, la couronne des princes est sans gloire sur la terre et sans récompense dans le ciel.

ÉLOGE FUNÈBRE

DE

M. JEAN JOSEPH DE MEALLET,

COMTE DE FARGUES,

PRONONCÉ LE 22 MAI 1818, AU SERVICE SOLENNEL CÉLÉBRÉ DANS L'ÉGLISE DE SAINT-PIERRE.

Flevit eum omnis civitas.

Toute la cité a donné des pleurs à sa mort.

IIe Reg., c. 3, v. 32.

O inconstance des choses d'ici-bas! Hélas! Messieurs, lorsque nous lisions naguère, dans les traits du magistrat chéri dont vos regrets m'ont demandé l'éloge, les marques d'une

santé florissante, les présages d'une vaste carrière, et les longs bienfaits d'une administration paternelle; lorsque l'amitié, l'estime, la reconnoissance jouissoient des fruits de son zèle infatigable, des résultats de sa prudence consommée, des charmes de son commerce affectueux; lorsque des épreuves difficiles, des luttes glorieuses, des suffrages augustes avoient tant jeté d'éclat sur un nom qu'il rehaussoit encore par une adhésion soutenue aux doctrines religieuses, qui l'eût pensé, Messieurs, qu'une maladie cruelle le frapperoit tout à coup, le raviroit à notre amour, l'enseveliroit dans la poussière du *sépulcre?* qui l'eût pensé, qu'on pleureroit bientôt sa mort, et que ma foible voix, qui ne lui étoit pas inconnue, seroit l'interprète de la douleur publique aux funérailles d'un jeune magistrat, français comme ses aïeux, incorruptible comme l'honneur, et aimable comme la bonté!

Lyon, terre classique de la foi et de la fidélité! Lyon, où l'on distingue les familles à la généalogie des aumônes, et dont l'Europe envie les établissemens utiles! Lyon, arche de salut dans le déluge de toutes les passions armées et de toutes les fureurs sanguinaires! Lyon, quelle est la cause de ta disgrâce nouvelle? Est-ce que tu serois différente de toi-

même? tes fils ne ressembleroient-ils plus à leurs pères? Cependant tu as toujours aimé tes princes, tu en as toujours été aimée. Aurois-tu oublié ce siége mémorable où tu déployas pour eux tant de vaillance? Tu les appelois : ils sont venus. Est-ce que tu serois ingrate? Ils t'ont donné la paix, mère de l'industrie; ils t'ont donné des magistrats intègres, de sages administrateurs, des hommes de justice. Comment es-tu plongée tout entière dans l'affliction? Est-ce une leçon de celui qui châtie et qui récompense? O Lyon, rallie-toi autour de ce qui affermit les empires; confie-toi à l'âme de ton roi que les besoins de son peuple remplissent tout entière; écoute les vertus de ton dernier magistrat; prête l'oreille à ses services. Ces vertus et ces services, voilà, Messieurs, l'intention de l'hommage que je consacre à la mémoire de M. Jean-Joseph de Méallet, comte de Fargues, chevalier des ordres de saint Louis et de la légion-d'honneur, de ceux de saint Jean-de-Jérusalem et de saint Léopold d'Autriche; ancien officier supérieur dans le régiment de Fargues, cavalerie, à l'armée de Monseigneur le prince de Condé; ancien administrateur et ensuite président de vos hôpitaux; ancien colonel de votre garde nationale à cheval; membre du conseil général du dé-

partement du Rhône; membre, pour la troisième fois, de la chambre des députés, et maire de la ville de Lyon.

Prêtres du Seigneur, guerriers, magistrats, rassemblés par une calamité inattendue autour de ce tombeau, et vous qui lui étiez liés par les nœuds du sang, que son bonheur rendoit heureux, et parmi lesquels il trouvoit de si douces indemnités dans ses peines : et vous familles laborieuses dont il étoit l'appui, non, je ne viens point vous éblouir par les dons du génie, la renommée des hauts faits et le fracas des victoires; je vous attacherai par l'excellence des principes, l'éminence des qualités, l'importance des événemens. Ici, Messieurs, le sentiment ne laissera rien à faire à l'éloquence, et le deuil universel est la plus digne louange de l'homme de bien que nous avons perdu.

Qu'est-ce qu'un maire? C'est une victime de la société, qui ne connoît de mobile que le désintéressement, et de salaire que sa conscience; c'est une sentinelle qui veille lorsque les autres reposent, l'oreille toujours attentive aux plus légers mouvemens, et l'arme toujours *au bras* pour donner le signal du péril; c'est un médecin qui n'est revêtu d'une grande

considération que pour découvrir de plus loin et de plus haut les maladies et les remèdes ; c'est un législateur dont les ordonnances, calculées par le besoin, varient selon les temps, les circonstances et les saisons; c'est un juge dont la balance impartiale ne condamne que pour guérir; c'est le gardien de l'ordre, de la paix, et des mœurs; c'est le protecteur né de la religion, qui lui confie les avenues de ses enceintes sacrées, pour en bannir le trouble et le scandale ; c'est le noble instrument du souverain, qui remet à sa probité rigide un dépôt sur lequel tous les yeux sont ouverts ; c'est un homme responsable, devant Dieu et devant le prince, du bonheur, de la santé, de la vie de plusieurs milliers d'hommes; sacrifiant quelquefois les intérêts particuliers à l'intérêt général, encourant le blâme, parce qu'il est prévoyant, la haine parce qu'il est juste, la calomnie parce qu'il est sans *peur* et sans *reproche ;* enfin, c'est le médiateur des familles, le bouclier des foibles, le refuge des opprimés et des innocens. Tel a été le comte de Fargues, Messieurs : et, pour le rendre encore plus digne de cette importante magistrature, la Providence, qui a ses desseins, l'avoit, en quelque sorte, instruit d'avance à l'école de l'honneur, à l'école de l'adversité, à l'école de la nature,

posoit, si j'ose ainsi dire, au courage qu'exige l'administration d'une grande cité : à l'école de l'honneur, il apprenoit l'honneur; l'honneur, l'âme de toutes les places, l'aiguillon de tous les sacrifices; l'honneur, Messieurs, la seconde vie des Français.

M. de Fargues croissoit sous les yeux de ses ancêtres, lorsque l'adversité se hâte de mûrir sa jeunesse : foible écho de la justice éternelle qui appelle la tempête et la députe où il veut, déjà commençoit à retentir le grand tumulte qui a si long-temps frappé nos oreilles et étourdi le monde; déjà se multiplioient de toutes parts ces bouleversemens inouïs, ces apostasies insensées, ces discordes fatales d'un peuple célèbre entre tous les autres, par son obéissance et sa douceur; d'un peuple tout à coup fatigué de son état, courant après la chimère du mieux, traversant tous les genres d'esclavage et souriant à ses fers, laissant mourir l'oint du Seigneur, dansant sur son sceptre brisé, décrétant l'ironie à l'échafaud d'un saint et à une couronne de quatorze siècles. Où se réfugiera M. de Fargues? à l'abri de l'oriflamme sans tache, parmi ces braves, dont le chef (1) qui étoit aussi leur modèle,

(1) Mgr le prince de Condé, décédé le 13 de ce mois.

vient de succomber, regretté de toute la France, aux nobles travaux de ses héroïques campagnes, et se consoloit, en disant adieu à son pays, de revoir bientôt le jeune héritier de son nom, moissonné au printemps de l'âge, par la tyrannie, jalouse de sa renommée et de son inquiétant avenir.

Il se réfugiera parmi ces guerriers, débris illustres, échappés aux privations de la vie, aux chagrins de l'exil et aux injures des cours; soumis à la même discipline, nourris du même pain, vêtus de la même bure; déposant les fantaisies de la richesse, les chimères de l'orgueil et les distinctions de la naissance; se battant, hélas! contre d'autres guerriers fiers de reconnoître des Français à leurs coups et à leur humanité, et, jetant, des bords du fleuve témoin de leur persévérance, des regards douloureux sur notre triste patrie, qui déchiroit alors ses entrailles de ses propres mains. On n'oubliera jamais cette journée périlleuse, où, blessé lui-même, M. de Fargues voit tomber à ses côtés un oncle, pour la vie duquel il auroit donné la sienne, mêlant ses larmes au sang qu'il vient de répandre pour la plus sainte des causes, relisant sur son étendard la devise de la fidélité, *Dieu et le Roi :* et jurant de venger sa mort en suivant ses traces. Eh quoi!

Messieurs, aujourd'hui que tant de victimes ont disparu dans les hasards de la guerre, combien il est juste de rassembler toutes les palmes, et d'en élever un monument à la gloire commune! Combien il est juste de ne pas renier de brillantes actions, parce que la monarchie en étoit l'objet! Combien il est juste de confondre dans la même admiration, tous ces nobles enfans de la France, qui n'apercevoient dans le danger que son salut, et dans la mort que son triomphe!

Mais au guerrier vont bientôt succéder l'époux, le père et l'ami; les sentimens doux vont remplacer les exercices belliqueux. M. de Fargues va placer tous ses plaisirs dans la satisfaction intérieure, vivre isolé au milieu du monde et tranquille au milieu du tumulte, se délasser de la gloire ou plutôt en acquérir une nouvelle, la gloire de la bonté: une bonté soutenue forme un grand caractère. Celui qui n'obtient pas le titre de *bon*, ne recueille jamais la confiance avec l'amour. Par sa bonté, M. de Fargues ajoutoit à son propre bonheur ce qu'il retranchoit du malheur d'autrui: aussi la reconnoissance, à son égard, étoit moins une dette qu'un plaisir: on diroit qu'il la partage, lorsqu'on la lui témoigne; et la joie que lui inspire un succès auquel il s'intéresse ou au-

quel il a contribué, laisse douter s'il n'en est pas l'objet, alors qu'il n'en est que la cause. Voilà, Messieurs, l'homme excellent que votre cité adopte et qui adopte votre cité : un nœud fortuné l'enchaîne dans vos murs, et tout lui assure une existence sans nuages. Oh! dans la corruption actuelle des mœurs, et dans la triste décadence des vertus, qu'il nous soit permis d'ébaucher au moins des scènes de famille, qui rappellent la simplicité patriarchale de nos aïeux : mais qui pourroit louer dignement les qualités modestes, l'angélique douceur, la piété attirante de celle qui avoit donné la main à M. de Fargues ? C'étoit la pudeur antique, embellie par l'amabilité la plus touchante. Il n'y avoit d'autre autorité entre les époux que l'émulation du bien. Caroline, Emma, Olympe, (ô vous dont la douleur filiale est une nouvelle douleur pour la cité, inconsolables orphelines, tendres fleurs qui espériez un ciel plus favorable et plus serein, que vos noms consacrés par le malheur soient répétés aux obsèques du meilleur et du plus infortuné des pères!) Caroline, Emma Olympe mettoient le comble à la félicité des auteurs de leurs jours. Encore au berceau, déjà elles entendoient parler de Dieu et de sa religion. On les formoit à offrir leur nourriture de

chaque jour au nourricier des oiseaux du ciel. Plus tard, M. de Fargues, secondé par une compagne chrétienne comme lui, présidoit à de plus graves enseignemens : c'étoit les premiers élémens, les premières preuves, les premières pratiques de la foi : et ces pratiques, on les observoit strictement sous leurs yeux, en sorte que leur éducation étoit réellement un cours de morale catholique en exemples.

Avec ce jugement exquis, avec cet amour ardent du vrai, avec cette haine des nouveautés, M. de Fargues pouvoit-il ne pas avoir des amis? Il en avoit partout, Messieurs, chez les siens, chez les grands, chez les petits. Chez les siens : ô amitié, sentiment ineffable qui nous fais oublier les peines semées sur notre passage, plaisir qui n'es ni précédé du trouble, ni suivi du regret, jouissance de toutes les heures, chaste volupté de tous les âges, amitié, dont la gloire est d'exister pour les autres, M. de Fargues brûloit de ta flamme! Et sa tendresse pour un bienfaiteur de votre cité, n'est-elle pas une des plus belles pages du beau livre de l'amitié? L'aimer pendant sa vie étoit toute sa vie; l'aimer après sa mort étoit toute sa vie; parler de lui, penser à lui, le ressusciter en quelque sorte, en lui ressemblant, étoit toute sa vie; aimer ses enfans d'un double amour,

parce qu'elles étoient les nièces de M. de *Sathonay*, étoit toute sa vie! Pouvoit-il ne pas avoir des amis jusque chez les grands, celui qui connoissoit le prix d'un cœur, celui que nous avons vu goûter aux sources de la nature, au milieu de ses enfans, la naïveté de leurs jeux, le charme de leur sourire, l'étude de leurs penchans, l'essai de leur intelligence naissante; celui qui sembloit avoir la délicatesse de tous les devoirs, le respect d'un fils, la vigilance d'un père, la constance d'un époux, au milieu de tous les genres de séduction; celui qui a toujours été ce qu'il devoit être? Pouvoit-il ne pas avoir des amis partout, et jusque chez les petits, celui qui ne fut pas seulement bienfaisant, mais charitable, celui aux yeux duquel la charité n'étoit pas seulement de la pitié, mais un précepte rigoureux; celui qui avoit pour maxime que refuser à Dieu, en la personne des indigens, seroit non-seulement une injustice, mais un sacrilége; non-seulement une ingratitude, mais un homicide? Que M. de Fargues connoissoit bien, Messieurs, tous les secrets de la miséricorde! Que de bonnes œuvres que le regard des hommes n'a jamais vues, dont sa conscience même n'osoit s'applaudir, et qui n'ont été remarquées que du juge et du témoin des consciences! Comme

il en recevoit le véritable salaire dans l'invisible estime de Dieu!

Mais quoiqu'il ne se glorifiât de rien, excepté de bien faire, et de persévérer en faisant mieux encore, sans être aperçu, on n'oubliera jamais l'administrateur de ces hospices nécessaires, où l'humanité souffrante est servie, si j'ose ainsi dire, par la noble élite des habitans de votre noble cité : les fréquenter étoit le droit dont M. de Fargues se montroit le plus jaloux; y calmer, par des mots pénétrans, l'impatience ulcérée qui accuse tout, jusqu'à la bienveillance qui la soulage, étoit l'obligation qu'il remplissoit avec le plus de scrupule; aborder les couches de la douleur, interroger les malades, répondre à leurs vœux, étoit sa plus exacte occupation; visiter surtout les malheureux, qui au tourment de leurs infirmités, joignent celui de la honte, étoit le plaisir auquel il mettoit le plus de prix; encourager le zèle, réprimander l'inattention, maintenir l'ordre, étoit sa sollicitude la plus assidue; y être désiré parce qu'on étoit content de l'y voir, et qu'il remarquoit lui-même, avec la surprise de la modestie, la joie des pauvres dont la reconnoissance suspendoit en quelque sorte les peines, étoit sa jouissance la plus vive; enfin, leur assurer une dernière preuve de sa

libéralité, est la première pensée et la première disposition de son testament: tant il est vrai d'ajouter, Messieurs, que ces magnifiques édifices ont, à toutes les époques, formé vos illustres citoyens!

Mais quels singuliers événemens (1) frappent le monde d'une stupéfaction presque miraculeuse, inondent la France d'une allégresse presque inespérée, et aplanissent à M. de Fargues la route des dévouemens? La monarchie renaît, le lys refleurit. Il revient de son trop long exil l'héritier de plus de soixante rois, dont plusieurs nous montrent écrits sur les diadêmes les titres de saint, de grand et de bon, dont le nom étoit mêlé dans nos cérémonies aux invocations de l'amour, dans nos tribunaux aux oracles de la loi, dans nos armées aux chants de la victoire, dans nos temples aux bénédictions de la paix, et qui nous avoient élevés au premier rang entre les nations : il revient, le seul Français capable de fermer nos plaies : il revient annoncé par le plus aimable des précurseurs, qui ne *voit en lui qu'un Français de plus en France*. A ce prodige votre amour éclate, Messieurs; il brûle de ravir à la cité

(1) La première restauration.

jalouse qui le possède ce précurseur, brûlant lui-même de voir la cité fidèle. M. de Fargues est à Nancy, chargé de vos hommages, de vos souhaits et de vos sermens. Le prince retrouve Lyon tout entier dans votre messager ; et, si vous ne jouissez pas de sa présence, son cœur est au milieu de vous.

Mais de nouvelles distinctions et de nouveaux services attendent M. de Fargues. Vous l'entendez encore, le cliquetis des armes, la détonation des instrumens de mort, la dévastation qui s'apprête, l'ennemi à vos portes et menaçant la résistance de toute sa colère ; une poignée de jeunes combattans (1) (c'étoient des Français, Messieurs,) retenant la fureur de soixante mille étrangers animés par la soif du pillage, irrités de leurs pertes, impatiens d'envahir une ville sans défense qui appeloit le jour avec une inquiétude cruelle. Dans cette extrémité il falloit un médiateur digne de parler le langage de l'humanité à une armée depuis long-temps désaccoutumée de vaincre, et d'autant plus fière de ses succès qu'ils étoient alors pour elle une rare nouveauté. M. de Fargues est choisi, emporte avec lui

(1) Sous les murs de Lyon, le 20 mars 1814.

vos destinées, négocie avec le général que ses grâces chevaleresques séduisent : et la cité respire ; l'aigle des Césars, repliant ses ailes, abat son vol à l'ombre de la belle fleur de France ; et M. de Fargues rentre dans la place, étonné des louanges qu'on lui décerne, comme s'il n'avoit fait qu'une chose ordinaire : le libérateur des habitans de Lyon en étoit le plus humble.

Je ne vous entretiendrai pas, Messieurs, dans cette triste cérémonie, des fêtes de la restauration, ni des transports de la félicité publique, ni des acclamations unanimes qui signalent dans vos murs l'entrée d'une auguste héroïne, dont aucune langue ne sauroit raconter les tribulations et la constance. M. de Fargues, alors rayonnant de joie et de bonheur, brilloit à la tête de la cavalerie de votre garde : cette garde lyonnaise, qu'on a vue, depuis son institution et dans les plus alarmantes conjonctures, offrir le spectacle d'une discipline inaltérable, qu'aucun obstacle ne relâche, braver les fatigues, les veilles et les dangers ; marcher lorsque le Rhône et l'Isère avoient, si j'ose ainsi dire, mêlé leurs eaux fraternelles pour submerger la révolte ; se confondre dans la ligne de nos légions, leurs émules en valeur, et mériter les éloges de leur

roi. M. de Fargues se félicitoit en silence de la douce confraternité qui lui retraçoit les goûts, les travaux et les combats de sa jeunesse, s'enorgueillissoit de sa patrie reconquise à ses maîtres, remercioit le ciel des merveilles qu'il avoit opérées, lorsque la volonté souveraine lui confie l'administration de votre cité, et que M. le comte d'Albon a le successeur le plus capable d'adoucir vos regrets.

Hélas! ses épreuves commencent avec sa magistrature : et pourtant, Messieurs, que ne devoit-on pas augurer d'un magistrat qui a le sentiment de sa droiture, la tradition des vertus, l'incorruptible voix des tombeaux, l'autorité des engagemens qu'il a déjà contractés avec la gloire, la possession de cette qualité qu'on croit vulgaire et qui est si rare, de cette qualité précieuse dont on a trop rejeté les anciennes règles, et qu'il est temps de réhabiliter dans ses droits. L'audace détruit, le génie élève, le bon sens conserve et perfectionne. M. de Fargues, qui a l'ambition de n'avoir pas même désiré la place redoutable dont il s'aggrave encore le fardeau, qui a toujours mis le respect de lui-même dans son indifférence pour les faveurs, et dont le zèle n'a jamais fructifié que pour les autres; M. de Fargues arrange ses heures, renonce à ses habitudes, pèse ses

devoirs, les grave pour toujours dans sa mémoire et dans son cœur. Écoutez, hommes frivoles ou ingrats : servir la multitude malgré elle et lui déplaire pour la servir; déclarer la guerre aux abus dont la cupidité et la mauvaise foi perçoivent les fruits; apprendre tous les besoins, tous les murmures, toutes les réputations; maintenir la concorde entre les époux, et la sécurité dans les familles; prévenir les infractions à la loi; surveiller ces repaires de l'avarice où l'on adore le hasard; combiner à tous les instans de la nuit et du jour ce qui est bien, ce qui est mal, ce qui est mieux; prévoir les crises et l'inactivité d'une grande population qui menace d'être séditieuse; animer l'industrie par son crédit, solliciter des préférences lucratives, et les obtenir comme des gages de considération personnelle; imposer des privations, lorsque la salubrité est compromise; exiger des sacrifices quand ils sont nécessaires, pour ne pas en exiger ensuite de plus pénibles; enfin, n'avoir plus qu'une seule pensée, qu'un seul but, qu'un seul désir, le bonheur de la cité, et ne recueillir souvent, pour récompense d'une immolation presque quotidienne, que des chagrins cuisans, des soupçons injurieux, de graves censures, des inculpations calomnieuses et de lâches manœuvres: il me

semble qu'on a lieu d'être surpris qu'il y ait des hommes capables d'embrasser de si accablantes fonctions. Voilà, Messieurs, la tâche commandée à M. de Fargues, et il l'a remplie; toujours simple comme la vérité, toujours calme comme la raison, toujours prudent comme la sagesse.

Mais que peut la sagesse contre les décrets impénétrables d'en haut? Il a reparu l'homme de mensonge (1), pour enrôler de nouvelles victimes, entasser de nouveaux désastres, enterrer de nouvelles nations, et renouveler le bruit que tant de diadêmes avoient fait en tombant : des cris le précèdent, que l'enfer seul a inventés : oh! s'il eût été alors donné à nos aïeux de promener leurs ombres sévères à *travers* nos malheurs : Français, nous auroient-ils dit, qu'avez-vous fait du vieux royaume des Francs? Qu'avez-vous fait des successeurs de Clovis? Après les avoir tenus dans l'exil, la misère et la tribulation, vous souffrez une seconde fois l'envahissement de leur héritage, au lieu de l'arroser comme nous de votre sang ou de le couvrir de votre corps! Qu'est votre stupeur auprès de notre vaillance? Votre lé-

(1) Le siècle des Cent Jours.

thargie auprès de notre enthousiasme, et vos discours près de nos prouesses? Nous mourions aux pieds de nos maîtres, et vous abandonnez les vôtres, si vous ne les trahissez point! Familiarisé avec ces mâles accens, il tarde à M. de Fargues de revoler aux terres étrangères sous la *cornette blanche*, et son épée frémit dans son fourreau : mais la foi jurée au frère du roi-martyr l'enchaîne à son poste. Prince, lorsqu'il y a quelques mois tous les yeux admiroient en vous l'affabilité des *seigneurs* de votre race, lorsque les airs retentissoient des hymnes de la joie, que toutes les bouches répétoient à l'envi les mots heureux et touchans de votre belle âme !.... Prince, vos Lyonnais ne sont pas changés : c'est une calamité irrésistible qui entraîne.... Formellement sommé par lui de garder sa place, d'apprivoiser le despotisme et de sauver Lyon de l'anarchie, M. de Fargues obéit. Et soit que par ses réparties inattendues il dise la vérité à celui qui ne l'aima jamais ; soit qu'il déclare son inviolable attachement aux Bourbons, en présence de leur plus irréconciliable ennemi ; soit qu'il écoute dans un silence expressif des reproches qui deviennent pour lui de nouveaux titres de noblesse ; soit qu'il fasse à votre salut un sacrifice qui le déchire, et qu'il se dévoue à toutes les

apparences de la déloyauté, pour arracher votre cité à la dévastation, contenir l'audace d'une foule de méchans inconnus qui souilloient vos murs, et ramener l'ordre au sein de la confusion : quelle grandeur d'âme ! quel oubli de soi-même ! quel renoncement !

Le ciel devoit un miracle à d'aussi sublimes exemples. Déjà, Messieurs, la justice a jeté un long cri d'indignation, elle est en armes pour elle-même et pour nous, et la victoire ne sera pas indécise. L'homme de malheur a fui (1), abandonnant à la discrétion de l'Europe soulevée cette armée digne d'un meilleur sort ; cette armée qui naguère encore cachoit notre servitude sous ses innombrables trophées ; cette armée aux drapeaux de laquelle l'honneur tient si profondément, que rien n'a pu en effacer les caractères ; cette armée dont l'Europe stupéfaite ne pouvoit ni deviner les moyens, ni expliquer la patience, ni suivre, dans leur rapidité, les continuels triomphes ; cette armée, aujourd'hui bouclier du trône, et colonne de la patrie ; immortelle armée (2), riche d'immortels souvenirs, qui

(1) La seconde restauration.
(2) Sous le maréchal duc de Feltre.

donnera l'exemple de la fidélité comme elle a donné l'exemple du courage. Il n'est plus, le transfuge dénaturé qui vouloit encore se repaître de nos douleurs, offrir de nouveaux holocaustes sur les autels de l'usurpation, recommencer ce fleuve de larmes qui avoit si long-temps coulé. Mais qui réparera les suites de son entreprise insensée? Qui cicatrisera tant de blessures? Qui effacera les traces de tant de gigantesques folies? D'innombrables bataillons nous pressent avec la longue chaîne de leurs subites exactions : M. de Fargues en diminuera la pesanteur. Qui de vous ne sait pas ses contradictions, ses angoisses, ses insomnies? Que de choses il a faites en peu de temps! Quelle abnégation, jusqu'à exposer sa liberté pour nous! caressant les uns, parlant aux autres de toute la hauteur de sa place et de son nom, captivant ceux-là par cet attrait singulier qui improvise la confiance, admiré de tous, même des monarques libérateurs dont la reconnoissance s'est acquittée envers lui par les plus éclatans témoignages.

Mais les charges, me dira-t-on? Puisqu'il faut Messieurs, que la louange descende à l'apologie, la guerre n'est-elle pas le plus affreux des fléaux? Et cependant aucune goutte de sang n'a été répandue dans vos murs, aucune violence

exercée, aucune fortune ravagée : les charges ! combien elles auroient été plus lourdes, sans les adroites lenteurs, les concessions ménagées et les négociations paternelles de votre magistrat ! Les charges ! quelle mémoire n'auroit pas retenu ces protestations dont l'énergie mesurée et la noble tristesse vivront toujours dans vos fastes ? Qui ignore que pour vous dérober à des prétentions hostiles, arbitraires, offensantes, il s'inscrivit à la tête de cette liste glorieuse qui calma toutes les exaspérations, toutes les plaintes, tous les dangers ? Les charges ! peut-il ne pas y en avoir dans ces catastrophes imprévues, suscitées d'en haut, pour châtier la terre ? Les charges ! Quoi ! Messieurs, les tyrans auroient des adulateurs, de l'encens et des statues ! et l'indifférence ou l'outrage seroient le partage des bienfaiteurs des peuples ! Qui voudroit donc les conduire ? Et l'anarchie alors ne seroit-elle pas fille de l'ingratitude ?

Quoique M. de Fargues pût dans un glorieux repos se replier sur lui-même et remonter doucement la vie, puisqu'il y rencontroit des sentimens élevés, de vrais amis et de belles actions, qui s'étonnera maintenant, Messieurs, de l'empressement flatteur de la cité à nommer M. de Fargues parmi les députés de la nation ?

Convaincue que nous ne reprendrons notre poids dans la balance européenne, qu'en reprenant notre équilibre dans l'ordre moral, elle envoie un homme de bien à ces assises nationales qui vont régler le sort du monde, à ces jugemens en dernier ressort des besoins d'un État appauvri par de nombreuses victoires et de vastes conquêtes, à ces solennels examens des remèdes que réclament des plaies invétérées : elle envoie un homme de modération, aimant sans doute une sage liberté, mais craignant surtout le péril des systèmes et les jactances de la parole; un homme de maturité, attaché à la raison de l'expérience et à la majesté des temps. Et cet homme justifiera les suffrages de la cité. M. de Fargues savoit que l'État le plus fort et le plus heureux n'est pas celui où il y a le plus de politiques et de calculateurs, mais, où il y a le plus de chrétiens et de Français vertueux, éclairés et intègres; qu'un royaume ne se sauve point par les sciences, mais par les mœurs; par les lois, mais par la religion; par les lettres, mais par les bonnes œuvres. Sans passions, comme sans préjugés, étranger à l'art des intrigues comme à celui des sophismes, en garde contre la manie des inventions et des perfectionnemens, il disoit, avec sa franchise

clarés de Dieu, de la patrie et de leurs frères, et à ces trompettes de fraude et de mensonge qui nous importunent de leurs sons discordans, qu'elles ne sont que des trompettes de mort; que c'est l'affreux tocsin qui annonce des haines nouvelles, de nouveaux assassinats et des régicides nouveaux....

Mais oserai-je passer sous silence la conduite de M. de Fargues en cette déplorable journée? Symptômes alarmans, indices et préludes d'attaques, progrès rapides de l'insurrection, rapports décisifs, nécessité d'agir, il compare tout. Sa tête est proscrite, des avis multipliés lui donnent d'étranges certitudes, et c'est au milieu des grandes fêtes de la religion que l'on a médité l'attaque de l'autel et du trône. O mort! ô impitoyable mort! tu n'ajournois donc alors la perte que nous avons essuyée, que pour nous la faire aujourd'hui plus cruelle par la mémoire des services qu'il nous a rendus : rien ne distrait M. de Fargues des inspirations de l'honneur : il affronte les périls avec la plus imperturbable contenance; aucune de ses périlleuses obligations n'est omise; il intime ses ordres avec le sang-froid d'un vieux capitaine : son âme, toute de feu pour les *Bourbons* et pour la cité, lui rend les moyens de les servir plus faciles; et mourir

pour eux n'est pas un sort à dédaigner. Voilà, Messieurs, le magistrat qui depuis..... Je me tais, l'histoire parlera un jour. C'est elle qui burine la vérité, dévoile les secrets pleins d'horreur, éclaire toutes les impostures à la lumière de ses irrévocables *oracles*. Mais nous, tristes contemporains de ces tristes débats, gardons-nous de rouvrir des blessures encore sanglantes; fermons-les plutôt avec le baume de l'oubli; laissons à la justice son bouclier pour l'innocence, et son glaive pour le crime : ne jugeons point les juges de la terre; abjurons les inquiétudes vaines, les folles défiances, les terreurs hypocrites; soyons unis par la gloire du passé, la sécurité du présent et les espérances de l'avenir; que le sacerdoce, la magistrature, la finance, le commerce, toutes les classes de la société ne forment plus qu'une seule famille : et si l'amertume de nos funestes divisions avoit.... Prononçons, Messieurs, en tribut expiatoire, prononçons sur le tombeau de M. de Fargues, le serment qui étoit dans son cœur : « *Dieu et le Roi.* »

Une telle vie, et j'ajouterois, Messieurs, que lorsqu'il échappoit à son inadvertance de ces fautes légères, apanage inséparable de notre fragilité, il les avouoit avec franchise et les réparoit sans honte; une telle vie n'est-elle pas

l'assemblage de toutes les vertus ? O vertus, vous êtes le bonheur de la terre, les gardiennes de l'autorité comme de l'obéissance ; vous seules sanctifiez la guerre et embellissez la paix ; vous seules assurez l'empire des mœurs et la prospérité des États ! Qu'espérer, en effet, d'un siècle où la probité est une duperie, où la seule cupidité veille, et où les ambitions inutiles demandent à être payées comme les services, où le doute conduit au dégoût de toute vérité et à l'aversion de tout devoir, où l'impiété ne connoît plus de frein et ne souffre plus de remède, où on est parvenu à ne plus croire à cette religion, base unique de toute harmonie sociale et de toute sécurité humaine, à cette religion si nécessaire et si bonne surtout dans nos momens suprêmes, à cette religion, la grande auxiliatrice de M. de Fargues sur son lit de douleur ?

Oui, Messieurs, il puise dans son sein une force nouvelle ; toutes ses promesses se déroulent devant lui aux approches de l'éternité dans laquelle il entrera bientôt. Les instructions du premier âge, les exemples de famille, les réminiscences d'une probité qui n'a jamais cessé d'être chrétienne, se réveillent au signal des supplications adressées au ciel pour sa guérison ; car, Messieurs, il trouvoit un allége-

ment à ses maux dans les témoignages de votre intérêt, et dans les vœux sincères de toute la cité : il savoit avec quel empressement on demandoit, avec quelle impatience on attendoit les détails de son inquiétante situation ; c'étoit l'agitation et les vives alarmes d'une famille tremblant pour les jours d'un père : il est plus mal ; il est mieux : on espère ; on désespère. Il n'y a plus qu'un entretien, et M. de Fargues en est l'objet. Je me trompe, Messieurs, on espéroit toujours ; il falloit un miracle pour le sauver, mais qui est plus digne que lui de ce miracle ? Hélas ! ses jours étoient comptés, lui-même sentoit que le dernier moment étoit proche : qu'il est grand, le vrai sage, aux prises avec la mort ! Tout déguise aux yeux du guerrier l'image du trépas, il est frappé à son insu, et comme enseveli dans la gloire ; la mort l'atteint, sans lui laisser le temps de songer qu'il est mortel : mais voir à découvert la mort qui s'avance lentement sur sa victime, compter ses pas, prendre de sa main la coupe d'amertume, la boire goutte à goutte : voilà, Messieurs, la lutte pénible que M. de Fargues soutient sans murmure.

Il appelle un prêtre qu'il étonne de sa foi, qu'il trouble du calme de sa résignation, qu'il déconcerte par une déférence surhumaine à la

volonté divine. Entrons, Messieurs, dans ce sanctuaire de la piété aux prises avec la mort : Avec quelle confiance M. de Fargues presse sur ses lèvres la croix qui l'a racheté ! La victime soumise relève les courages abattus, règle les honneurs de sa cendre, acquitte les dettes de son cœur, prend congé des premiers juges de ses intentions (1), des premiers témoins de ses vertus, des premiers coadjuteurs de ses travaux ; il n'y avoit entre eux qu'une âme, qu'une passion, qu'un intérêt, le bien public. Ses paroles, ses gestes, ses mouvemens ne sont qu'affection ; ses enfans, qu'il ne serrera plus dans ses bras, ses enfans ! La dernière preuve de sa tendresse est d'en léguer les premiers objets à la tutelle d'un ministre des lois, dont le nom est le plus bel éloge (2). Et maintenant qu'il sent le monde lui échapper sans ressource, maintenant qu'il s'arrête, ce cœur qui battoit si vivement pour la vertu, la gloire et l'amitié, que tout ce qui l'avoit vu bien vivre accourt pour le voir bien mourir, il embrasse cette immortalité, le plus bel apanage

(1) MM. Marc-Antoine Nolhac, G.-M. Munet, Q. Vincent, J.-F. Dian, adjoints.

(2) M. de Montviol, président à la cour royale de Lyon.

du chrétien : Messieurs, la mort de M. de Fargues a été le triomphe de la religion, comme ses obsèques ont été le triomphe de votre sensibilité.

Vous l'avez vue, cette désolation d'une multitude immense qui l'entoure de ses regrets unanimes. Vous l'avez vue, cette sincère émulation de cent mille Lyonnais qui veulent payer le tribut de leur amour à un homme dont ils n'ont jamais entendu parler que pour le chérir ; vous l'avez vu, ce *Chapitre* (1) toujours prêt à acquitter ce qu'il doit, l'accompagner depuis son lit de mort jusqu'à l'autel de vie, prier pour lui sous ces mêmes voûtes où avoient prié ses ancêtres, et offrir au médiateur suprême, dans l'antique métropole des Gaules, des vœux dont il est bien plus jaloux que de nos éloges ; vous l'avez vu ce mélange simultané de vieillards, d'infirmes, d'enfans, qui achèvent son éloge en termes bien plus éloquens que les nôtres ; vous les avez vus, ces guerriers pleurant un magistrat qui avoit été guerrier comme eux ; ces fidèles amis qui n'ont jamais eu d'autres reproches à lui faire, que de les abandonner trop tôt : jusqu'à

(1) Le chapitre primatial.

ces ouvriers utiles, qu'il accueilloit avec indulgence, qu'il jugeoit avec impartialité, et dont il allégeoit les fardeaux par l'intérêt qu'il prenoit à leur sort. Hélas! aujourd'hui ils célèbrent son équité et sa bonté dans l'abondance de leurs larmes et la simplicité de leurs louanges.

Mais pourquoi, lorsque la bassesse ou l'orgueil élève des monumens à la puissance, pourquoi la reconnoissance n'en élèveroit-elle pas aux bienfaits? M. de Fargues a sollicité la paix des champs, à côté d'une épouse bien-aimée, près d'un oncle qui étoit son père, au milieu de ces bons villageois (1) dont il étoit le soutien : oui, Messieurs, le soutien! et je ne suis plus surpris de la réception qu'ils ont faite à sa cendre, de leurs accens plaintifs, de leurs soupirs prolongés, de cette scène attendrissante, où sur la route du char funèbre les arbres semblent unir leurs fleurs et leur feuillage naissant pour couronner le juste qui remonte à sa source. Je ne suis plus surpris de voir les uns, appesantis par l'âge, s'agenouiller sur le seuil de leur chaumière, et se recommander à lui comme s'il étoit encore l'appui de leur cadu-

(1) *Fontaine* près Lyon.

cité, mendier un coup d'œil affable ou un mot obligeant, dans la douce illusion qu'il venoit encore s'associer à leur bonheur; les autres baisant dans une attitude égarée les ornemens qui couvrent sa dépouille mortelle; ne pouvant croire à son trépas; et dans leur incrédulité sublime, croyant encore entendre les conseils de sa généreuse bienveillance : combien ils étoient dignes que celui qui, jeune encore, avoit obtenu de grands exploits, de grands devoirs, et de grands hommages; qui souvent a porté aux pieds du trône les besoins de la cité, et la réputation de son beau caractère; qui a eu la gloire de se mesurer avec tous les fléaux; combien ils étoient dignes qu'il partageât leur sépulture modeste sans inscription que dans leur cœur, et sans panégyrique que leur silence!

O Dieu de saint Louis, accordez souvent des hommes qui lui ressemblent, à cette France pour laquelle il se seroit sacrifié lui-même, à ce monarque dont le premier retour lui avoit causé tant de joie et dont le second exil lui a peut-être coûté la vie, à cette cité dont les habitans savent mourir pour leurs princes. Et nous, Messieurs, qui sommes si vains de l'abus de l'esprit, de l'engouement du faux savoir et du fanatisme des croyances impies,

renonçons à nos honteuses idolâtries, à nos injurieuses apothéoses, à nos futiles chimères, il est temps que la France donne ce spectacle au monde; et elle le donnera. Tout est sauvé avec la foi, les Bourbons et la paix. Pour des chrétiens et pour des Français, non il n'y a point de mémoire implacable. Formons une sainte alliance entre la morale et les lumières, entre la religion et les sciences, entre les bonnes œuvres et les beaux-arts; rappelons-nous que nous devons tout au christianisme, civilisation, liberté et justice; que sans lui toutes les notions sont incertaines, toutes les vérités confuses, tous les devoirs problématiques; qu'avec lui il n'y a plus qu'une société dans le même État, et un seul peuple dans la même nation; que sa doctrine ne feroit de tous les royaumes qu'un seul royaume, dans lequel on goûteroit d'avance les prémices du bonheur dont on aura la plénitude dans le royaume du ciel.

HOMMAGE FUNÈBRE

A LA MÉMOIRE

DES VICTIMES

DU SIÉGE DE LYON,

PRONONCÉ AU SERVICE SOLENNEL QUE LA GARDE NATIONALE A FAIT CÉLÉBRER DANS L'ÉGLISE DE SAINT-POLYCARPE, LE 2 NOVEMBRE 1814.

Pro muro erant nobis, tam in nocte quàm in die.

Le jour et la nuit, ils étoient semblables à un mur élevé autour de nous.

Ier LIV. DES ROIS (25, v. 16).

QUELLE est cette famille toujours prête à la voix de l'honneur et de ses chefs? Quelles sont ces sentinelles qu'aucun danger n'intimide et

qu'aucun obstacle n'arrête ? Quels sont ces pères, ces époux, ces enfans aguerris comme des vétérans, braves comme des Français, et incorruptibles comme des chrétiens ? Quel est cet impénétrable bouclier contre lequel viennent se briser tous les efforts séditieux ? Quelle est cette généreuse conservatrice de la tranquillité publique ? Quelle est cette garde fidèle qui répond à votre commerce, de son repos ? Enfin quel est ce rempart vivant, élevé autour de nous et le jour et la nuit ? *Pro muro erant nobis, tam in nocte quàm in die.*

C'est vous, Messieurs, vous, les nobles fils de la ville des bonnes et des belles actions ; vous, qui venez dans cette fête de l'admiration, de la reconnoissance et de la douleur, renouveler l'antique alliance entre l'épée et l'encensoir, entre la morale et la valeur, entre la religion et la patrie ; réchauffer au divin flambeau de la foi, cette affection sublime qui dirige tous les intérêts vers un même centre, et tous les moyens vers un même but ; vous qui ne disputez que de zèle et de persévérance ; offrant le spectacle d'un corps immense dont les mouvemens réguliers garantissent la durée et le miracle d'une discipline que rien n'altère ; vous qui n'oubliâtes jamais que c'est Dieu qui suscite les révolutions dans sa colère,

et les apaise dans sa clémence, que les bons rois sont le trésor des peuples, et que la stabilité est dans l'attachement aux anciennes vérités religieuses et aux anciennes idées françaises : oui, Messieurs, Lyon s'est retrouvée dans les héritiers des martyrs qui ont arrosé son berceau de leur sang : comme elle étoit fière dans ces derniers temps de relire sur vos drapeaux que si tout chrétien est soldat pour sa morale et pour sa foi, tout Français doit l'être encore pour son roi et pour son pays!

Et quels soldats étoient vos pères? Je ne parlerai point, Messieurs, de leur gloire qui date de dix-sept siècles révolus; ni de leurs hauts faits pour la cause de J.-C.; ni des trophées de leur constance; ni de la superstition abattue à leurs pieds; ni de la lutte opiniâtre de l'innocence contre la tyrannie; ni des conquêtes de la foi dues aux larmes des vainqueurs, sans coûter une seule larme aux vaincus; ni de l'aigle des Césars abaissant son vol devant l'agneau sans tache; ni de la croix, brisant par leurs mains les idoles du mensonge; ni de Rome païenne, domptée dans Lyon catholique : mais je dirai que vous devez demeurer fermes dans le souvenir de vos pères, que c'est par-là que les grands exemples se transmettent dans les familles; et que les

mœurs dégénèrent, dès qu'on bannit les images des aïeux comme importunes : je dirai qu'il sied mal aux impies de nous troubler dans notre légitime vénération pour les restes de nos aînés dans la croyance, eux qu'on a vus dans une ridicule extase acheter, au poids de l'or, le bonnet d'un sophiste ou la plume d'un charlatan : je dirai que la foi enfante la fidélité, que la devise de votre cité sera toujours : *Dieu et le Roi*; et qu'elle comptera toujours ses martyrs de la royauté comme ses martyrs de la religion.

Aussi, Messieurs, ou prêcherois-je avec plus de confiance un dogme irréfragable que dans une cité dont les habitans n'hésitèrent point, lorsque tout étoit mensonge autour d'eux, à donner pour le maintien de la vérité leur sang et le plus pur et le plus beau? Oh! combien notre sacerdoce est ému de la cérémonie funèbre qui vous rassemble! Amis sincères de l'autel et du trône, grâces vous soient rendues d'avoir choisi l'anniversaire du jour de charité et de justice, pour honorer de vos larmes ceux qui vous honorèrent de leur trépas, rattacher une époque d'immolations volontaires à l'une des fêtes les plus attendrissantes de l'Église, inviter aux nobles dévouemens par la pompe des réminiscences et la solennité des

hommages, retrouver les hautes leçons du devoir sur les traces de vos illustres devanciers, nourrir dans les enfans la flamme sacrée qui embrasoit les pères, continuer la race des intrépides vengeurs de la bannière des lys, répéter à tous que c'est la foi qui crée l'héroïsme, puisqu'elle fait un précepte de la vaillance et un crime de la lâcheté !

O siége mémorable, dont l'histoire éternisera les prodiges; où les enfans d'une cité, heureuse et florissante depuis tant de siècles dans les arts de la paix, se précipitèrent tout à coup, en guerriers indomptables, contre l'oppression et l'anarchie; et, sans remparts que leur intrépidité, sans ressources que leur résignation, sans repos que leur conscience, vainquirent plus d'une fois de nombreuses légions, à l'approche desquelles des rois puissans avoient naguère tremblé; où un chef (1), général et soldat tout ensemble, dont les sentimens étoient élevés comme ses motifs, excitoit dans toutes les âmes, par un irrésistible ascendant, le désir et l'espérance de sauver la patrie; où on s'étonnoit soi-même et de la célérité hardie dans l'attaque et de la fermeté réfléchie dans la défense; où brilloient tour à tour la vigilance

(1) M. le comte de Précy.

jours leur étoient réservés. Ah! Messieurs, le dogme que j'annonce étoit vivant dans leur conscience ainsi que dans la conscience du roi. Ils alloient paroître au tribunal de celui qui juge tous les sacrifices. Confondus dans la même mort, ah! puissent-ils l'être dans la même immortalité!

Mais devoient-ils s'attendre que leurs corps, sanglans et mutilés, pour Dieu et pour le roi, resteroient si long-temps ignorés dans les entrailles de la terre, et que l'oubli seroit leur récompense? Sans doute, l'idolâtrie n'avoit point de supplications pour les morts : mais elle avoit des hymnes et des trophées; la magnificence des apothéoses payoit les grands services; et ces distinctions éclatantes faisoient courir à de nouveaux dangers et à de nouvelles victoires. Devoient-ils s'attendre, les défenseurs de la plus sainte des causes, qu'aucun monument ne seroit décerné à leur nom, qu'aucun hommage public ne signaleroit les lieux où ils avoient conquis l'étonnement du monde; qu'il seroit foulé par l'indifférence le sol qui recéloit leurs restes glorieux, que des fêtes profanes le souilleroient, que leurs os, peut-être, deviendroient les jouets de leurs enfans; que la mémoire de leur martyre s'évanouiroit avec le courant du fleuve qui en

fut le témoin ; que le jour même de la commune tristesse, le souvenir des hommes leur seroit infidèle ; enfin, qu'aucun temple ne verroit monter pour eux l'encens de la religion ?

Ames généreuses, des crimes nouveaux et de nouveaux désastres devoient conduire jusque sur les bords de l'abîme la patrie que vous aviez tant aimée ! Hélas ! faut-il s'étonner qu'il ait été interrompu le culte des morts, lorsque le brigandage avoit des autels, et que l'Éternel n'en avoit plus : lorsque l'impiété avoit sa langue, son calendrier et ses rites : lorsque la majesté des rois étoit violée dans leurs sépulcres, et qu'on jetoit à la voirie les augustes dépouilles des monarques protégés par les siècles : lorsque l'ostentation du vandalisme et la jactance des forfaits étoient des passions louables et lucratives : lorsque l'anarchie et la misère désoloient la surface d'une république triomphante au dehors, et vengeoient ainsi les nations épouvantées : lorsque la voix du remords étoit éteinte, et que l'espèce humaine, défigurée, solennisoit l'anniversaire d'un parricide ? Quoi ! d'horribles vanteries, lorsque tous les échos répondent par des gémissemens funèbres ! Quoi ! les symboles de la joie, pendant que la France se cherche elle-même, et que l'Europe interdite étoit couverte des

crêpes de la douleur ! Quoi ! des imprécations contre une royale victime, digne de toutes les expiations et de tous les repentirs, contre un prince que nous aurions voulu ressusciter avec le dernier souffle de notre existence !

Et à une époque plus voisine des jours de restauration qui lui ont succédé, faut-il s'étonner que l'humanité n'osât verser de larmes sur les victimes de l'honneur, ni la religion entonner pour elles ses chants lugubres ! Vous le savez, Messieurs, le mépris des anciennes règles, la manie des nouveautés enivrantes, les chocs de la vérité et de l'erreur ; la foi, objet de la plus universelle indifférence ; une aversion funeste pour tout ce qui a la sanction du temps ; la crainte impie de réveiller le nom de tant de chrétiens entassés aux champs de la guerre, une domination sans frein, asservissant tout, sans pudeur ; les antiques bornes déplacées ou arrachées ; tous les abus de la force avec toutes les ruses de la perfidie ; le pavillon de l'indépendance menaçant le vaisseau de l'Église ; la veuve du peuple-roi, veuve de son roi pasteur ; les troupeaux inquiets, tremblans, consternés ; l'épiscopat luttant corps à corps avec la tyrannie, et honoré, pour sa résistance, de la plus savante persécution : faut-il s'étonner que la

religion ait été muette pour les victimes de ce qu'il y a de plus sacré sur la terre, lorsqu'il n'y avoit rien de sacré parmi nous, et que la haine du passé eût accusé peut-être nos mystères et nos souvenirs?

Ames généreuses, consolez-vous: depuis que la religion respire de ses amertumes et de ses humiliations; depuis que la France, si long-temps penchée vers sa ruine, se relève miraculeusement, sans convulsion, sans secousse, sans violence; depuis que l'autel et le trône se servent l'un à l'autre d'appui et de règle; âmes généreuses, la voix de votre sang a été entendue : les martyrs de la royauté auront aussi leur temple, comme les martyrs de la foi. Oh! Messieurs, combien je m'applaudis de célébrer les martyrs de la royauté dans la ville des martyrs de la foi; où la mémoire des ancêtres est un engagement à suivre leurs traces; où à chaque pas on croit fouler un prodige; où le christianisme est auguste de vieillesse; où la plus intéressante page de son histoire est écrite sur d'ineffaçables débris; où retentit encore le fracas des idoles qui fuient à travers leurs sanctuaires qui s'écroulent; où le sang des athlètes de J.-C. coule encore dans les veines de leur postérité fidèle! O saints aïeux! vos enfans ne sont point changés; ils gardent

l'illustration que vous leur avez transmise. Oui, les martyrs de la royauté auront aussi leur temple, comme les martyrs de la foi. On ne les invoquera point; mais la douleur et la piété auront leur langage et leurs offrandes : leurs dépouilles ne reposeront point sur l'autel de propitiation ; mais on les couvrira des vœux de la foi et des prières de la confiance : on y apprendra à trouver l'immortalité dans la mort ; les grandes pensées y naîtront en foule, et les lauriers y croîtront comme dans leur terre natale ; on y recevra des leçons de magnanimité chrétienne ; on y fera l'apprentissage de tout ce qui agrandit les âmes et de tout ce qui assure la prospérité des États : la paix de cette nouvelle demeure calmera tous les ressentimens, éteindra toutes les haines, rapprochera tous les cœurs ; le passé viendra se perdre dans le monument érigé à la charité divine par la charité humaine.

Désirable monument, auquel se rattacheront encore les éminens services de ces nouveaux preux qui, étrangers à votre cité, l'ont défendue au milieu des périls, sans qu'aucun chagrin ralentît leur zèle belliqueux, et qui, frappés du coup mortel, ne s'occupoient que des compagnons dont ils avoient partagé les travaux et les dangers ; de ces guerriers sans peur et sans reproche, que le même motif avoit

rassemblés dans vos murs pour le salut de tous; de cette florissante jeunesse, l'élite des villes et des campagnes, que les mêmes sentimens avoient enrôlée sous les mêmes drapeaux, combattant, veillant, mourant pour la même cause, heureuse ou malheureuse des espérances ou des alarmes de vos familles (1); de ces braves d'un meilleur temps, pour lesquels une ville sans murailles étoit le rendez-vous de la fidélité, vous guidant ou plutôt vous trouvant au chemin de l'honneur, disputant avec vous de privations et de blessures, économisant le sang des nobles apprentis dans le métier des armes; qui auroient donné leur vie pour la vôtre, et ne regrettoient, en la quittant, que le bonheur de voir une cité, digne d'un meilleur sort, rendue aux enfans d'Henri IV.

Édifice sacré, qui expiera du moins les édifices somptueux de l'orgueil, et qui deviendra un signe au milieu de vous : *portate lapides ut sit signum inter vos.* Ces pierres éloquentes parleront à vos derniers neveux; elles seront l'éternel témoignage de votre libéralité et de votre justice : on répétera d'âge en âge

(1) Lyon se rappellera toujours avec reconnoissance et avec orgueil Montbrison, Saint-Étienne, Feurs, Saint-Chamond, Givors, etc., etc.

qu'elles ont été posées pour servir de garant à nos princes ; que vous savez honorer vos grands citoyens morts pour la patrie, parce qu'au besoin vous sauriez mourir comme eux; qu'à la seule idée de cet asile, la frivolité elle-même a connu l'attendrissement et l'admiration. Messieurs, à quelle légitime usure ne placez-vous pas une légère portion de votre opulence! *Idcircò positi sunt lapides in monumentum sempiternum.*

Temple religieux, qui tardoit à l'impatience de vos pères, de vos époux, de vos fils! Les voyez-vous, avec les yeux de la foi, qui vous tendent leurs mains suppliantes! Comme ils l'embrassent, cet autel où chaque jour on immolera pour eux l'agneau sans tache; cet autel élevé en leur nom, autour duquel l'innocence, la pitié et le repentir viendront invoquer le dieu des miséricordes; cet autel qui commandera le respect dû au malheur et aux tombeaux; cet autel que couvre de ses regards paternels un monarque qui pleuroit vos infortunes lorsque vous songiez à terminer les siennes; cet autel dont un prince aussi fervent qu'aimable a posé les fondemens, et qu'il a inauguré, en quelque sorte, devant vous, par le charme des paroles de son

inaltérable bonté (1) ; cet autel qui s'embellit de la munificence d'une princesse (2), dont le grand cœur, dans la tristesse de son exil, s'associoit par ses vœux aux objets de votre deuil ; cet autel autour duquel germeront toutes les vertus (si la gratitude est une dette, elle inspire aussi la passion des bonnes œuvres) : cet autel qui rappellera aux nations étrangères qu'en France les sacrifices sublimes reçoivent tôt ou tard leur prix ; cet autel sur lequel on croira lire : le parent et l'ami qui vous ont été arrachés habiteront bientôt un meilleur monde ; cet autel qui enseignera la paix, dans son instructif silence ; cet autel, refuge trop long-temps attendu, où tous les états, tous les sexes, tous les âges feront un cours de morale pénétrante, où l'adolescence puisera l'amour du roi et de son pays, où la jeunesse étudiera la fragilité de la vie et la caducité de ses plaisirs, la maturité, le néant de l'ambition et de l'opulence ; où la vieillesse, fière des générations qui doivent la suivre, prendra avec moins de regret la route du sépulcre ; cet autel qu'ombrageront aussi les palmes de

(1) *Monsieur*, frère du Roi.

(2) *Madame*, duchesse d'Angoulême.

la gloire ! Or, Messieurs, il y a dans les palmes de la gloire une force puissante qui agit secrètement sur les cœurs bien nés ; et comme la gloire enfante la gloire, ainsi que les vertus enfantent les vertus, les descendans ressembleront aux ancêtres.

Maintenant, chrétiens et Français, et c'est l'intention de la cérémonie qui nous rassemble, prions de toute l'émotion de nos cœurs, et de toute l'étendue de nos voix qui sont enfin affranchies : prions, c'est la religion, c'est l'Église, c'est Dieu qui nous en imposent le devoir : prions avec toute la France, revenue à ses doctrines tutélaires, tel qu'un fleuve, violemment détourné de son lit, y rentre sans efforts : prions pour un roi dont la mort nous avoit tous rendus infortunés ou coupables; pour une reine si affable dans la grandeur, si grande dans l'infortune, précipitée dans le tombeau de son époux, au mépris des saintes lois de l'hospitalité et de la nature ; pour l'incomparable modèle de la tendresse fraternelle, l'ornement de la cour, et l'ange de la France ; pour un enfant dont le règne ne fut qu'un tourment, le palais un cachot, le sceptre des fers ; pour le dernier des héros de sa race, moissonné à la fleur de ses ans, lorsqu'il nous promettoit de si abondantes moissons de gloire:

prions pour ces illustres proscrits, bannis par des misérables qu'ils aidoient de leur crédit, ou qu'ils secouroient de leurs largesses, allant reposer leur tête sur les bornes du monde où leur dernier soupir fut au beau royaume qu'ils avoient servi de leur sang; pour ces pontifes dont la sainteté égaloit la foi, fatiguant leurs bourreaux du miracle de leur résignation et de leur douceur; pour ces prêtres, malheureux seulement, dans les prisons où on les entasse, de ne pouvoir plus offrir la victime sainte, s'offrant eux-mêmes en victimes à leur ingrate patrie; pour ces femmes suspectes d'aimer Dieu et le Roi, immolées dans la carrière du bien par le génie du mal; pour ces vieillards traînés à l'échafaud, sans respect ni pour leurs cheveux blancs, ni pour leurs services, ni pour leurs bienfaits; pour ces chrétiens, qui aimoient tant leur pays, se félicitant d'être réunis dans les combats de la vérité, et demain dans ses récompenses; pour ces criminels d'un genre nouveau, atteints et convaincus d'avoir nourri leurs enfans aux terres étrangères: prions pour cette multitude de trépassés qui reconnoîtront devant Dieu les bons offices de votre charité.

Mais priez aussi, mais priez sans délai, mais priez sans cesse, mais priez surtout pour ceux

qui vous appartiennent en propre et qui vous ont coûté tant de larmes. Que leur serviroit-il de vivre dans vos annales, s'ils n'étoient pas inscrits dans le livre de vie? De quel prix seroit l'éloge de leur constance, si vous négligiez de leur en obtenir le salaire? Priez pour cet époux dont le dernier vœu étoit de vous retrouver au séjour des éternelles alliances; priez pour cet ami dont le cœur, à ses momens suprêmes, vous faisoit des adieux si tendres et si douloureux; pères et mères, priez pour ces enfans, autrefois les objets de votre inquiétude, que la fidélité a ensevelis dans son triomphe et qui vous demandent un dernier témoignage de votre amour: et vous, enfans, oublierez-vous celui qui vous a montré le chemin de la vie, de l'honneur et de l'immortalité? Oui, les martyrs de la royauté auront leur temple comme les martyrs de la foi. Je le jure par la cité où je parle: non, leur sang n'aura pas coulé en vain, et les murs imparfaits du monument qu'on leur prépare, n'accuseront jamais la froide insensibilité de leurs descendans: je le jure par le dogme du purgatoire, dogme vraiment divin que l'incrédulité voudroit arracher du fond des consciences, et que le sentiment y ramène; que les sophistes poursuivent de leurs insultantes railleries, et qui a triomphé de tous

les sophismes, de toutes les attaques, de toutes les révolutions ; que l'hérésie appelle le rêve de la cupidité et une invention de quelques siècles, et que tous les siècles, toutes les lumières, toutes les vertus, tous les affligés protégent de l'adhésion la plus unanime ! Dogme touchant qui, montrant au delà de la vie le bonheur d'un commerce plein de confiance, consacre en deçà la mémoire de tous les habitans du tombeau : dogme confirmé par le suffrage des bons cœurs, des âmes pures et des esprits droits !

Eh, quand fut-il jamais plus nécessaire de prier pour les morts ? Que de familles, éteintes jusque dans leur dernier rejeton, n'ont que nous pour intercesseurs ! Lorsqu'une tempête sans exemple bouleversoit notre horizon, que de victimes entendirent sonner leur dernière heure, sans y être préparées ! Rappelez-vous, ou plutôt oubliez ces jours de désolation, où la vengeance suprême étoit descendue sur les nuages de sa fureur, pour tenir ses redoutables assises et châtier un royaume criminel : rappelez-vous, ou plutôt oubliez ces jours de désolation, où la mort, sous les traits de la rage, parquoit toute une nation, la décimoit, égorgeoit le père sur le fils, la fille sur la mère, l'épouse à côté de l'époux, noyoit dans des flots de sang l'enfance et la vieillesse : rappelez-

vous, ou plutôt oubliez ces jours de désolation où le laurier et le cyprès croissoient ensemble, dans les champs de la guerre, sous les yeux d'un homme qui se croyoit grand sur des débris, et immortel par la destruction, dont le sceptre n'étoit qu'un sabre, le trône qu'une tente, le règne qu'un combat, qui, après avoir passé par la gloire, toucha enfin au malheur, parce qu'il avoit aussi passé par le crime ; qu'on avoit redouté vainqueur, qu'on redoute encore vaincu, en sorte que le monde ne respirera à son aise que lorsqu'il sera délivré de son prisonnier : mais rappelons-nous, sans l'oublier jamais, que nous servons la bonté suprême par notre médiation, et qu'elle punit à regret des âmes qui sont encore son image.

Dieu de saint Louis, en ce jour de propitiation, nous vous demandons grâce, surtout pour les défenseurs d'une cité, dont la foi et la fidélité ne se démentirent jamais : considérez et les combats qu'ils ont livrés à l'impiété et à l'anarchie, et les périls qu'ils affrontoient, et le sang qu'ils ont répandu pour une cause digne de vous ; exaucez leurs mérites, exaucez nos prières, exaucez nos larmes. Dieu de bonté, je crois vous voir, en ce jour de miséricorde, céder aux instances de notre sensibilité et aux importunités de notre zèle. Je crois en-

tendre les célestes parvis retentir de louanges et de bénédictions; elles y pénètrent enfin ces âmes, trop long-temps enchaînées par votre justice, maintenant libres et heureuses par votre clémence. Comme le cœur de ces nouveaux élus est tout entier à leurs libérateurs ! Comme l'assemblée des saints partage tout entière la sainte ivresse qui les inonde et la sainte reconnoissance qui les remplit ! Comme Dieu lui-même paiera votre charité de ses dons, afin que vous deveniez aussi les héritiers de sa gloire !

Et vous, Messieurs, successeurs de ces grandes victimes, que notre ministère confie à votre charité et à votre justice, phalanges citoyennes, héritières de leurs vertus, vous les garans de l'ordre, l'orgueil de vos magistrats comme ils sont votre exemple; qui bravez la rigueur des saisons et des nuits, pour maintenir notre repos, joignant la fermeté à la douceur, et la prudence à l'activité; qui immolez vos intérêts à l'intérêt commun, regardant vos privations comme des jouissances, et vos fatigues comme des devoirs : songez à notre France, ce noble rejeton de la Germanie, que le monde, témoin de ses hautes destinées, a vue tour à tour s'arracher de son sol natal, se transplanter dans la Gaule chré-

même et de ses honteuses défaites, quoique le mensonge et la calomnie soient encore ses armes ordinaires, que ses munitions en ce genre soient inépuisables, que tel mensonge ou telle calomnie lui serve depuis un siècle, que telle absurdité, lancée par lui, a beau s'enfoncer de tout son poids dans la boue du mépris, il la relève et la lance de nouveau; à cette religion sans laquelle la force n'établit rien et ne sait que renverser, parce que la sagesse manque à ses pensées comme à ses œuvres; dont les livres retentissent, à chaque page, d'anathêmes contre les flatteurs des rois et les séducteurs des peuples; à cette religion, la bienfaitrice de notre France, riche autrefois par elle de tant de raison, de lumières et de vertus, où l'obéissance étoit si affectueuse et l'administration presque inaperçue, où sans en rechercher les gardiens on jouissoit en silence de la santé du corps politique, où l'inébranlable appui de la sécurité de tous étoit dans l'autorité légitime du prince, et la légitime dépendance de la nation; à cette religion qui anime tout, épure tout, sanctifie tout; à cette religion, mère tendre des guerriers, qui partage leurs dangers, adoucit leurs revers, append à ses temples les trophées cueillis par leurs mains; à cette

religion qui n'est pas, sans doute, la religion des lâches, puisqu'elle étoit celle de tant de généreux martyrs de la patrie ; à cette religion qui, suppléant à notre foiblesse par la grandeur de ses menaces et de ses espérances, se charge, pour ainsi dire, d'élever les âmes les plus vulgaires à la hauteur des plus sublimes ; à cette religion qui restaure de sa parole de vie les mœurs énervées et les croyances mourantes, avec laquelle on ne voit jamais les prétentions, confondues avec les droits, ambitionner des honneurs qui les satisfont un instant et les tourmentent sans cesse ; à cette religion qui a donné à la société le secret de se maintenir contre tous les périls, et trouve, jusque dans les égaremens de ses membres, le moyen de les ramener à la vérité ; à cette religion, directrice nécessaire et infaillible de la jeunesse, que les sophistes de nos jours enivrent de stériles abstractions ; à cette religion dans l'absence de laquelle on a vu chez nous, ses ennemis administrer jusqu'à la sédition, organiser jusqu'au désordre, discipliner jusqu'à la révolte ; à cette religion enfin qui a des secours pour l'Église *militante*, des médiations pour l'Église *souffrante*, et des couronnes dans l'Église *triomphante*.

ÉLOGE

DE BAYARD,

SURNOMMÉ

LE CHEVALIER SANS PEUR ET SANS REPROCHE,

PRONONCÉ, LE 27 SEPTEMBRE 1790, DANS L'ÉGLISE PRINCIPALE DE MÉZIÈRES, LE JOUR ANNIVERSAIRE DE LA LEVÉE DU SIÉGE DE CETTE VILLE, EN 1521.

Et nominatus est usque ad novissimum terræ, et congregavit pereuntes.

Le bruit de son nom a retenti jusqu'aux extrémités de la terre, et il vous a rassemblés lorsque vous étiez près de périr.

MAC., LIV. I, C. 3, V. 9.

POURQUOI la réputation de celui qui nous rassemble dans ce temple n'a-t-elle d'autres bornes que celles de l'univers ? S'il n'avoit été

que puissant, il auroit pu exciter un vain bruit; mais, depuis quatre siècles, les flatteurs se seroient tus; la postérité, ce juge suprême des talens et des vertus, fouleroit sa tombe avec indifférence; la redoutable histoire auroit peut-être gravé son nom en caractères de sang dans ses véridiques annales : mais seroit-il prononcé avec attendrissement? Des citoyens généreux et sensibles chargeroient-ils annuellement un orateur chrétien de célébrer devant le Dieu des armées ses belles actions et ses hauts faits? Lui auroit-on décerné le beau titre de chevalier *sans peur et sans reproche? Et nominatus est usque ad novissimum terræ.* Vous le connoissez tous, ce héros qui fait taire d'étonnement ou parler d'admiration : dès votre enfance, on vous a raconté ses exploits glorieux; vos pères vous ont dit que dans un siècle d'ignorance il a deviné le mérite solide; qu'issu d'une maison où la vaillance, la sagesse, la fidélité étoient héréditaires, il y a ajouté un nouvel éclat; qu'à la guerre il se montra toujours égal dans la bonne et la mauvaise fortune, trouvant des ressources où personne n'eût osé en chercher, résistant à toutes les offres et à toutes les séductions, inspirant par son exemple le dévouement, la résignation, la longanimité; se battant quelquefois avec une poignée de

braves contre une armée entière, dictant des conditions au vainqueur, changeant un revers en triomphe, et faisant capituler l'ennemi, alors qu'il étoit près de capituler lui-même. Vos pères vous ont dit qu'il fut juste, désintéressé, généreux, et que la piété a consacré toute sa vie : vos pères vous ont dit qu'il a sauvé par sa noble intrépidité les murs qui vous ont vus naître, et que Mézières peut-être n'existeroit plus que dans ses ruines, si le bras du plus illustre chevalier n'eût détourné la foudre qui alloit la réduire en cendres : *Et congregavit pereuntes.*

C'est donc la reconnoissance qui lui décerne ici des honneurs solennels. Vous avez voulu que la mémoire de votre délivrance se perpétuât d'âge en âge, et acquitter envers Bayard la dette nationale. Il suffit, Messieurs, d'être Français pour partager vos sentimens : aussi avec quelle joie ne me vois-je pas chargé d'en être l'interprète ? Oui, Messieurs, nous remercions votre bienveillance, de nous avoir choisi pour payer à votre libérateur le tribut accoutumé de vos louanges ; et nous regardons comme un avantage bien précieux de pouvoir y joindre l'expression des hommages qu'inspire une cité recommandable par les lumières des magistrats qui la gouvernent, par les ser-

guerriers de sa race, il voyoit un de ses aïeux couvert de blessures à la bataille de Varces; un autre qui avoit perdu tout son sang au service du dauphin; il y admiroit un *Philippe du Terrail*, qui, ne pouvant survivre à la défaite de son maître, mourut à ses pieds dans les champs de Poitiers, et parut encore lui servir de rempart après son trépas. L'un de ses fils, combattant à Azincourt, étoit mort percé de coups, et l'autre étoit tombé à Verneuil, victime de sa hardiesse. Et lorsque la curiosité naissante de Bayard écoutoit toutes les bouches répéter à l'envi le nom de son aïeul, surnommé l'*Épée Terrail*, qui vécut en héros pendant dix-sept lustres, fixa à Anton la victoire dont le vol incertain présageoit un revers désastreux, et termina sa belle carrière dans les plaines de Montlhéry !....

Mais l'exemple de son père étoit pour lui le plus docte des instituteurs. Ce vieillard, chargé de lauriers, contemploit avec joie son fils jaloux de courir sur ses traces; des larmes de tendresse couloient de ses yeux: *Je ne mourrai donc point tout entier*, se disoit-il à lui-même, *j'emporte dans le tombeau l'espoir de laisser après moi un digne émule des Terrails. Comme mon fils ressemble à ses aïeux! Il a leurs traits, il les imitera, il les surpassera*

peut-être. Ah! je m'applaudis d'être père! O mon Roi! je vous en conjure, par les débris de ma vieillesse, acceptez ce gage de mon dévouement. Ainsi Bayard étoit élevé à l'ombre des trophées paternels. Car l'auteur de ses jours s'arrachoit quelquefois à ses glorieux drapeaux pour se délasser parmi les embrassemens de son fils. C'est ainsi que l'aigle, après avoir plané parmi les éclairs et les foudres, revient dans son aire solitaire et tranquille caresser son jeune aiglon, et, dans ses paupières brûlantes, lui rapporter les semences de la flamme qui doit l'animer. Bayard sentit de bonne heure qu'il étoit appelé au métier de la guerre. Jeune descendant d'une noble race, non, tu ne mentiras point à ton sang, ton pays te connoîtra tel qu'il connut tes pères, tu mourras pour ton Dieu et pour ton roi, après les avoir servis tous deux; et la pierre qui couvrira ta tombe parlera toujours au cœur des Français.

Ardeur de se distinguer, inquiétude de l'âme qui s'essaie, activité sans repos, indifférence pour les dangers, voilà le signal de sa réputation future. Suivez-le dès ses plus jeunes ans, il porte l'empreinte visible de sa destinée. Voyez les jeux de son enfance; les exercices belliqueux l'occupent.

Ah! Messieurs, comme votre âme répondroit à la mienne, si je pouvois ranimer ce feu sacré, couvert quelquefois, mais jamais éteint, qui n'attend qu'un souffle pour tout embraser, pour nous vivifier par un même esprit, nous élever par un même sentiment, nous diriger par un même mobile; si je pouvois rappeler à tous qu'on doit à son pays le tribut de ses talens, comme l'arbre doit le tribut de ses fruits aux lieux où il a pris racine: si je pouvois décrire ces joûtes mémorables; ces chiffres, ces couleurs, ces prix offerts à l'adresse; ces dames qui arrêtoient à l'entrée de la lice le *discourtois* dont une seule avoit eu à se plaindre; et cette législation qui donnoit l'estime d'un sexe délicat pour salaire à la valeur; et ces emblêmes sacrés; et tout ce saint appareil; et cette obligation religieuse de secourir les opprimés, les orphelins et les veuves; et ces défis où l'on évitoit scrupuleusement de blesser à la *tête* et au *cœur;* et ce respect des hommes qui étoit inviolable, sous peine de félonie envers l'humanité; et ces perpétuelles croisades de la foi chrétienne en des régions abâtardies par la foi musulmane, où l'on ne retrouve nulle part la nature qui a tout fait pour elles, où l'on foule aux pieds les merveilles du génie, et desquelles

le voyageur attristé ne remporte que cette leçon, que le despotisme est un principe de mort; et ce culte de l'honneur qui équivaut pour nous à de bonnes lois quand elles nous ont manqué, à la voix duquel dans tous les temps nos soldats sont instruits dès leur enfance à confondre dans un même sentiment les Bourbons et la France, qui enlève les batteries et enfonce des bataillons, parce que Dieu marche devant lui, dont Bayard enfin est le plus beau commentaire.

Messieurs, je n'arrêterai point vos regards sur ses commencemens. Vous savez que la nature, le plus habile des précepteurs, l'avoit instruit à briller dans les exercices du corps; que c'est à *Lyon*, dont il affectionnoit les habitans, que sa vocation militaire fut décidée sans retour; que c'est dans la cité des grandes réminiscences, que leur autorité agit sur lui avec toute sa force; que son cœur s'excite de sympathie et d'émulation à la vue des bannières de la chevalerie; et, que son impatience d'en revêtir la livrée commit alors une de ces fautes, que l'oncle le plus rigide eût couverte de son indulgence, s'il avoit pu prévoir qu'elle seroit couverte de la gloire de son neveu, et que la carrière où il entroit par une ruse, alloit être immortalisée par tous les genres de mérites.

siens, qu'il met en déroute les ennemis, jusqu'à ne leur laisser de ressources que dans les murs de la ville. Il les poursuit, entre avec eux, pénètre jusqu'au palais du prince, son épée encore fumante et teinte du sang des Milanais. Vous croyez que la colère punira l'audace! Oh! puissance de l'héroïsme! Le duc l'accueille avec une bonté touchante: renvoyé sans rançon, déjà Bayard est sur le théâtre des batailles, où, après avoir pleuré la mort de Charles VIII, il est tout entier à Louis XII.

Louis XII! Quel nom ai-je prononcé? Louis XII! Henri IV! Vous serez éternellement l'exemple des princes et l'amour des nations: vos immortelles journées s'écouloient dans le bonheur de rendre vos sujets heureux: aussi tout leur sang est à vous. O Louis XII! d'un coup d'œil, tu devines Bayard dans la foule de ceux qui t'environnent, tu te hâtes de mettre sa fidélité à l'épreuve: et cette épreuve est la défaite, avec trente gentilshommes, d'un parti commandé par Alphonse de Soto-Mayor, formé de l'élite de ses vieilles bandes. Celui-ci, irrité de cet échec, provoque son rival par un outrage. Votre libérateur (car, pourquoi offenser moi-même par une réticence trompeuse la loyauté du chevalier qui me le re-

procheroit du fond de sa tombe); votre libérateur va payer le tribut à son siècle, en commettant, hélas! sous les auspices de la religion, une action injuste : et quoiqu'il ne se montre ni aveugle, ni furieux, ni cruel, quoiqu'il invoque à genoux le Dieu des armées, quoique la pompe exigée du combat atteste au moins sa candeur, ne dissimulons pas, Messieurs, que c'est une tache à sa gloire.

Mais aujourd'hui que nos mœurs se sont adoucies, en même temps que notre esprit est mieux cultivé, cette coutume barbare ne subsiste plus, sans doute. Détracteurs de vos pères, vous l'avez sans doute reléguée parmi les autres préjugés qui sont l'objet de vos censures amères. Hélas! de sages réglemens l'ont proscrite. Mais, que nous sert la sagesse de nos rois, si le monstre abattu par la loi se relève par l'opinion, s'il reste juge de l'honneur au sein des lumières? O Français! la vengeance est le besoin de la foiblesse : le vrai courage ne consiste point à se souiller d'un homicide, mais à défendre la religion, la patrie, la vérité. Aurions-nous conservé ce que le duel avoit de féroce, sans conserver l'erreur qui sembloit le justifier? Quoi! ce sont des Français qui assassinent leurs frères! et nous som-

mes la nation la plus douce, la plus polie, la plus éclairée de l'Europe !

Mais tirons le voile sur ces tableaux affligeans, et, dans une vie si féconde, suivons Bayard, s'il est possible, sur les traces nouvelles de son intrépidité toujours croissante. Depuis long-temps, les Napolitains avoient secoué le joug de notre domination, et Louis a résolu de soumettre enfin ce peuple indocile et rebelle. Mais, tandis que le Titus de la France cherchoit à se ménager un puissant allié, avec lequel il eût partagé le prix de son invasion, un voisin remuant, inquiet et dangereux, Ferdinand, problème insoluble, tendoit à notre prince une main pacifique, tandis que de l'autre il signoit sa perte. Celui qui devoit être par son rang le médiateur universel, attise la discorde. Le Capitole sème les défiances, et les revers s'attachent à nos drapeaux étonnés. Il est démasqué le traître dont la politique n'est qu'une embûche : c'est ce duc de Mantoue que l'énormité de sa perfidie a condamné à toutes les sévérités de l'histoire, à toutes les malédictions de la postérité, à tous les anathêmes de la justice. L'Italie alloit devenir peut-être le tombeau de nos légions : mais Bayard est leur ange tutélaire. Tandis que les Espagnols, dans une fausse attaque, oc-

cupent notre camp, et que deux cents d'entre eux se précipitent pour s'emparer d'un pont d'où dépendoit notre salut, Bayard, jugeant l'imminence de la situation, paralyse soudainement leurs efforts redoublés.

Quel est donc cet enthousiasme des âmes privilégiées? Quel est donc ce moteur secret qui étouffe en elles la crainte du danger, et ne les occupe que de la patrie? Semblable à ce Romain, dont plus de vingt siècles ont conservé la mémoire, Bayard se montre aux yeux des Espagnols, comme un lion qui garde l'abord de son antre, tout prêt à dévorer quiconque oseroit le franchir. Où sont ces *invincibles* qui croyoient s'abreuver de notre sang? Plusieurs sont jetés dans le Garillan; un plus grand nombre sont étendus sur la poussière. Une demi-heure d'une lutte aussi inégale n'a point épuisé notre chevalier; sa lance est brisée, son épée le sert, les siens accourent, les Espagnols déconcertés ne tiennent plus, frémissant de honte et de rage. Bayard les observe et les presse : tout à coup ils se multiplient et reviennent à la charge; Bayard demeure seul pour favoriser la retraite : tout à coup il est enveloppé, sa valeur l'en délivre : enveloppé une seconde fois, il ne peut échapper. O Français! que le désespoir supplée au

nombre : sauvez Bayard, l'appui du nom que vous portez. Ils volent à lui ; Bayard s'élance, saisit sa hache, sème l'épouvante avec la fuite... L'antiquité est surpassée par ce miracle.

Jusqu'ici, Bayard a marqué chaque pas de sa course par un trophée ; mais la lice s'ouvre à peine pour lui ; les miracles s'accumulent : il m'entraîne derechef en Italie, couverte depuis si long-temps de lauriers et de cyprès. Un homme, que sa dignité suprême et vénérable expose aux jugemens de tous les hommes, oublie les bienfaits de Louis : la division fait deux peuples d'un peuple inconstant, et qui a souvent voulu changer de maître. Un fort menaçant, que la nature a rendu inaccessible, protége la capitale des rebelles ; à Bayard est confié le dangereux emploi de les réduire. Avec quelle ardeur il gravit les ouvrages dans lesquels le Génois mettoit son refuge ! avec quelle célérité il emporte ses formidables bastions, et l'oblige de venir implorer à genoux sa clémence !

Et toi, superbe Venise, alors le centre de l'univers par ton commerce, le prodige de l'art et le jeu de la nature ; toi qui disois dans ton orgueil, *Sedeo Regina :* J'entasserai dans mon sein les trésors des deux mondes ; opulente comme Tyr, j'envahirai l'empire des mers,

toutes les nations emprunteront de moi leur magnificence et leur luxe; j'élèverai mon trône entre les trônes des rois; et je braverai leur puissance. Présomptueuse cité, qui a donc réprimé tes projets ambitieux? En vain Padoue a subi ta loi, ses fers vont être rompus, et le siége de cette place vaudra à Bayard une nouvelle moisson de gloire. Quatre barrières d'airain semblent mettre la ville à couvert de l'assaut: Bayard est comme un fleuve qui, si la main de l'homme essaie de lui opposer une digue, dompte les obstacles, inonde ses rives, et entraîne tout dans son choc irrésistible. Il marche, et avec lui tout Français est Bayard, comme aux temps fabuleux, tout Grec étoit Achille, et tout Troyen Hector. Il est devant Padoue comme devant une proie; son œil prompt et rapide découvre un côté foible, l'indique à ses compagnons, et Padoue est française.

Mais quel nuage sombre vient ternir l'éclat d'un si beau jour? Bayard seroit-il enseveli au milieu de son triomphe? Son sang coule: *Commandez les gens*, dit-il au capitaine Molard, *la ville est prise, mais je n'y entrerai point*. Cependant le bruit de sa blessure répand la consternation; le soldat muet n'a plus que le sentiment de sa douleur, et un deuil profond succède à la bruyante gaieté que lui ins-

piroit la vue de son capitaine : c'est que Bayard étoit le bien-aimé de tous ceux qui l'approchoient. Tout à coup Gaston, le cœur gonflé de sanglots, les yeux ardens de larmes, le fer à la main : *Allons*, s'écrie-t-il, *allons, mes amis, venger la mort du plus accompli chevalier qui fut jamais*. A ces mots implacables et terribles, ils promettent de faire de leurs palmes un lit à Bayard ; la foi donnée par des soldats français est inviolable, elle gagne des batailles sur le tombeau de ses chefs. Enfin, Bayard est rendu aux vœux de toute la France : et de même que sa mort eût été une calamité publique, sa convalescence est regardée comme un bienfait de la Providence. Le voilà qui se mesure encore avec les tristes hasards où la mort prononce sur les querelles des rois ! O séduisante erreur de tous les siècles, que tu as coûté de larmes au monde ! O champs de Ravenne ! Affreux succès ! Que tu fis verser de pleurs à Bayard ! Qui pourroit racheter le duc de Nemours, enlevé à la fleur de l'âge, l'un des plus aimables et des plus sûrs capitaines dont la France puisse s'enorgueillir ; qui, au sein de l'anarchie, défendit l'autorité royale, sauve-garde unique de tous les priviléges ; qui à travers les cris du fanatisme, fit entendre la voix de la raison, et de l'humanité ;

qui auroit été le modèle des guerriers de son temps, s'il n'eût été le contemporain de votre libérateur. Rien ne peut consoler Bayard de la mort de son ami, parce qu'il évalue à son taux l'amitié. O amitié! Nœud sacré, qui exerces ta douce censure sur les actions, sur les pensées et jusque sur les désirs; amitié, à la lumière de laquelle la vérité se montre plus vite, et plus attrayante, à ceux qui l'implorent ensemble; amitié, que les sages du paganisme appeloient *une nécessité*, *une âme en deux corps;* amitié, par laquelle on n'est jamais seul; amitié, la joie, le trésor et le repos de la vie; amitié, qui me fais dire du bonheur que j'éprouve, lorsque je vois mon ami : *c'est que c'est lui, c'est ce que c'est moi;* amitié! Les liaisons pour l'égoïste, sont un objet de commerce : quand il paroît livrer son cœur, c'est un effet qu'il place à intérêt. Divine amitié! vertu que le christianisme commande, puisque la charité en est l'essence, tu étois pour Bayard une source de jouissances et de peines : il ne voit plus que le duc de Nemours; pendant la nuit, Nemours lui est présent, il croit s'entretenir avec lui; dans le jour, il le cherche sous la tente, dans le camp, à la tête des phalanges désolées : son unique distraction est de remplir le vide immense causé par ce funeste tré-

pas, et de se distraire de son chagrin par l'estime de Henri VIII.

Il rencontre ce prince qui alloit assiéger Térouane avec douze mille hommes. Accablés par sa supériorité, les ducs de Longueville et de Chabanne sont faits prisonniers. Bayard, avec quinze hommes de sa compagnie, est comme le rocher qui reste debout et immobile sur sa base : mais, bientôt au-dessus de cette valeur insensée qui recourt à de vains sacrifices, il conseille aux siens de se rendre, résolu de les imiter.... Dès qu'il paroît, l'empereur Maximilien s'empresse de lui donner des marques de sa bienveillance : *Capitaine Bayard, mon ami, j'ai un grand plaisir de vous voir; si je n'avois que des hommes comme vous, je restituerois à votre maître les mauvaises nuits que j'ai passées. Il me semble,* ajouta-t-il, *que nous nous sommes vus quelque part à la guerre, et j'ai ouï dire que Bayard ne fuyoit point. Sire,* répond le chevalier, *si j'eusse fui, je ne serois point dans votre camp. Gardez-vous de croire que je sois votre prisonnier : voici l'épée que j'ai enlevée à un de vos gentilshommes, elle m'est acquise par le droit commun.* A cette réponse singulière, l'empereur l'embrasse tendrement et lui accorde la liberté. Ainsi, Messieurs, votre

libérateur faisoit de la guerre une école ignorée jusqu'à lui ! C'est le cri soudain de l'admiration fatiguée de ses *prouesses*.

Quels étoient donc les ressorts de tant de merveilles ? Un jugement sûr. Il formoit un projet, donnoit un conseil avec autant de maturité qu'il mettoit de promptitude dans l'exécution : une habileté réfléchie qui lui laissoit voir également le mal et le remède : un calme imperturbable, qui, à la vue du péril, se dispose, s'abandonne ou se réprime ; ce courage du génie, que l'importance des événemens exalte ; ce courage de la patience, si rare dans les héros, si pénible dans les héros français ; ce courage de la modération, qui s'arrête subitement sur la pente rapide de la gloire : voilà sa tactique, voilà ses moyens. Ajoutons, Messieurs, l'exemple de la docilité la plus parfaite, de l'obéissance la plus minutieuse, et de la plus exacte subordination. La discipline n'est-elle pas le garant des succès ? O France ! avec les principes de Bayard, jamais tes armes n'eussent été obscurcies par des revers.

Hélas ! cette France venoit de perdre un roi éprouvé par de longues calamités, soumis ensuite à une épreuve plus rude encore, celle d'une longue prospérité, supérieur dans toutes les situations. Un prince aimable, plein d'é-

lévation, ami des lettres, François 1er venoit de s'asseoir sous le dais de la puissance. Ah! si la Providence ne s'étoit pas hâtée de donner Bayard à la terre, d'orgueilleux sophistes n'auroient point abusé de son nom pour accuser les lettres de nuire aux mœurs et à la valeur; comme si l'aveugle instinct pouvoit tenir lieu de sagesse et de magnanimité. Oh! s'il m'étoit permis, dans ce lieu saint, de venger les lettres d'un paradoxe injurieux, avec quelle confiance je plaiderois leur cause, devant les guerriers qui m'écoutent, et dont plusieurs les ont cultivées jusqu'au sein des alarmes! Oui, Messieurs, le caractère des lettres est noble, sublime, propre à rectifier l'esprit, en le pliant à cet amour de l'ordre qui est la vertu: joindre la prudence à la vigueur, la clémence à la sévérité, la bonté au pouvoir, tel fut le résultat des études d'un Catinat, et de tant d'autres, qui, en portant envie aux qualités de Bayard, le plaignirent pourtant d'avoir vécu dans des âges de néant pour les connoissances humaines.

Mais quel est cet ennemi superbe? Quel torrent ravage nos provinces? Où vas-tu, prince ambitieux? Déjà la Champagne a subi les conséquences d'une agression inattendue. Un monarque, fier d'une domination mûrie par de

longues combinaisons et des talens agrandis par la réflexion et la prévoyance; soldat et général, conquérant et politique, ne déployant d'autre faste que celui d'une milice nombreuse, Charles-Quint conçoit le projet de s'emparer de Mézières, dont la perte auroit les suites les plus déplorables. Aussi délibère-t-on longtemps sur la question d'en priver l'ennemi : on avoit presque résolu de la détruire de fond en comble; mais écoutez le *vôté* de Bayard, et qu'il soit toujours gravé dans vos cœurs comme il l'étoit dans le sien : *Il n'y a point de ville foible, où il y a des gens de cœur pour la défendre.* L'avis de son chevalier de préférence fixe les idées chancelantes de François r^er^, qui, à son tour, lui rend cette justice que sa présence valoit mieux *qu'une triple enceinte de murailles.* Les plus grands seigneurs veulent combattre avec lui, vaincre ou mourir pour leur roi : Anne de Montmorency vient y apprendre à mériter les *insignes* de la vraie gloire.

Bayard se prépare à soutenir un siége opiniâtre. En vain trente mille hommes l'investissent de toutes parts : sommé de livrer la place, il répond que, *pour en sortir, il se fera dans les fossés un pont de cadavres.* La confiance est universelle, et, aux yeux de vos pères,

Bayard est un envoyé céleste. Que le comte de Nassau et son fougueux collègue déchaînent toutes les fureurs de la guerre; que les habitations s'écroulent, que la flamme de mille incendies s'élève du sein de votre cité ; vos ancêtres demeurent inaccessibles à la crainte, puisque Bayard est au milieu d'eux.

Quels sont ces spectres pâles, livides, qui disputent aux plus vils animaux des alimens que la terre n'a point destinés à l'homme ? C'est la famine, ou plutôt la mort qui se présente sous les formes les plus hideuses. Art destructeur, qu'on a réduit en système, instrument épouvantable du courroux divin, la sensibilité n'a point assez de larmes pour tes victimes. Que les accens des poëtes déifient les conquérans ; leur apologie sera toujours une bassesse, lorsque leur fausse gloire est un crime. Le spectacle de tant de maux déchire l'âme de Bayard ; le sommeil s'éloigne de ses paupières ; son courage veille : mais que peuvent quelques compagnons d'armes sourds à toute autre voix qu'à celle du besoin, contre des bataillons sans cesse renouvelés, à qui l'abondance prodigue ses faveurs ? Enfin la jalousie devient l'auxiliaire de la vaillance ; Nassau et Siekengen, aigris par la longue résistance des assiégés, s'accusent, se provo-

quent, sont près de s'entr'égorger. Bayard, instruit de cette division, fonde sur elle le salut de la place. Notre chevalier, sans compromettre sa loyauté, et par un stratagème simple comme celui qui l'invente, et heureux comme tout ce qu'il entreprend, persuade aux assiégeans que rien ne manque à Mézières : et Mézières est sauvée.

Rassemblez maintenant, dans votre souvenir, ces récits exécrables qui nous ont été légués par l'histoire, tous ces brigandages qui se commettent au sein d'une ville forcée ; imaginez une situation plus désespérante que celle d'un peuple abandonné au glaive de trente mille soldats, féroces par devoir, qui tuent leurs semblables sans remords et sans nécessité ; d'un peuple à qui l'on ne peut reprocher, que d'avoir combattu trop long-temps sur ses remparts ; transportez-vous par la pensée sur cette scène de carnage ; regardez ces ruisseaux de sang qui coulent et se confondent, l'humanité violée dans ses droits les plus saints ; entendez les vœux impuissans de la foiblesse, les cris plaintifs de l'innocence, les sanglots étouffés de la nature ; voyez ces mères déshonorées, ces vierges dont la pudeur irrite la brutalité sans frein, ces époux immolés ensemble sur la couche nuptiale, ces enfans écrasés

contre la pierre, ces vieillards dont on souille les cheveux blancs dans l'impunité de toutes les ivresses. Voilà, Messieurs, les malheurs dont Bayard a préservé vos ancêtres : vous lui devez en quelque sorte la vie.

O Bayard ! notre père commun et notre libérateur (permettez, Messieurs, que je me compte un instant au nombre de vos concitoyens, cette supposition m'enorgueillit), ô Bayard ! nous ne t'avons point élevé de statues : à quoi te serviroient ces monumens de la vanité? tu vis chez nous en traits plus durables que sur le marbre ou sur l'airain. Tous les jours nous implorons ton ombre chérie, assise sur nos murailles dont elle a défendu l'approche depuis huit cents ans; nous te retrouvons, et nous aimons à te contempler dans l'officier aimable et brave qui commande cette place, et justifie si bien la confiance du prince qu'il représente; dans cette jeunesse florissante (1), l'espérance de nos armées, que l'étude rassemble dans un asile vraiment royal pour y recevoir les leçons du *génie*, sous les yeux d'un chef (2) recommandable par tout ce qui signale le véritable guerrier; nous te retrouvons enfin

(1) L'école du génie.
(2) M. de Villelongue.

dans tous les habitans de la cité où je parle : ils instruisent leurs enfans à perpétuer tes louanges, parce que tu es non-seulement célèbre par tes exploits, mais encore par tes vertus.

SECONDE PARTIE.

On s'étonnera peut-être que notre ministère ait fait retentir cette chaire du récit des combats, et essayé de ranimer parmi vous l'émulation des qualités guerrières. Mais ne sont-elles donc pas nécessaires au salut de la patrie, que Dieu nous ordonne d'aimer ? Et s'il nous est interdit de tremper nos mains pacifiques dans le sang des ennemis de l'État, ne pouvons-nous du moins, comme autrefois les Lévites, animer la valeur au son des trompettes sacrées ? D'ailleurs, Messieurs, si le chevalier Bayard n'avoit été que brave, je ne vous l'aurois point proposé pour modèle : il a joint au courage des héros, une grandeur d'âme sans orgueil, une bienfaisance sans repos, et une piété sans foiblesse ; ainsi sa bravoure fut religieuse et chrétienne.

Je l'ai dit au commencement, que votre libérateur n'avoit point eu d'enfance. On croiroit que toutes les vertus assistèrent à sa naissance, entourèrent son berceau et présidèrent à son

éducation. On vit éclore dans notre chevalier, dès ses premières années, ce noble désintéressement, source des nobles sacrifices, qui enlève aux richesses la considération pour ne l'attacher qu'aux services, réforme les fausses idées sur l'honneur, apprend à tous qu'il n'y a de beau et de solide que l'abnégation de soi-même et la générosité envers ses semblables. Loin de lui cette dégradante cupidité qui fait de la défense de l'État un trafic mercenaire. Telle étoit à ses yeux la dignité d'un chevalier, qu'il croyoit que son sang ne pouvoit être payé. Dieu, la conscience, la renommée, voilà les seules puissances qu'il jugeoit capables d'acquitter la gloire : il avoit toujours cette pensée présente à l'esprit, que si l'opulence se montre à côté de la victoire, le héros doit la dédaigner ; que sa tête attend des lauriers, et non des couronnes d'or. Appuyé sur ces principes, on vit Bayard renoncer aux fruits les plus légitimes de ses exploits. Si Charles VIII, qui n'oublia jamais les belles actions, lui envoie une gratification de cent écus, Bayard, après s'être livré d'abord au plaisir de la reconnoissance, consacre le bienfait par le plaisir de la miséricorde. S'il triomphe de ses concurrens, par la force et par l'adresse, dans ces jeux militaires où accouroient les fils des antiques

races, il ménage avec tant de grâce la délicatesse des vaincus, qu'ils bénissent le vainqueur. Fait-il des prises à la guerre? Il ne se réserve que le bonheur de s'en dépouiller. O Bayard! la confiance des soldats, voilà ta véritable richesse: l'amour des soldats double les moyens, accroît les forces; un chef qui a conquis l'amour des soldats, peut aspirer à tous les succès.

O vous [illegible] de nos légions, ne méprisez point l'homme obscur à qui vous devez peut-être les places qui vous décorent. N'est-il point votre frère d'armes? Jeunes guerriers, dont la fierté dédaigne la belliqueuse fraternité du soldat, répondez: croyez-vous ne rien devoir à l'expérience de ce guerrier subalterne? Souvent n'est-il point devenu dans le péril votre sauveur? Que d'âmes chancelantes au bruit inconnu des armes, ont été raffermies par son exemple! Que de réputations à l'abri des premières surprises de la nature, par cette imperturbabilité qui se communique! Entendez les hymnes que les soldats chantent à la louange de Bayard, et soyez attendris. O Seigneur! vraiment bon, ami des hommes, à qui rien de ce qui intéresse les hommes n'est étranger; ange des camps, qui en écartez le mal et y versez le bien, seconde providence des armées, en-

tendez les concerts de vos enfans. Qui ne préféreroit, Messieurs, ces témoignages purs comme la vérité, et naïfs comme la franchise, à la stupide adulation, toujours triste comme la servitude, toujours glacée comme l'intérêt ?

Messieurs, quand on inspire autour de soi de si doux sentimens, on a l'empire des mœurs. On vous a souvent entretenus de ce qui se passa à la prise de Brescia en Italie. Mais pourrois-je passer sous silence le plus beau titre de notre chevalier à l'immortalité de la terre et du ciel? Bayard reçoit une blessure dangereuse ; on le transporte dans la maison d'un gentilhomme, père de deux filles, dont la candeur relevoit encore les charmes. Tremblante d'effroi, leur mère se jette aux pieds de votre libérateur dont elle sollicite la clémence. Quoique la situation du noble malade lui permette à peine de parler, il console cette femme, la rassure par ses discours obligeans, mêle ses pleurs aux siens : par ses ordres, deux soldats veillent à la garde de ses hôtes, et il jure sur son épée que l'asile sera inviolable. Stupéfaite, éperdue, incrédule, elle cherche à s'expliquer ce qu'elle voit, et ce qu'elle entend, tombe de nouveau aux genoux de Bayard, lui présente deux mille cinq cents ducats. Bayard les

refuse; la mère fond en larmes, Bayard les accepte; mais divisant cette somme: *Votre cœur*, dit-il à ses filles, *votre cœur est la seule rançon digne de moi, mon salaire est dans ma conscience; et aussi dans le bonheur de contribuer au vôtre; daignez accepter cet or qui servira à votre établissement, j'accepte seulement ces ouvrages que votre main a tissus: ils seront mon plus précieux ornement.*

Jeune Scipion, non moins fameux par votre continence que par votre valeur; oui, vous avez montré comment un guerrier peut se dompter lui-même; vous avez rendu une épouse à son époux, une fille à son père, et fait trouver dans votre camp, à l'innocence captive, un refuge aussi sûr et aussi sacré qu'un sanctuaire. Que l'univers célèbre donc votre victoire; que tous les âges en perpétuent le souvenir, et que tous les Français s'honorent de marcher sur vos traces. Mais, quelqu'admirable que soit votre retenue, celle de Bayard est plus admirable encore. Les soins d'une guerre importante ont pu distraire votre âme des plaisirs vulgaires; les ennemis de votre nom qu'il falloit réduire au silence; un oncle, un père qu'il falloit atteindre et surpasser; des peuples qu'il falloit étonner, étoient des motifs entraînans qui pouvoient vous animer à un sacrifice, d'ail-

leurs si digne d'éloges : mais Bayard, qui n'avoit rien à espérer ni à redouter de la part des hommes, qui ne devoit être ni loué ni puni, dans le silence et les ténèbres qui cacheront sa conduite, ne se montrera pas moins sage que si l'univers avoit les yeux sur lui pour applaudir à sa réserve, et que si la renommée se tenoit prête à la publier. Guerriers, sachez comme Bayard, acquérir deux genres de gloire à la fois, en essuyant d'une main les larmes que vous faites couler de l'autre.

Voilà, Messieurs, jusqu'où Bayard a ennobli le culte des mœurs : et son langage est sublime comme ses actions. On lui demandoit quels biens un père devoit laisser à ses enfans : *ce qui ne craint ni la pluie, ni la tempête, ni la force d'homme, ni la justice humaine,* répondit notre chevalier ; *la sagesse et la décence.*

Mais, comment, dans un siècle qui touche au dernier degré de la dépravation, comment oser louer la chasteté d'un guerrier ? Guerriers français, distingués entre tous les guerriers par votre bravoure, plût à Dieu que la gloire de vos exploits ne fût jamais ternie par l'opprobre de vos mœurs ! Quoi ! la pudeur ne seroit à vos yeux qu'un préjugé vulgaire ! Est-ce ainsi qu'en a pensé Bayard, cet oracle de l'hon-

neur? Messieurs, nous avons entendu louer la perfection où vous avez porté la science des combats ; mais, à travers tout cet appareil éblouissant, si nous considérons l'objet le plus essentiel que le ciel a soumis à l'inspection de ses ministres, l'état des mœurs, quel spectacle affligeant! Les soldats français ne seroient-ils plus des chrétiens? Cependant dans tous les siècles, les États ont été soumis ou affermis ou agrandis par des soldats que les mœurs avoient pris soin de former : mœurs saintes, je ne viens point vous faire un mérite de l'art d'égorger ses frères, et d'abreuver de leur sang cette terre déjà trop humectée de nos larmes! Si la frénésie des conquêtes étoit votre ouvrage, jamais votre éloge n'auroit souillé ma bouche. Mais telle est la fatalité des constitutions politiques, qu'elles sont obligées d'être presque toujours en armes. Il leur faut des soldats pour avoir des citoyens; c'est la force des premiers qui fait le salut des seconds. Heureux le peuple dont la milice est la plus propre à imposer aux autres! Et quelle milice plus formidable que celle que les mœurs rangent sous les drapeaux de la patrie! Sparte, au milieu de voisins inquiets et turbulens, n'avoit point de remparts ; mais Sparte avoit des mœurs ; nul n'osoit l'attaquer. Ainsi les mœurs deviennent le boulevard des na-

tions ; ainsi prospèrent les nations qui savent les respecter.

O Grenoble ! que tes enfans gardent à jamais la mémoire du plus religieux hommage qui ait été rendu par un chevalier français à la beauté malheureuse : un vil serviteur, qui ne cessoit de tendre des piéges à son maître, détermine une veuve sans fortune à lui livrer sa fille. La pauvreté seroit-elle donc l'ennemie de la vertu? la victime marche en soupirant au sacrifice de son innocence; ses yeux sont humectés de pleurs. Bayard ému, s'informe : à peine est-il instruit du crime qu'on médite, du motif qui y entraîne et de la misère irréprochable dont on a juré la perte, que la pitié et l'indignation l'agitent tour à tour. Mais ce n'est pas assez pour son cœur : non, il ne laissera plus cette fille désolée au pouvoir d'une mère qui l'outrage. C'est à l'époux qu'elle auroit choisi, si sa médiocrité lui eût permis un tel choix, qu'il confiera son avenir. En exerçant les droits d'un père, il en remplit les obligations. L'inégalité, qui mettoit obstacle à son bonheur, vient de cesser par les largesses de Bayard; et il rappelle encore la mère au repentir, en la sauvant du désespoir.

Il savoit, Messieurs, qu'un chevalier doit servir de modèle, et il auroit cru être coupable

envers le roi et son pays si, par l'influence de ses mœurs, il eût relâché les liens de la discipline militaire. Amour de la patrie! seconde religion des Français, impérieux devoir, ressort actif des gouvernemens, pourquoi ne sommes-nous plus frappés des mêmes prodiges dont tu frappois nos pères? ce noble amour, il embrasoit l'âme de Bayard, qui ne sépara jamais les intérêts du monarque de ceux de la monarchie: que ne fit-il pas pour l'un et pour l'autre, sans songer à aucun retour? Satisfait de son grade de capitaine, il n'en demanda jamais d'autres; lorsque le sceptre de connétable n'auroit pu être remis en de meilleures mains que les siennes.

Quel est donc le motif de cet inexplicable délaissement? Est-ce l'ingratitude des cours, où le succès est à l'intrigue et l'oubli au mérite? est-ce la jalousie des chefs qui ne veulent diviser avec personne la moindre portion de gloire qui appartient à tous? est-ce l'imprudence altière de quelque fausse démarche dont on est châtié par la disgrâce? quelque plainte amère, exhalée par la lassitude d'attendre, seroit-elle arrivée à l'oreille du crédit qui dispense les avancemens? est-ce l'habitude d'abandonner ceux qui se contentent de bien faire et ne désirent que de faire encore mieux, parce

qu'alors le mieux est la perfection du bien? Non, Messieurs, c'est la modestie de Bayard qui égaloit ses services. Respectueux envers le trône jusqu'à ménager les erreurs des courtisans qui l'assiégent, il accouroit le premier, sous les ordres de l'inexpérience qui aimoit à l'avoir auprès d'elle, sûre que les plus injustes préférences ne fatigueroient jamais ni sa fidélité ni son courage. Enfin j'ajouterai, Messieurs, que si un guerrier qui joignoit la prudence à la valeur, l'activité au sang-froid, la sagesse à l'intrepidité, un guerrier doué de cette prévoyance qui surprend tout et n'est jamais surprise, de cette impétuosité qui accable sans donner le temps de se reconnoître, de cette fécondité de combinaisons savantes, que rien ne déconcertoit et qui déconcertoit celles de l'ennemi, de ce coup d'œil rapide qui voyoit tout et profitoit de tout; un guerrier qu'on suivoit et qu'on étudioit partout, un guerrier soigneux, vigilant, fertile en ressources, un guerrier l'oracle des conseils, l'âme et le bras des expéditions hasardeuses, le bouclier de l'État, la terreur des étrangers, l'étonnement de son siècle; si un tel guerrier ne fut point général d'armée, il étoit digne de l'être.

D'ailleurs Bayard avoit prouvé tant de fois qu'inaccessible à tout autre sentiment qu'à

celui de son devoir, il ne mettoit le sien que dans l'obéissance! On a vu souvent des hommes trop célèbres vendre leur patrie à l'ambition; Bayard est trop fier pour encenser la fortune, et trop probe pour mettre son zèle à prix. Il refuse des places aussi éminentes que lucratives, que lui offrent des monarques étrangers, ne voulant point d'une élévation achetée par l'intérêt. En vain Henri VIII espère l'attirer à force de promesses : *Je n'ai*, dit-il, *qu'un maître au ciel qui est Dieu, et un maître sur la terre qui est le roi de France : je n'en servirai jamais d'autres.*

Ah! il naîtra peut-être de plus grands capitaines que Bayard; mais il n'y aura jamais à la fois d'âme plus sincère, de cœur plus droit, et d'esprit plus juste; voilà les qualités dont le ciel semble être devenu avare : dans la situation où nous sommes, ce sont des vertus qu'il nous faut, plutôt que de grands talens. Les grands talens peuvent donner un éclat passager; mais de grandes vertus, et, surtout des vertus austères, peuvent seules régénérer la nation. Oui, ce sont les vertus antiques que j'appelle au secours de mon pays, ce sont celles de Bayard que j'évoque de sa tombe et dont je voudrois entourer le berceau de ses descendans; c'est surtout son dévouement au

bien public, son indifférence pour les richesses. Avec ces vertus, tous nos maux seroient réparés. Le peuple gémit ! eh ! nos maux sont notre ouvrage, c'est nous qui fomentons les abus. Que peut le souverain le plus ami de l'ordre et des mœurs, dans ce vertige singulier qui aveugle ? Comment guérir la maladie spéciale de notre temps ; éteindre cette ardeur de parvenir qui dessèche tous les principes ; satisfaire à cette incurable avidité des faveurs, qui rallie toutes les bassesses, décourage tous les talens et excite toutes les nullités ? Comment remédier à cette intempérance de prétentions, qui, si elle échappe au ridicule, ne sauroit échapper à l'animadversion des honnêtes gens, hélas ! toujours en minorité chez un peuple raisonneur ? Comment substituer à l'astuce entreprenante, la modération tranquille ; déconcerter la médiocrité présomptueuse qui légitime toutes les voies, et enhardir la capacité modeste qui se refuse à toutes les sollicitations ? Enfin, comment poser un terme à cette manie chaque jour croissante de recueillir sans avoir semé ? O déplorable condition des rois ! Ils passent toute leur vie à faire des ingrats autour d'eux. Ayez la noble économie de Bayard, ô vous qui entourez le trône, et qui vivez de ses dons, sa-

chez, comme Bayard, vous contenter de peu, et grossir le trésor du souverain par les épargnes de votre désintéressement : c'est à vous particulièrement qu'il a laissé ce bel exemple : guerriers français, sans doute, il vous faut un salaire, et ce salaire est le prix de vos veilles, de vos périls, de vos travaux ; il vous faut des distinctions. Ah ! qui plus que Bayard tâcha d'en obtenir ? Mais pourquoi vous environner d'un luxe inutile ? Imitez Bayard, qui joignit à la grandeur d'âme sans orgueil une bienfaisance sans repos.

Car, Messieurs, il est quelque chose au-dessus de l'héroïsme ; c'est la bonté. Elle devroit être l'attribut des personnes élevées en dignité et en puissance, comme elle est l'attribut distinctif pour lequel on aime et on adore l'Être suprême. Dieu bon ! s'écrient les mortels, lorsqu'ils invoquent l'auteur de la nature. Bon roi ! bon capitaine ! bon père ! c'est l'expression, c'est le culte des nations, des sujets et des fils affectionnés ; c'est le titre seul désirable ; Bayard en jouit toujours. Il n'est qu'une passion qui lui fasse entendre sa voix, la passion des belles âmes, trop méconnue parmi les hommes, la passion de réaliser tout le bien dont on est capable. Un infortuné de moins dans le monde double l'existence de

celui qui le soulage. O mortel! qui te glorifies d'être l'image du Créateur, si tu veux lui ressembler en effet, sois bienfaisant comme lui. Bayard, avec son cœur toujours ouvert, ne souhaite que les moyens de répandre l'or, ce dernier besoin de l'homme innocent, cet instrument universel de l'homme corrompu; l'or ne s'arrête pas chez notre héros, il circule sans cesse dans le sein de l'indigence par des routes qu'elle-même ignore; et l'amour propre, qui ajoute tant à tous les maux, n'a point à souffrir du remède que notre chevalier y apporte. Au lieu de protéger, il oblige; au lieu de jeter d'une main dédaigneuse, ou de laisser tomber d'une main fatiguée des secours humilians, on sent que ses dons coulent de l'âme. Riches, et c'étoit, Messieurs, la logique de Bayard, que vous sert-il d'élargir pour de misérables jouissances le misérable espace que vous occupez dans la durée du temps? A quoi vous servent ces fastueuses habitations qui ne couvrent que vous seuls, vous qu'attend l'antre si étroit de la mort? Suivez Bayard dans les habitations du désespoir.

L'une de nos provinces est ravagée par la peste; une sombre frayeur est sur tous les visages, et un morne silence sur toutes les bouches; des enfans disputent à la contagion

leur mère, qui vient de fermer les yeux à son époux, parce qu'il a voulu arracher à la mort l'auteur de ses jours. Le Dauphiné est un vaste tombeau, sur lequel la charité de Bayard va remporter son plus beau triomphe. Il oublie son propre danger pour ne s'occuper que du malheur des autres; un seul sentiment l'anime, la pitié pour ses semblables. On affronte la mort sur un champ de bataille; mais l'exemple des chefs, le tumulte des armes, je ne sais quelle secrète exaltation en cachent le péril et n'en montrent que la gloire. Tous les jours on s'expose aux orages d'une mer irritée; mais au delà de ses abîmes et de ses écueils, on aperçoit la fortune et ses trésors. Ici, au contraire, point de préjugé qui fasse illusion, point de voile qui dérobe aux yeux les horreurs du trépas. O Bayard, en volant au secours de Grenoble, il a fallu armer ton cœur d'un triple airain, et rassembler dans toi, comme dans un foyer, toutes les sortes de valeur! sa charité courageuse marche nuit et jour à travers les cadavres qui empoisonnent l'air, au milieu de toutes les désolations, en butte à tous les dangers: que ne puis-je vous le peindre tel qu'il s'offre aux mourans! Impénétrable à la crainte, il le dispute de zèle à la sollicitude pastorale. Hélas! la voix touchante de la

nature n'est plus entendue. Le vieillard délaissé, parce que l'existence croule pour lui de toutes parts, ne trouve rien sur quoi il puisse s'appuyer ; une triste solitude l'environne ; aucun être sensible ne se présente à lui, aucune larme n'arrose son lit de douleur, aucune fleur ne se prépare pour son cercueil : mais lorsque la faux du trépas moissonne les générations, et entasse les funérailles, Bayard est pour tous un fils, un père, un ami. Il consulte les entrailles des victimes, épie la marche de la destruction, vole des superbes palais du riche à l'humble toit du pauvre, remplace tout jusqu'à l'art, étudiant les progrès de l'implacable épidémie, sans témoins que le Dieu protecteur des bons.... C'en est fait, le fléau s'arrête devant lui ; et semble respecter un héros. Ainsi, Bayard sauve le Dauphiné et peut-être la France entière. O Grenoble ! O Mézières, Bayard est votre commun libérateur ; vous attesterez aux races futures qu'il exista, dans le seizième siècle, un chevalier dont la charité comme la valeur enfantoit des miracles.

Oui, Messieurs, telle fut la charité de Bayard, cette mère des vertus, qui dans chaque homme nous reproduit l'image de la Divinité. Toujours il éprouva cet épanchement de la tendresse ; cette douce oppression qui

caractérise les âmes privilégiées. Dans les siéges des villes, où des deux côtés on s'envoie la mort sous tant de formes différentes, où chaque péril irrite la vengeance, et chaque perte augmente la férocité; dans ces momens où la licence l'emporte si souvent sur la discipline (ici j'invoque l'histoire, qui a été mon flambeau), le sang a-t-il jamais coulé en vain par les ordres de Bayard? Les soupirs de la timide innocence ont-ils jamais demandé justice contre l'inexorable vainqueur? Non, Messieurs, j'atteste ici la vérité, Bayard est devant son trône; non, les trophées de Bayard, toujours arrosés des larmes de l'humanité, ne furent jamais flétris par une seule goutte de sang inutile. Parmi la confusion du carnage, où l'âme, sans le vouloir, s'endurcit, parce que le remords s'éteint, Bayard donne les plus belles leçons de pitié et de charité. Eh! Messieurs, comment le plus simple des hommes auroit-il été impitoyable? Car une autre qualité qui me frappe dans notre héros, c'est sa simplicité, compagne ordinaire des grandes vertus, mais plus étonnante surtout, dans un guerrier que la victoire n'a jamais abandonné, et qui préfère à toutes ses victoires celle de se dompter lui-même après avoir dompté ses ennemis. Qu'elle est sublime l'humilité de sa

prière du matin et du soir! A vous, Dieu, est la puissance, le succès et la louange : *Tua est, Domine, potentia, atque victoria, et tibi laus.*

Aussi quel tribut ne lui est pas assuré chez tous les juges des vies sans tache? Dans cette acclamation générale qui raconte ses journées historiques ou plutôt dans ce glorieux silence de la surprise en extase, qui ne remarqueroit pas l'expression de l'estime du commandant Picard : *Je voudrois,* disoit-il, *qu'il y eût dans Mézières douze mille hommes de plus, et que Bayard n'y fût pas.* Qui ignore l'admiration dont Bayard est l'objet depuis qu'il a épuisé la gloire par ses exploits comme par ses vertus? O Louis XII! le roi d'Aragon vous témoigne combien vous êtes heureux de le posséder, parce qu'il sait que le bonheur d'un monarque est de rencontrer de tels hommes, et plus encore de les apprécier. Francois Ier veut être armé chevalier de la main de Bayard. Tous applaudissent au choix du prince. On n'est jaloux que de mériter la même récompense. Quelle est donc cette domination nouvelle qui soumet tout sans exciter l'envie? C'est le pouvoir de cette incorruptible droiture, qui calme toutes les préventions; de cette égalité inaltérable, à laquelle il faut que tout cède; de cette

bonté sans effort et sans appareil, qui n'offensa jamais personne.

O guerriers! soyez intrépides; mais ne soyez pas barbares; frappez l'ennemi et épargnez le citoyen. Vivez parmi nous comme nos gardiens fidèles, et soyez aussi désirés dans nos villes que redoutés sur nos frontières. Vous avez l'ennemi à vaincre, la vie du citoyen à défendre. La vie du citoyen! Quelle haute opinion les anciens avoient de ce dépôt sacré! En Grèce, par une sorte de puérilité sublime, les statues qui, dans leur chute, blessoient un homme, étoient publiquement mutilées. A Rome, une couronne attendoit celui qui avoit le bonheur d'offrir à la patrie les jours d'un citoyen conservés. Voilà, Messieurs, voilà la législation de l'honneur; voilà la foi des braves; voilà la morale des guerriers; voilà ce qu'ils ont juré en se mariant aux drapeaux de la gloire. Soyez plus qu'humains, soyez charitables. Il est si doux de faire le bien! Le ministère qu'exerce l'ami de ses semblables, est une suite de jouissances toujours nouvelles: ils vous trompent, ils vous échappent, ils fuient d'une fuite éternelle, ces biens que vous achetez si cher. Méritent-ils même ce nom? Et cette volupté ineffable, attachée à la sensibilité, ce plaisir qui vous suit jusque dans la solitude, ce plaisir ne deviendroit-il

pas le premier besoin de votre cœur! La vanité est de toute la vie ; et la charité n'auroit pas un jour, un moment!

Mais dois-je oublier que je parle à des chrétiens? Je touche, Messieurs, à la partie la plus intéressante de l'éloge de Bayard. Je vais le montrer à vos yeux, environné du cortége des vertus que la religion commande : car, s'il n'avoit point imprimé à ses actions le sceau de cette reine des guerriers, ni sanctifié sa vie par les divins oracles de la foi, j'aurois fui ce mélange d'armes, de prêtres, de soldats, introduits dans le lieu saint; et loin d'avoir regardé comme un bonheur de concourir à cette cérémonie, je n'aurois éprouvé que la honte de n'oser parler de religion en parlant à des braves, ou de n'oser louer la valeur en parlant à des chrétiens. Mais grâce au ciel, le Dieu de nos temples est le Dieu des armées; il règne sur les camps comme sur les cloîtres; il préside à tous les rangs qui partagent la société. Eh quoi! une religion qui, par les mêmes moyens, a formé des hommes de tous les états, de sages monarques, des sujets soumis, de saints législateurs, de pieux pontifes, des défenseurs généreux de la vérité, ne sauroit former de généreux défenseurs de la patrie? Que dis-je? une religion qui a élevé au-des-

sus de la foiblesse de leur âge et de leur sexe, des vieillards, des femmes, des enfans, pourroit faire redouter au guerrier des périls honorables ou une mort glorieuse, qu'il s'est fait une loi de ne pas craindre et une habitude d'affronter ?

Pour combattre un préjugé aussi funeste, voyons quel intérêt, quel mobile, quel prix la religion lui présente. Ce prix, c'est Dieu lui-même, Dieu qui le soutient dans le danger où il s'engage, Dieu qui, arbitre de ses actions, tient en ses mains la récompense de son courage ou le châtiment de sa pusillanimité. Quoi ! la piété incompatible avec la magnanimité! Quelle âme plus pieuse que celle de Bayard ! et en même temps quelle âme plus fière au milieu des combats ! Point de grand homme, disoit un ancien sage, point de grand homme sans une inspiration divine : *Nemo vir magnus nisi afflatu aliquo divino.* Aux yeux de Bayard, c'est la religion qui est le principe de l'audace comme de la sagesse, et de la piété comme de la gloire, c'est la religion qui rend faciles tous les travaux, tous les dangers, tous les dévouemens, c'est la religion, qui prescrit la justice, comme elle proscrit l'ambition. Aussi, l'autel et le trône : voilà, Messieurs, le mot d'ordre de notre chevalier ; l'autel et le trône :

folie! ô dégradation! ô aveuglement! Qu'ils sont à plaindre, les insensés qui n'attendent après cette vie aucune récompense! et qu'il y a aussi de témérité à ôter aux grands le frein le plus nécessaire à la puissance, et aux petits l'indemnité la plus nécessaire au malheur! J'ose affirmer que si j'avois l'honneur de vous annoncer le premier cette grande découverte: l'homme est immortel: à cette annonce ravissante, vous les verriez ces esprits indociles, se laisser charmer à l'espérance, et devenir en un instant d'humbles et confians adorateurs.

Bayard conservoit profondément dans son cœur cet axiome consolant qu'il existe un nouvel ordre de choses où Dieu réserve des couronnes aux justes. Sa religieuse prudence embrassoit cet incommensurable espace auprès duquel tous les siècles ne paroissent que des instans: le ciel et l'éternité, c'est-à-dire, le plus beau de tous les royaumes et le plus long de tous les règnes, voilà pour lui la plus désirable de toutes les conquêtes. Mais c'est surtout aux approches de la mort qu'il va goûter toutes les douceurs de cette croyance. Se pourroit-il que Dieu enlevât à la France celui qui en est le bouclier et l'ornement? O guerre! je frémis à ton nom: quel est le barbare qui le premier, a aiguisé des ar-

mes ? Notre héros va être sa déplorable victime. Où êtes-vous, Bossuet, qui de vos sommités saviez si bien descendre au langage de la tristesse ? Hélas ! dans ma foiblesse, moi, votre respectueux disciple et votre admirateur constant, j'invoque en vain votre génie ; en vain je me reporte aux âges les plus glorieux de la foi ; en vain j'assiste par le souvenir aux grands spectacles de la religion. Il y a, Messieurs, dans la vie et dans la mort de Bayard, quelque chose de singulier, d'unique, de prodigieux ; il sort de toutes les pages de son histoire une odeur monarchique et chrétienne qui embaume la postérité ! c'est le guerrier par excellence. Atteint d'un coup mortel : *Jésus, ah ! mon Dieu ! je suis mort*, s'écrie-t-il, en baisant son épée en forme de croix : ses gens le conjurent de se dérober au danger, tous tremblent pour ses jours, excepté lui seul. *Je sens*, dit-il, *que j'ai peu de temps à vivre, mais je ne veux pas tourner le dos à l'ennemi ; qu'on charge les Espagnols*. Pour être témoin de la mêlée, il se traîne au pied d'un arbre. Ses compagnons fondent en larmes ; Bayard les rassure. *C'est*, dit-il, *la volonté de Dieu de me retirer à lui ; il m'a plus fait de bien que je n'en ai jamais mérité*. Ne trouvant point de prêtre, il se confesse à un gentilhomme.

O héroïque simplicité! Guerriers, entendez sa bouche mourante faire humblement l'aveu de ses fautes; voyez-le joindre ses mains vers le ciel, et supplier le père des miséricordes de le recevoir dans sa clémence: le seigneur d'Alègre le presse d'abandonner le lieu où il est couché, de peur de tomber entre les mains des étrangers. *Laissez-moi*, dit-il, *le temps qui me reste pour penser à ma conscience. Informez le roi que je meurs son serviteur, sans autre regret que de ne pouvoir plus lui rendre de services. Adieu, mes bons amis, je vous recommande ma pauvre âme.* A ce discours, les soupirs, les sanglots, les gémissemens se confondent. Ils sont entendus de l'armée ennemie. Le croiriez-vous, Messieurs? le marquis de Pescaire accourt, et le lamentable aspect de Bayard, étendu presque sans vie, lui arrache des pleurs. Il fait dresser son pavillon et son lit autour du héros agonisant, l'y étend de ses propres mains en lui baisant les siennes et lui témoigne ses regrets, par cette éloquente oraison funèbre, dont je n'altérerai point la pénétrante énergie: *Seigneur Bayard, je voudrois avoir donné de mon sang ce que j'en pourrois perdre sans mourir, et vous avoir constitué mon prisonnier en bonne santé; vous connoîtriez combien j'estime votre personne.*

Ici devroit finir l'éloge de Bayard ; mais je louerai à mon tour ce rival généreux, auquel il ne manque que d'être Français : ainsi la vertu garde tout son empire sur les grands cœurs.

Cependant les Espagnols veulent voir celui qui leur avoit tant de fois imprimé la terreur. Le connétable de Bourbon approche, et lui exprime sa douleur, son respect, sa pitié ; mais Bayard, se réveillant comme d'un profond assoupissement, paroît suspendre son dernier adieu pour rappeler ce prince rebelle à ses devoirs : *Non*, lui dit-il, avec le ton de la fidélité indignée, *ne vous attendrissez pas sur moi qui meurs en homme de bien, servant mon roi ; c'est vous qu'il faut plaindre, vous qui êtes rebelle à votre prince, à votre patrie et à votre serment.* O princes ! ô guerriers ! retenez ces belles paroles, et instruisez-vous... Déjà Bayard sent les nœuds de la vie se dissoudre. Le temps va finir pour lui : la mort, le tombeau, l'éternité, voilà les pensées qui absorbent son âme, sans l'effrayer. Votre libérateur lève ses yeux éteints, répète le nom de Jésus, et articule cette prière : *Mon Dieu qui avez promis un asile dans votre paradis aux plus grands pécheurs, je mets en vous toute ma confiance, et mon espérance dans vos promesses.*

Vous êtes mon créateur, mon rédempteur, mon sanctificateur. Je confesse vous avoir offensé, et que mille ans de pénitence ne sauroient effacer mes fautes. Vous savez que j'étois résolu de les expier en ce monde, si vous m'aviez conservé la vie ; mon Dieu, mon père, oubliez mes péchés, n'écoutez que votre sang ; que votre justice se laisse fléchir par la passion de votre fils.... Bayard n'est plus. L'armée a perdu son modèle, et la France un grand homme. L'héroïsme de sa mort a expliqué l'héroïsme de sa vie.

Ainsi devoit mourir le chevalier *sans peur et sans reproche*, qui aimoit Dieu comme un père, le craignoit comme un vengeur, dont la foi étoit la science, l'espérance la richesse, la charité la compagne ; qui ne refusa jamais de secourir les malheureux, obligeoit tout le monde, et versoit ses largesses dans le secret et de *bonne grâce ;* qui maria plus de cent pauvres orphelines, consoloit les nobles affligés, et aidoit les petits de tous ses moyens ; qui, à la guerre, remontoit les hommes d'armes sans fortune, et leur persuadoit encore que c'étoit lui qui leur devoit de la reconnoissance ; dont l'honneur étoit la seconde religion, la justice la première loi, et la force la dernière ressource ; qui, ayant de fréquentes occasions de s'enrichir, distribuoit tout et ne se réservoit rien ; qui, fidèle jus-

qu'au scrupule aux règles de la probité, ne commit jamais d'exactions dans les terres ennemies, restant le dernier à la garde de la maison où il avoit logé; qui toujours idolâtra la vérité, détestant la calomnie, fermant l'oreille à la délation, réprimant jusqu'à la médisance; qui méprisoit également l'hypocrite et le faux brave, châtioit le pillage avec rigueur, et n'estimoit que la discipline; dont la délicatesse dans la conduite, la prévoyance dans les engagemens, la vaillance dans les batailles, ne se démentirent jamais; qui conserva toujours obéissance et respect à son maître et à son guide, le fameux Louis d'Ars; dont le mérite alla toujours croissant d'année en année, de victoire en victoire, de triomphe en triomphe, se développant par les obstacles, se confirmant par les épreuves, s'embellissant par les plus illustres suffrages; qui ne respiroit que pour son roi, son pays et sa famille; qui allioit la piété à l'indulgence, la douceur à la sévérité, et la courtoisie à la franchise; dont le bonheur étoit dans la tranquillité de sa conscience, l'ambition dans l'estime de ses chefs, et la récompense dans la considération des gens de bien; qui ne trahit jamais sa parole, remettoit souvent celle qu'il avoit reçue, et ne causa de dommage à aucune propriété, à aucune répu-

tation, à aucun succès; qui dans les palais des grands, sous la tente du soldat, dans le tumulte des villes, ne cessa de ressembler à lui-même, toujours bon, toujours affable, toujours officieux; qui redoutoit les dignités comme un fardeau, les plaisirs comme un ennui, et les louanges comme un piége; dont la lance étoit à ses yeux le symbole du courage, le casque celui de la raison, et la visière, celui de la prudence; qui ne fut jamais atteint *de félonie*, puisqu'il n'encourut jamais aucun blâme; qu'on signaloit partout à ses *couleurs*; c'est-à-dire, à l'aménité de son caractère, à l'innocence de ses mœurs, à la retenue de ses discours; toujours Français, toujours chrétien, toujours disciple de J.-C., observateur de sa morale et enfant de son Église; qui a laissé enfin un nom impérissable, parce qu'il est sans tache.

Maintenant faut-il être surpris, Messieurs, que la perte de tant de vertus lui ait mérité les larmes de son roi? Faut-il être surpris du témoignage qu'il lui rendit devant sa cour? *Que ce grand capitaine faisoit honorer et appréhender ses armes, et qu'il avoit été digne de plus hautes charges qu'il n'en avoit possédé?* Faut-il être surpris de la vivacité des regrets de ce prince, après la bataille de Pavie? *Si*

le chevalier Bayard, disoit-il au seigneur de Montchenu, *si le chevalier Bayard, qui étoit expérimenté, eût été vivant et près de moi, mes affaires, sans doute, auroient pris un meilleur train : sa présence m'auroit valu cent capitaines, tant il avoit gagné de créance parmi les miens et de terreur chez mes ennemis. Chevalier Bayard, que vous me faites grand'faute! Ah! je ne serois pas ici!* Je ne sais rien au-dessus de ces paroles : c'est le plus riche panégyrique que nous aient laissé les temps de notre monarchie. Quel sujet oseroit prétendre à un plus honorable salaire de ses services ? Ici, c'est la royauté captive qui redemande au tombeau un sujet, seul capable de briser ses fers : c'est François 1er qui invoque les cendres de Bayard.....

Faut-il être surpris que, rapportées dans sa province natale, elles obtiennent du duc de Savoie les hommages réservés aux princes du sang ; que dans tous les lieux de son passage Bayard soit l'objet de pompes solennelles ; que la religion elle-même y revête ses habits funèbres et entonne les chants de la douleur, en faveur d'un étranger qui n'y étoit connu peut-être que par l'inquiétante importunité du bruit de ses exploits ? Faut-il être surpris qu'à son arrivée à Grenoble, le clergé, la noblesse,

la magistrature, les grands et les petits, les riches et les pauvres, tous se livrent spontanément à un deuil unanime, célèbrent ses obsèques avec une magnificence inusitée, le pleurent comme une mère pleure son fils unique? Faut-il être surpris qu'un roi qui se connoissoit si bien en mérites, ait voulu ériger un mausolée à celui qui avoit été le soutien et l'exemple de son pays? Faut-il être surpris que tant d'illustres races, les *Alleman*, les *La Rochefoucauld*, les *Dolomieu*, les *Esparon*, les *Boissieu*, les *La Tour-du-Pin*, les *Sassenage*, les *Bardonenche*, les *Virieu*, les *Beaumont*, et tant d'autres, comptent encore, parmi leurs plus beaux titres celui d'appartenir à *Pierre du Terrail*, ou au pays qui l'a vu naître? Faut-il être surpris enfin, que la plus touchante uniformité de sentimens, de vœux et de motifs, nous réunisse en ce jour aux pieds des autels, dans cette fête de la reconnoissance et de l'admiration, pour être justes envers le libérateur de votre cité, apprécier un héros, à jamais le modèle des guerriers, et y recevoir d'ineffaçables leçons d'amour pour son Dieu, pour son roi, et pour ses devoirs?

Grand Dieu! le plus sûr ami de la France, que la France soit toujours le royaume de votre prédilection : que les jours de notre mo-

narque soient longs et tranquilles. Combien il doit être agréable à vos yeux, ainsi qu'il devroit l'être aux yeux de la nation, le meilleur des rois, qui s'environne de l'élite de ses sujets, pour délibérer avec eux sur les intérêts de la grande famille. Les plaies sont dévorantes et invétérées, l'abîme est profond; mais défendez-nous, et nous en sortirons avec gloire! Hélas! vous le savez, ô mon Dieu! et nous nous jetons entre vos bras : hélas! les vérités et les mensonges, les unes pour l'éclairer, les autres pour l'égarer, se partagent notre pays : partout des flatteurs qui caressent les passions de la multitude; partout d'inexplicables contradictions qui la font le jouet de toutes les doctrines, de toutes les opinions, de tous les systèmes : partout la diversité des sentimens, la violence des disputes, l'animosité des partis; des livres circulent où il y a plus de malignité que de zèle, plus de haine que d'attachement à la patrie, plus d'envie de dominer que d'être utile, plus de calcul que de loyauté, plus de témérité que de raison. La confiance s'attache à des expressions magiques, qui promettent le bonheur et ne signifient que le désir de tout brouiller; le prestige des déclamations élève à son comble l'irritation des esprits abusés et flottans : on

attend avec une impatience cruelle le succès de ses manœuvres, et ce n'est plus à petit bruit, mais à coups redoublés, qu'on remue les pierres de l'édifice social. On ne rêve déjà qu'indépendance et souveraineté : chimères absurdes, dont on nourrit ses parricides espérances!

Que de lâches déserteurs de la fidélité cherchent un asile dans la liberté de tout défaire! La perfidie, qui sème clandestinement les germes de la sédition, pour en recueillir les fruits empoisonnés; la fausse sagesse qui diffame le passé, fascine le présent, dore l'avenir; dans toutes les classes, la manie des nouveautés; la défiance, qui étouffe jusqu'aux plus tendres affections de la nature, arme les familles de soupçons, brise les nœuds les plus sacrés; la détraction injurieuse qui salit tout ce qui étoit, et le fanatique enthousiasme dont les yeux éblouis ne savent plus discerner nos pertes : on croiroit à l'entendre que le jour vient d'être séparé des ténèbres; un malaise presque général qui court après tous les remèdes, et n'en devient que plus incurable; la foiblesse qui se laisse aigrir par de petits ressentimens, ou intimider par de petites craintes, ou détourner par de petites intrigues, ou imposer par de petits hommes, ou éblouir par de petites lumières, ou égarer par de petits intérêts;

le privilége qui commence, d'effacer tous les souvenirs, de calomnier tous les exemples, de mettre en question tous les devoirs et en pratique tous les crimes, de renverser les idées reçues du juste et de l'injuste, de changer les principes immuables en croyances commodes, qui se prêtent à tous les événemens... Grand Dieu! voilà le singulier spectacle que nous donnons au monde interdit; voilà les maux qui nous affligent, et dont la guérison est réservée à vous seul. Sauvez le royaume de votre prédilection; qu'ils fuient à jamais les signes avant-coureurs d'une révolution, dont la seule pensée glace d'effroi.

Sauvez la nation d'elle-même, en lui rappelant la sainte alliance qu'elle a contractée avec vous, avec ses maîtres, avec les dernières générations. Réconciliez enfin le diadême avec le bonheur, la raison avec la foi, et la liberté avec l'obéissance. C'est un miracle, peut-être, que nous sollicitons; mais considérez et le peuple et le Roi qui vous implorent: si vous accordez ce miracle aux besoins, à quel peuple fut-il jamais plus nécessaire; si vous le réservez aux bienfaits, quel monarque en est plus digne? Les redevances de son avénement à la couronne, sacrifiées au désir paternel de soulager ses sujets; l'éclat et le

cortége de sa maison réduits, pour alléger notre fardeau; les restes du gouvernement féodal détruits; la réforme du code criminel enfin commencée; le scandale de nos lois, ces tourmens préliminaires à la conviction de l'accusé, qui frappoient également l'innocent et le coupable, abolis; les entraves du commerce brisées; nos ports, autrefois indignés d'obéir à deux maîtres, heureux de n'obéir qu'à un seul; l'agriculture, cette féconde nourricière des royaumes, protégée; d'inépuisables largesses multipliant les établissemens utiles; les beaux-arts employés à l'encouragement de toutes les vertus; la sculpture elle-même, qui se jouoit dans nos palais et dans nos jardins sur des dieux imaginaires, ennoblissant son ciseau et immortalisant la véritable gloire; les sciences étonnées de la perfection dont elles sont redevables aux études modestes d'un prince qui interroge, à l'insu des flatteurs, l'histoire des peuples anciens et modernes, pour assurer le bonheur du sien; et, par-dessus tout, au milieu des progrès de cette fatale indifférence qui compose avec le remords, tranquillise le vice, et ne sera bientôt plus que la triste impunité de tous les désordres, votre religion, cette vigilante et incorruptible gardienne des trônes, soutenue par de grands

exemples et honorée comme la Providence visible des États : voilà, Seigneur, les monumens de la haute sagesse de l'auguste et seizième héritier du nom de saint Louis ; voilà ses droits à la fidélité d'une nation, à laquelle les Bourbons ont toujours été fidèles : voilà ses droits à la confiance de l'Europe, en paix sur la foi de sa modération et de sa justice....

Mais si la guerre osoit encore déployer son étendard sanglant, Dieu des armées ! donnez la victoire à Louis, des Bayards à la France, et un jour, à tous ceux qui m'écoutent, la couronne impérissable que vous réservez aux sujets fidèles comme aux bons rois.

SERMON INÉDIT

POUR

LE JOUR DES MORTS,

PAR LE R. P. CHAPELAIN

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Le manuscrit autographe de ce sermon m'a été donné à Rome, en 1803, par un vicaire général de Malines. Les connoisseurs l'ayant jugé même supérieur à tous les discours qui forment la collection du célèbre jésuite, j'ai cru pouvoir en orner la mienne, pour l'instruction et la surprise du lecteur.

SERMON INÉDIT

POUR

LE JOUR DES MORTS,

PAR LE R. P. CHAPELAIN,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Misericordia et veritas obviaverunt sibi, justitia et pax osculatæ sunt.

La miséricorde et la vérité se sont rencontrées, la justice et la paix se sont embrassées.

Ps. 84.

Telle est, chrétiens, la noble et magnifique idée que l'Écriture trace à tous les hommes du grand mystère

de l'incarnation divine; de ce mystère qui sera toujours non-seulement l'objet, mais le fondement même de la foi du monde chrétien. C'est en effet dans la personne du fils de Dieu, du verbe fait chair que s'est accompli le grand oracle de cet embrassement mutuel que se sont donné la miséricorde et la justice; et depuis ce moment de gloire pour les hommes, où Dieu le fils est devenu leur semblable, il est vrai que partout où le péché n'est pas irrémissible, le fonds du christianisme ne roule que sur ce baiser mystérieux et divin que se sont donné réciproquement la justice et la paix dans la personne honorable de l'Homme-Dieu. Ainsi la miséricorde sut-elle obtenir sur le Calvaire que l'homme seroit à couvert des traits de la justice divine, tout coupable qu'il pourroit être, mais sous la condition essentielle que l'Homme-Dieu souffrant et mourant suc-

comberoit sous les traits de cette justice inexorable. Ainsi le ciel, en considération des mérites infinis d'un Dieu mort pour le salut du monde, nous prodigue-t-il ici-bas ses plus insignes faveurs; mais en vertu du divin arrêt prononcé depuis la naissance du monde, la terre n'en sera pas moins pour ses habitans une terre ingrate et maudite qui ne les nourrira qu'à la sueur de leur front. Ainsi la justice divine frappe-t-elle rigoureusement, dans le purgatoire, des âmes véritablement amies de ce Dieu juste qui les destine à la possession éternelle de son royaume. Mais en même temps la miséricorde nous recommande vivement leurs intérêts, ainsi que les siens propres; et pour nous porter à les soutenir du peu de pouvoir dont nous pouvons nous glorifier devant Dieu, elle nous présente dans ce jour de désolation tout ce qui peut exciter notre zèle pour ces illustres malheu-

reux dont je vous parle, et qui seront bientôt, si vous le voulez, vos protecteurs dans la vie présente, et vos sauveurs dans la vie future.

Voici donc, chrétiens, les deux grands objets que je viens vous mettre aujourd'hui devant les yeux au nom de l'Église dont les idées et les sentimens doivent nous servir de règle. Le premier objet est celui d'une justice infiniment sévère qui veut être exactement payée de tout ce qui lui est dû; et le second est une miséricorde infiniment aimable, qui, ne pouvant recourir qu'aux simples mortels pour modérer ou pour finir les peines de leurs frères, nous met en main tous les intérêts de nos frères souffrans, c'est-à-dire, qui nous charge de toutes les dettes dont ils sont redevables encore à la justice divine. Il s'agit donc dans ce discours de vous justifier la sévérité de la justice d'un Dieu dans le purgatoire, et

de vous exhorter de tout mon pouvoir à remplir les desseins du Dieu de miséricorde sur les âmes qu'il y retient, malgré tous les sentimens de son amour pour elles.

La sévérité de la justice divine étant justifiée, les morts serviront aux vivans pour leur apprendre quelle est l'étendue des droits d'un Dieu vengeur, et la miséricorde étant aidée, comme elle veut l'être, de nos prières et de nos sacrifices, les vivans serviront aux morts en devenant les coopérateurs de la miséricorde divine dans l'avancement du salut éternel de leurs frères.

Ce que nous dit la foi sur les peines terribles du purgatoire nous fera trembler pour nous-mêmes, et penser à prévenir dans la vie présente les rigueurs de la justice divine, quelqu'idée que nous ayons conçue de nos perfections; de là vous penserez sérieusement à calmer cette justice.

pardonnées, soient cependant punies dans le purgatoire, dans des âmes si chères au Dieu sauveur, et que ces fautes soient punies d'une manière si terrible par ce Dieu qui est la bonté même; avouez-le, mes chers auditeurs, peu s'en faut que ces idées ne révoltent la bonté naturelle de votre cœur, et que vous n'osiez, en les méditant, en appeler à la justice même de votre Dieu. Mais, hélas! c'est cette justice irrépréhensible qui prononce ces arrêts si rigoureux qui vous étonnent; et si sa sévérité est pour vous un sujet de scandale, c'est que vous n'êtes jamais entrés dans la considération de ses droits; entrons-y sérieusement dans ce jour lugubre qui nous rappelle tous les tourmens de l'Église souffrante, et découvrons, s'il est possible, toute l'étendue de ces droits inaliénables du Dieu de justice. Ce n'est qu'en pénétrant, comme le prophète, dans le sanctuaire de cette jus-

tice souveraine, que nous en comprendrons les redoutables mystères: *Mei penè moti sunt pedes, donec intrem in sanctuarium Dei, et intelligam* (1).

Vous trouvez étrange, tout chrétiens que vous êtes, qu'un Dieu si plein de bonté punisse, dans le purgatoire, des fautes si légères en elles-mêmes, des fautes même déjà pardonnées, qu'il les punisse avec tant de sévérité et sans paroître se souvenir de sa miséricorde; qu'il les punisse enfin, sans égard pour la sainteté de ses élus qu'il en a trouvés coupables. Mais vous allez bientôt concevoir, si vous voulez me suivre, que les fautes les plus légères, fussent-elles déjà pardonnées, méritent encore d'être punies; que pour les punir, quoique légères et déjà pardonnées, ce n'est point trop que les peines effrayantes

(1) Ps. 72.

du purgatoire; que la bonté divine ne doit point arrêter le bras de la justice qui les punit, et que la sainteté des élus, dont la lumière a été obscurcie par de pareilles taches, ne sauroit être pour eux un titre d'impunité devant Dieu. Ainsi, ce Dieu de justice qui frappe si sévèrement dans le purgatoire des âmes qu'il destine à jouir de sa vision béatifique, sera-t-il pleinement justifié au tribunal même de la raison éclairée des lumières de la foi. Non pas que je prétende autoriser ici la curiosité humaine, assez téméraire pour sonder les jugemens du Seigneur, et pour oser lui demander compte de sa conduite. Mais en justifiant la justice de notre Dieu, nous apprendrons du moins ce que souffrent les âmes qu'elle se charge elle-même de purifier, parce qu'elles n'ont pas su se purifier sur la terre par la pénitence; mais il est de notre souverain intérêt de savoir à quoi nous

expose cette habitude d'infidélités que nous nous permettons sans cesse; mais il est important de confondre l'hérétique et le libertin, qui décrient comme injurieux à l'Être suprême le dogme incontestable du purgatoire, et de leur montrer que ce dogme même, dont ils osent dire que l'avarice de l'Église romaine s'est fait un fonds inépuisable, est véritablement fondé sur les droits les plus essentiels de la justice divine, telle qu'elle nous est représentée dans les divers tableaux que nous en fait la religion: appliquez-vous ici, mes chers auditeurs, et ne perdez rien de ces vérités que l'intérêt de tous les chrétiens les obligeroit de méditer à tous les momens.

Ce qui vous étonne d'abord, à la vue des tourmens dont la justice divine punit des âmes saintes dans le purgatoire, c'est la qualité des fautes qui attirent sur elles des punitions si

terribles. De quoi s'agit-il en effet, et qui peut obliger Dieu, tout saint qu'il est, à faire éclater tant d'indignation sur un foible mortel dont tout le crime paroît être sa propre foiblesse, inséparable de sa nature. C'est un roseau fragile, un arbre maudit dans sa racine, une terre naturellement aride et stérile; c'est un homme enfin, un homme né pécheur et conçu dans le sein de l'iniquité, lequel n'a pas acquis, aux yeux de son Dieu, toute la pureté qu'il pouvoit acquérir sur la terre avec le sécours de la grâce. Il a cependant combattu avec courage contre les ennemis de son salut et de son Dieu, il en a même glorieusement triomphé, et la victoire a suivi ses généreux efforts; mais dans l'ardeur du combat, il a malheureusement reçu quelques blessures, qui, pour n'avoir rien de mortel, n'ont pas laissé de l'affoiblir; il a couru dans la carrière en athlète expert et vigou-

reux, il a mérité même d'atteindre le terme et de remporter le prix; mais faute d'une exacte vigilance, il a fait quelques faux pas qui ont ralenti son ardeur à certains momens. Au reste, cent vertus héroïques se sont établies dans son cœur. L'œil de Dieu même, que rien ne peut tromper, y a reconnu de la foi, de l'humilité, du zèle, de l'espérance, de l'amour pour Dieu et le prochain, une charité féconde en mille œuvres saintes qui feront un jour l'ornement de sa couronne; il étoit patient dans ses peines, modeste dans ses prospérités, bienfaisant dans son abondance, attaché à tous les devoirs de sa religion et de son état selon le monde. Mais au milieu de ces riches trésors de vertus, qu'il avoit accumulés avec le secours de la grâce, l'œil de Dieu a découvert encore quelque mélange d'imperfection qui ressentoit le vieil homme, dont la destruction nous est

commandée par l'homme nouveau qui est J.-C.; il y a découvert une parole inutile, une légère impatience, un mensonge officieux, une froideur de quelques momens dans sa piété, une distraction libre dans sa prière, une tache imperceptible à tout autre qu'au Dieu de sainteté. C'est d'ailleurs un ennemi réconcilié avec la justice divine dont il n'avoit peut-être jamais mérité la souveraine colère; toutes ses fautes ont même obtenu leur pardon dès cette vie, et son cœur est pur de toute iniquité devant Dieu; il ne falloit que donner encore quelque satisfaction à ce Dieu de justice quand le temps lui permettoit de s'acquitter, et ce chrétien vraiment malheureux depuis la fin de son exil, seroit aujourd'hui pleinement heureux; il jouiroit pour l'éternité des embrassemens du Dieu de bonté et de miséricorde : mais trop indulgent à lui-même dans le cours de sa péni-

tence, il s'en est épargné les rigueurs; ses regrets, quoique sincères, n'ont point été assez amers, du moins n'ont point porté leur amertume jusque sur sa chair dont il a trop ménagé la délicatesse; et content de ne plus irriter le Seigneur par de nouveaux crimes, il ne s'est point assez souvenu qu'il avoit mérité la disgrâce du Seigneur, ou son refroidissement à son égard.

Oui, mes chers auditeurs, j'en conviens sans peine avec vous, ce sont là des fautes réellement pardonnables, surtout de la part d'un être aussi foible, aussi fragile, aussi misérable que l'homme; ce seront même, si vous le voulez, des fautes déjà pardonnées par le Dieu vengeur. Mais, hélas! nous répond ici l'Église, interprète des sentimens de J.-C., son divin époux, dont les lumières sont les siennes; rien de souillé, rien même d'impuni n'entrera dans le royaume

céleste, uniquement préparé pour les astres sans tache : *Nihil coinquinatum, nihil inultum.* Principes redoutables qui ne permettent plus à l'homme de se prévaloir devant Dieu, ni de la légèreté de ses fautes, ni du pardon même qui lui fut accordé; principes que nous ne pouvons trop approfondir pour notre propre intérêt, et qui ranimeront sûrement notre langueur dans l'exercice des devoirs du christianisme.

Telle est donc la sainteté du Dieu suprême que nous adorons, qu'il ne peut souffrir rien d'impur et de souillé dans son royaume, dont il a fait notre héritage. La moindre tache introduite dans le ciel, suffiroit pour alarmer la pureté de ses habitans, pour troubler leur éternelle félicité. C'est un séjour où il ne doit couler que des eaux vives et plus pures que le cristal, où l'on ne vient offrir au Dieu qui y règne, que ce que les nations peu-

vent avoir d'honneur et de gloire à lui présenter; un séjour qui ne connoît ni larmes, ni plaintes, ni soupirs, parce que l'on n'y voit rien que de parfait, rien qui soit digne d'anathême; un séjour où le Seigneur occupé tout entier, pour ainsi dire, à faire le bonheur et la gloire de ses élus, ne veut avoir nul reproche à leur faire dans l'éternité de délices qu'il leur a préparée depuis l'origine des siècles; un séjour où les élus mêmes, devenus autant d'images vivantes de la Divinité, ne sont plus occupés qu'à louer les uns dans les autres le grand Dieu qui les comble de sa propre gloire; un séjour enfin, où l'on ne craint plus les approches d'une nuit ténébreuse qui puisse en offusquer les astres, parce que l'Église triomphante, ou l'épouse de l'Agneau, doit y paroître revêtue de tout son éclat, sans nulle ride, sans la moindre tache qui défigure les charmes divins dont elle brille

pour l'éternité : *Non habentem maculam aut rugam* (1).

Vainement donc tant de fautes qu'il nous est si ordinaire de commettre, auxquelles nous ne pensons pas même en les commettant, nous paroissent-elles légères et pardonnables à de foibles mortels; quelque légères qu'elles nous paroissent, ce sont toujours des fautes qui partent du cœur de l'homme, et dont son âme est véritablement souillée : *De corde exeunt, et ea coinquinant hominem* (2). Or rien de souillé, rien d'impur n'entrera jamais dans le séjour éternel du bonheur et de la gloire; c'est l'oracle émané de la vérité même : *Nihil coinquinatum.* Heureux donc, devons-nous conclure, heureux le chrétien fidèle, que le Seigneur aura purifié sur la terre par le feu de la tribulation, ou qui se sera

(1) Éphes. 5, 27.
(2) Matt. 15, 18.

purifié lui-même par une pénitence exacte et sévère; il se trouvera pur et sans tache, au moment que Dieu le rappelera de son exil: qu'il s'élance alors, sans crainte de se voir rebuté, vers le Dieu qu'il aura vengé sur lui-même; toutes les portes de la céleste Jérusalem lui seront ouvertes par les anges et les saints qui environnent le trône de l'éternel.

Mais vous, âme lâche et imparfaite, qui sortez de la région des vivans, sans y avoir été purifiée par les rigueurs de l'affliction, ou par les sévérités de la pénitence, seroit-il juste que Dieu vous accordât les prérogatives réservées à la vertu du premier ordre? Oseriez-vous croire que la ferveur et l'innocence ne dussent avoir aucun avantage sur cette tiédeur indolente qui vous a rendue coupable d'une infinité de fautes vénielles, et seriez-vous assez présomptueuse pour vous présenter aux portes du

ciel, avec la même confiance que si vous n'aviez point de reproche à vous faire? Rendez-vous donc justice, et n'accusez que vous-même du retardement de votre bonheur. Reprochez-vous amèrement des négligences qu'une conscience trop peu sensible ne vous a pas assez reprochées; gémissez de n'avoir point assez gémi; souscrivez à la sentence rigoureuse qui prolonge votre exil de la céleste patrie; vous ne pouvez y pénétrer, si tout ce qui vous est échappé de défectueux et d'imparfait n'est auparavant consumé par le feu. Que dis-je? Toutes le taches qui vous défigurent seroient-elles effacées par la perfection de votre douleur, la porte du ciel ne s'ouvrira pas encore à vos désirs : il faut de plus, pour y trouver entrée, que ce qui fut effacé sur la terre par le retour de votre cœur à Dieu, eût été pleinement expié par la pénitence, parce que telle est l'équité

d'un Dieu infiniment saint, que rien ne peut demeurer impuni au tribunal de sa justice : *Nihil inultum.* Autre principe incontestable, que les hérétiques du dernier siècle s'obstinent à ne pas reconnoître; ils voudroient que le sacrifice du fils de Dieu mourant sur la croix, suppléât à toutes les peines que méritent les crimes du genre humain, et que ce Dieu-Homme s'étant offert à son père, comme la victime du monde, toute l'iniquité de ce monde coupable eût été suffisamment expiée par une si grande victime. C'est l'intérêt même de la gloire divine, osent-ils nous dire, qui leur fait tenir ce langage désavoué par l'Église; mais s'ils veulent être détrompés sur ce point, qu'ils se souviennent de la doctrine de saint Paul, qui doit être leur oracle, ainsi que le nôtre : c'est qu'il se trouve un vide réel dans la passion du Dieu sauveur, et que c'étoit pour remplir ce

faitement remise : *De propitiato peccato noli esse sine metu* (1).

Non, chrétiens, l'hérésie ne répondra jamais à ces preuves invincibles du dogme catholique sur le purgatoire, où doivent s'expier ces restes d'iniquité. C'est donc à nous, mes chers auditeurs, de trembler sur le sort qui nous attend, et de le prévenir dans la voie du mérite où nous sommes encore. Un prophète n'est point venu de la part du ciel nous assurer du pardon de tant de fautes, ou légères ou grièves, qui nous ont rendus coupables devant Dieu : et fussions-nous aussi certains de notre pardon que les Moïse et les David, n'oublions jamais que ces deux grands hommes, assurés de leur grâce par une révélation expresse, n'évitèrent point la punition de leur infidélité. Comment donc, aussi inférieurs que nous

(1) Eccl. 5, 5.

le sommes à ces grands saints, pourrions-nous espérer un jugement plus doux de la part de Dieu, un sort plus heureux dans notre infidélité?

Je sais ce que l'hérésie ose ici nous répondre : c'est que Dieu n'en use de la sorte à l'égard des saints, que pour obliger les pécheurs à se corriger de leurs vices, ou pour nous offrir des exemples de terreur qui nous instruisent sensiblement de nos devoirs. Réponse misérable : comme si Dieu même n'avoit pas expressément déclaré soit à Moïse, soit au grand-prêtre Aaron, que l'entrée de la Terre Promise ne leur étoit fermée que parce qu'ils avoient manqué de la foi qu'ils devoient à l'infaillibilité de sa parole, *Quia non credidistis mihi* (1) : comme si le prophète-roi ne nous disoit pas que son crime n'étoit puni, tout effacé qu'il pouvoit être, que

(1) Num, 20, 12.

le cours de sa vie, par ses œuvres personnelles unies aux mérites de l'Homme-Dieu, cette âme quittant sa dépouille mortelle désire vivement de s'unir pour jamais au Dieu plein de bonté qui la rappelle de son exil; elle regarde ce grand Dieu qu'elle aime uniquement, comme le centre de ses affections les plus tendres; toute son impétuosité la porte vers ce divin objet; elle demande avec une ardeur inexprimable, son héritage, sa couronne, ce royaume céleste dont elle a fait la conquête; mais au moment qu'elle croit aller prendre possession de la félicité qui lui est acquise, le Seigneur lui fait entendre, par la voix de sa justice, qu'elle ne mérite pas encore de jouir de sa présence, que le feu doit la purifier de la moindre tache avant qu'elle paroisse devant lui : et que jusqu'à ce moment de parfaite expiation elle ne doit point prétendre à la

vision de son Dieu : *Revertatur in domum suam, et faciem meam non videat* (1).

Ainsi parla le saint roi David, quand il apprit le retour de son fils Absalom, justement banni de sa présence. Mais une âme chrétienne, ainsi traitée par Jésus-Christ le roi des rois, ne doit-elle pas éprouver des douleurs mille fois plus vives encore que celles dont Absalom fut pénétré quand il apprit l'arrêt de son malheureux sort? Eh pourquoi, doit dire cette âme affligée, ainsi que le malheureux prince à qui je la compare, pourquoi m'a-t-on rappelée de la terre de mon exil? *Quare veni de Jessur? melius mihi erat ibi esse* (2). Cieux, ouvrez-vous donc à ma prière, écoutez mes justes désirs. Et vous, heureux habitans de la cité sainte, où réside le Très-Haut,

(1) 2 Reg. 14, 24.
(2) *Ibidem.*

priez ce roi de gloire qu'il me soit permis de le voir, de le contempler, de goûter le bonheur dont vous jouissez vous-mêmes : *Obsecro ergò ut videam faciem regis* (1). Mes iniquités m'éloignent, il est vrai, de l'éternel bonheur dont j'espérois posséder bientôt la plénitude; mais que le Seigneur est terrible de se souvenir ainsi d'une iniquité qu'il me pardonne ! et tant qu'il en conservera le souvenir, quelle destinée plus affreuse pour moi que celle d'être privé du bonheur ineffable de le voir? La mort entière de mon être me vaudroit mieux qu'une disgrâce qui m'interdit l'approche du roi de gloire : *Quod si memor est iniquitatis meæ, interficiat me* (1).

Pardonnons, chrétiens, de pareils sentimens à la situation d'une âme réduite à souffrir les plus cruels tour-

(1) 2 Reg., 14, 24.
(2) *Ibidem.*

mens, surtout la privation de son Dieu, qu'elle espéroit de posséder en quittant la terre. Mais reconnoissons et admirons la justice miséricordieuse de ce même Dieu, dans les souffrances dont il afflige une âme, et la purifie pour la rendre digne d'entrer en possession de son bonheur. Que souffre-t-elle, en effet, qui ne lui soit imposé par la justice la plus équitable dans ses arrêts? Elle ne doit se sauver que comme au travers du feu : n'est-il pas juste que tout ce qu'il peut y avoir de foible, d'imparfait, de défectueux dans une âme où l'on ne veut voir briller que l'or des vertus les plus pures, soit entièrement consumé avant qu'elle soit digne de paroître aux noces de l'Agneau? n'est-il pas juste que, pour y être admise, elle attende qu'on l'ait revêtue de la robe nuptiale dont son époux ordonne qu'elle soit parée pour mériter de le voir? Elle souffre, il est vrai, et plus que l'esprit

humain ne le peut comprendre; mais sa douleur, réglée par la justice, se proportionne à son infidélité. De quoi auroit-elle droit de se plaindre dans ses peines les plus vives? Ne falloit-il pas qu'autant qu'elle s'est vainement glorifiée de ses prétendus mérites, autant fût-elle humiliée de ses véritables défauts, *Quantùm glorificavit se, tantùm date illi luctum* (1), et qu'à mesure que son goût pour le plaisir l'avoit rendue l'esclave de ses sens, elle fût éprouvée par le sentiment intime de la douleur dont le plaisir passé la rend plus susceptible: *Quantùm in deliciis fuit, tantùm date illi tormentum* (2)? Elle ne le voit point encore ce Dieu de gloire dont la jouissance doit faire son éternelle félicité; mais quand elle vivoit sur la terre, elle ne désiroit point assez vivement

(1) Apoc., 18, 7.
(2) *Ibidem.*

de lui être unie, et sa lâcheté la consoloit trop aisément de son exil. Ne doit-elle pas sentir enfin ce que c'est que d'être privée de la vue et de la possession d'un Dieu? supplice, je le sais, qui surpasse lui seul tout ce qui peut s'éprouver de plus rigoureux dans le cours de la vie humaine; mais dans cette vie même, qui est proprement pour l'homme le temps de la miséricorde, ne savons-nous pas comment le Seigneur punit des fautes légères, des fautes déjà pardonnées?

Rappelez-vous cette femme juste aux yeux du Seigneur ainsi que son époux, la femme de Loth : elle a mérité par sa vertu que Dieu la délivrât du déluge de flammes qui doit dévorer ses concitoyens; elle fuit par ordre du ciel; elle tourne indiscrètement les yeux, contre sa défense, pour considérer les effets de sa justice sur Sodôme et Gomorrhe : elle perd tout à coup le sentiment et la vie, en puni-

tion de sa désobéissance. Rappelez-vous le sacré législateur du peuple d'Israël; c'est, dit l'Écriture, le plus doux, le plus patient de tous les hommes; mais après quarante ans de vertus et de fatigues dans les déserts pour obéir au Dieu qui l'envoie, il hésite un moment à croire à sa parole, quand il reçoit l'ordre de tirer l'eau de la pierre : il se voit pour jamais exclus de la Terre Promise, qu'il pouvoit en quelque sorte regarder comme sa conquête. Rappelez-vous le sort du malheureux Osa; il se persuade, dans un moment de surprise, qu'il peut soutenir l'arche chancelante et près de tomber; son intention sans doute est droite; mais ses mains sont profanes, et peu dignes d'un ministère si saint. Son action téméraire ne sera point excusée par l'ardeur de son zèle; il doit tomber mort au pied de l'arche, en punition de sa témérité. Rappelez-vous ce grand roi, seul

nommé dans l'Écriture *selon le cœur de Dieu;* il est assuré par son prophète, que le double crime dont il s'est rendu coupable par l'homicide d'Urie et la violation de son épouse lui est pleinement pardonné; mais Dieu le condamne à voir son palais envahi et profané par un fils rebelle qui s'apprête à lui ravir le trône. La vanité de ce même prince, qui ordonne le dénombrement de tous ses sujets, ne pouvoit être un grand crime devant Dieu; cependant ce péché léger, pour être pleinement expié, demande qu'il en coûte la vie à soixante-dix mille hommes de la nation sainte. Rappelez-vous la mort funeste d'Ananie et de Saphire, à la vue des fidèles de Jérusalem; ce sont des chrétiens vertueux qui viennent faire hommage de leurs possessions à l'église de Jésus-Christ; mais ils sont coupables de dissimulation et de mensonge sur la valeur des biens dont ils viennent pré-

senter l'offrande : Pierre, inspiré de l'esprit de Dieu, prononce leur arrêt, et à l'instant la justice divine les immole à sa vengeance.

Or, à la vue de ces punitions exercées par un Dieu toujours équitable dans ses jugemens, sur des fautes ou légères ou déjà pardonnées, pourrions-nous encore nous scandaliser de ce que souffre dans le purgatoire une âme chrétienne trop épargnée dans la vie présente, ou par son Dieu ou par elle-même? Que ce seroit là, mes chers Frères, bien peu connoître les droits d'une justice souveraine et divine pour se venger des moindres offenses qui nous échappent! Si nous avions besoin de nouvelles leçons sur ce point, interrogeons, pour nous instruire, les plus grands saints de l'ancienne et de la nouvelle loi; ces saints, qui ne voyoient rien de léger dans tout ce qui pouvoit blesser la délicatesse d'un œil infiniment jaloux, tel

que celui d'un Dieu; ces saints qui croyoient ne pouvoir expier les écarts de leur première jeunesse, qu'en portant leur pénitence jusqu'au dernier soupir, et qui se punissoient si sévèrement des imperfections qui ternissoient encore le lustre de leurs vertus, malgré la ferveur qui les animoit sans cesse : rigueur, sévérité des saints contre eux-mêmes, qui ne pouvoit partir que de ce grand principe de notre foi, dont ils étoient pénétrés, que tout ce qui déshonore le Créateur est au-dessus des plus grandes peines que peut souffrir la créature : principe qui suffira toujours pour justifier les plus terribles épreuves de l'âme purifiée dans le purgatoire par la justice divine. Quelques maux qu'elle y souffre, doit dire un chrétien vraiment instruit, ils seront toujours bien au-dessous de la plus légère faute commise contre la loi du Seigneur.

Je le comprends enfin, ô mon Dieu,

que la moindre tache qui nous souille, quoique déjà pardonnée, mérite encore d'être sévèrement punie ; mais comment des coups si rudes peuvent-ils partir de la main du Dieu de miséricorde, d'un père si tendre pour ses enfans, tels que tous les chrétiens ont le bonheur de l'être; c'est vous, Dieu créateur, qui nous avez formés, et vous savez mieux que nous-mêmes de quel limon vous nous avez pétris; la fragilité nous est si naturelle, le courage qui porteroit l'homme à s'armer de rigueur contre lui-même, lui paroît une vertu si difficile; tant de foiblesse dans l'humanité, ne doit-il pas solliciter votre clémence en sa faveur, et n'aurez-vous nul égard à la sensibilité humaine pour tout ce qui peut la blesser? Le dirai-je, grand Dieu! la bonté même de l'homme, si bornée dans ses sentimens, se fait honneur de compter pour rien mille fautes légères qui se commettent à

son égard : pourquoi donc, vous qui êtes la bonté suprême, êtes-vous assez sévère pour peser tout ce que vous trouvez de défectueux dans vos amis les plus chers ? Pourquoi une seule parole inutile, de la part de vos enfans, est-elle une espèce de crime à vos yeux, et qui ne se pardonne qu'après la plus sévère expiation? Ah! chrétiens, je le conçois à ce moment, et vous le concevez sans doute aussi bien que moi, c'est que la grandeur divine doit absorber essentiellement tout autre grandeur, qui ne peut être que petitesse devant elle; c'est que ce qu'il y a de plus parfait dans les plus grands génies et dans les plus beaux cœurs de l'univers, est comme anéanti devant les perfections infinies du Dieu que nous adorons. Mais ne concluez pas de ce principe que nos imperfections doivent également disparoître à la vue de sa bonté infinie, et que cette bonté doive couvrir à ses yeux les

moindres taches qui peuvent défigurer dans nous l'ouvrage de ses mains; ne concluez pas que ce qui peut manquer à notre pénitence doive être suppléé pour nous par cette bonté suprême.

Non, non, mes chers Auditeurs, c'est ici qu'il faut nous élever au-dessus des idées présomptueuses que nous avons conçues de la bonté divine. La seule présomption de cette bonté sans bornes, est ce qui nous trompe sur le point dont il s'agit, parce que nous ne voyons pas que cette bonté même est ce qui donne le plus de poids à nos infidélités; et conséquemment ce qui fonde tous les droits de cette justice rigoureuse qui les punit. Le Seigneur est si bon, dites-vous; ah! je le sais, aussi bien et mieux que vous; mais pour être infiniment bon en est-il moins le Dieu de sainteté? et voulez-vous que sa miséricorde dégénère en bonté complaisante pour le vice, et qui ferme les yeux sur toutes les

foiblesses dont l'homme se rend volontairement coupable? Ne seroit-ce pas là les permettre en quelque manière et les autoriser? Que l'amour propre ne se retranche donc plus sur les miséricordes du Seigneur pour se scandaliser des rigueurs de sa justice dans le purgatoire; plus il est miséricordieux, plus on est criminel et digne d'anathême d'accomplir imparfaitement ce qu'il nous ordonne : *Maledictus qui facit opus Dei negligenter* (1). Que cet amour propre qui nous aveugle n'ose plus opposer à la sévérité d'un Dieu toujours juste, la bonté naturelle qui fait aisément oublier à quelques hommes supérieurs les fautes commises à leur égard; eh! pouvons-nous, étant ce que nous sommes, les oublier trop facilement et les pardonner avec trop de bonté? Toute vengeance nous est justement interdite,

(1) Jerem. 48, 10.

parce que si elle nous étoit permise, nul mortel ne seroit assez sage pour concilier les intérêts d'une bonté miséricordieuse avec les règles d'une vengeance équitable; mais un Dieu aussi sage qu'il est miséricordieux, a le droit essentiel de se venger de tout ce qui l'offense, parce que telle est la sagesse des mesures qu'il prend, pour accorder la justice avec la miséricorde, qu'il est de l'intérêt de cette miséricorde même, que la justice soit pleinement satisfaite; les droits de cette justice souveraine une fois acquittés par l'âme souffrante, je la vois sortir toute pure des feux du purgatoire, pour jouir éternellement de sa conquête, et ce sera dans le sein même du père des miséricordes qu'elle sera rassasiée de délices, et du torrent de volupté que Dieu lui prépare.

Cessons donc de nous scandaliser qu'un Dieu souverainement bon frappe dans le purgatoire, d'une ma-

nière si terrible et pour de si légers sujets. Je sais que ceux qu'il frappe avec tant de rigueur, ce sont des amis, ce sont des enfans qui lui sont infiniment chers; je sais que l'on se fait dans le monde un plaisir de pardonner, d'excuser même les légèretés d'un fils dont on fait ses délices, et que c'est une espèce de maxime adoptée dans la société humaine, que la vraie amitié ne s'aperçoit point des manquemens d'un véritable ami. Oui, c'est là, j'en conviens, un sentiment propre de quelques hommes qui n'ont rien de vulgaire: sentiment qui honore notre humanité toute misérable qu'elle est depuis sa dégradation dans le premier homme; mais les attributs divins, si on ne veut pas les avilir, doivent-ils être comparés à ce qu'il y a dans l'homme de plus parfait? Et cette réflexion que je vous suggère sur la bonté naturelle dont l'humanité se glorifie, ne doit-elle pas servir en-

core à nous faire redouter les droits de la justice divine? Les victimes qu'elle frappe dans le purgatoire, ce sont, dites-vous, des amis de Dieu: mais, en même temps, ne sont-ce pas des amis lâches, des amis foibles, des amis imparfaits? Or, voudriez-vous qu'ils fussent aussi favorablement traités que des amis généreux, zélés, irréprochables dans tous les devoirs de l'amitié? Ce sont des amis de Dieu: mais pourquoi l'amour divin n'a-t-il pas consumé dans leur âme les restes de l'amour propre, ainsi que dans les saints du premier ordre qui devoient être leurs modèles? Ce sont des amis de Dieu: ils ont donc été comblés sur la terre de ses plus insignes faveurs, ils ont donc éprouvé toutes les bontés de son cœur divin, ils sont donc plus inexcusables, à mesure qu'ils ont mieux connu le Dieu de miséricorde dont ils négligeoient les lois, et d'autant plus ingrats qu'ils ont

eu plus de part à toutes ses grâces. Ames saintes, qui gémissez sous le poids de la colère divine, vous me pardonnerez ces reproches amers que vous vous faites sans doute à vous-mêmes dans le feu qui vous purifie, et dont je n'ose vous charger ici que pour disculper le Dieu de justice qui vous frappe avec autant d'équité que de rigueur.

Je la crois justifiée, chrétiens, au tribunal même de la droite raison, cette justice sévère que Dieu exerce dans le purgatoire. Justification, en effet, si conforme aux lumières de notre intelligence, qu'indépendamment de toutes les autorités qui fixent notre foi sur ce point, nous serions comme naturellement portés à le croire sans le secours même de la révélation divine. Quand, donc, nous n'aurions pas des monumens et des décisions authentiques pour établir le dogme du purgatoire ; quand l'hérésie n'avoueroit

pas elle-même que ce dogme nous a été transmis par tous les pères et les docteurs de l'Église, dont les ouvrages nous font remonter, sur les traces de la tradition, jusqu'aux premiers temps du christianisme; quand le concile de Chalcédoine n'auroit pas inséré dans ses actes le sanglant reproche qui fut fait à Dioscore, d'avoir enrichi des femmes prostituées de l'argent d'une illustre défunte, dont le testament ordonnoit des prières pour elle, après sa mort; quand les troisième et quatrième conciles de Carthage ne supposeroient pas dans les réglemens qui nous en restent, que les morts ont besoin de la prière des vivans; quand les conciles de Latran, de Florence et de Trente n'auroient pas décidé solennellement cet article de la foi chrétienne; quand l'Écriture ne nous parleroit pas des péchés qui ne doivent se remettre qu'après la mort, de débiteurs auxquels

on demande jusqu'à la dernière obole dont ils sont redevables, des imparfaits qui n'obtiendront le salut que comme au travers du feu, des fidèles, enfin, baptisés pour les morts; quand le sentiment du généreux Machabée qui ordonna des sacrifices à Jérusalem, pour ses soldats qui venoient de périr dans une bataille, ne devroit pas nous servir de loi; quand le saint homme Tobie ne nous apprendroit pas à répandre sur le tombeau des morts des aumônes qui intercèdent pour eux dans le sein du pauvre; quand le peuple d'Israël n'auroit pas toujours conservé la pratique sainte de prier pour les morts, et qu'il ne le fît pas encore aujourd'hui dans ses synagogues, tolérées par la permission divine dans quelques contrées du monde chrétien : tout me porteroit à croire qu'il faut accorder à la justice d'un Dieu infiniment saint tout ce qui lui est dû de la part de ses créatures.

Vérité si lumineuse par elle-même, qu'il n'y eut peut-être jamais dans l'Église, un dogme moins contesté que celui du purgatoire; eh! quels sont, en effet, les adversaires qui nous en contestent la vérité? C'est un arien déclaré, dans le quatrième siècle; c'est, dans le douzième, une malheureuse secte de Vaudois, c'est un Luther, c'est un Calvin dans ces derniers temps. Autorités visiblement dignes de tous nos mépris, elles ne peuvent prévaloir un moment sur tout ce qu'il y a jamais eu de vrais fidèles, de grands saints, de pères et de docteurs célèbres dans l'Église de J.-C.

Vérité si bien fondée que si l'on entreprend de la détruire, il faut disputer à la justice divine ses droits les plus évidens; il faut rejeter des livres sacrés, reconnus pour canoniques par l'Église universelle; il faut mépriser la tradition la plus constante, tracée de siècle en siècle par les écrits de ses

docteurs; il faut, avec l'impudence d'un Calvin, se croire plus éclairé sur la religion que ses plus éclatantes lumières; il faut abolir la nécessité de la pénitence chrétienne, et celle des bonnes œuvres recommandées à tous les fidèles, mais ce que je vous prie surtout de méditer ici :

Vérité qui nous oblige aux plus sérieuses réflexions sur le sort rigoureux qui nous attend, si nous ne pensons pas désormais à retrancher de nos mœurs mille imperfections comptées pour rien dans la vie présente. Eh quoi! devons-nous dire, des fautes si légères sont punies d'une manière si terrible par un Dieu miséricordieux, et dans des amis dont il veut être éternellement glorifié dans le ciel! Que sera-ce donc de nous-mêmes, devenus si fréquemment, si grièvement coupables à ses yeux? Ah! chrétiens, jusque dans l'enfer on est sensible aux périls qui nous

menacent, et le mauvais riche a craint pour ses frères tous les maux dont il étoit la victime; ne doutez donc point que l'on ne craigne pour vous dans le purgatoire les tourmens qu'on y endure: oui, ces âmes souffrantes dont vous plaignez le sort, sont touchées du danger où vous êtes de partager leurs peines; elles vous prient d'avoir pitié de leurs douleurs, dans ce jour consacré par l'Église à les soulager : *Miseremini meî saltem vos amici mei* (1). Mais, de plus, elles vous conjurent d'avoir pitié de vous-mêmes : *Miserere animæ tuæ placens Deo* (2). J'observois tous mes pas, disoit le saint homme Job, alarmé sur ses œuvres mêmes, qui lui paroissoient les plus saintes, parce que je savois, ô mon Dieu, que vous ne laissiez rien d'impuni dans vos servi-

(1) Job. 19, 21.
(2) Eccl. 30, 24.

teurs : *Verebar omnia opera mea, sciens quod non parceres delinquenti* (1). Je le sais comme lui, ô mon Dieu, et c'est ce qui me fait adorer, en tremblant, les droits souverains de votre justice, trop heureux si vous daignez me purifier dans le siècle présent, de manière qu'il ne vous reste plus rien à punir dans le siècle futur.

Mais en faisant valoir ici vos droits, justice de mon Dieu, ne me sera-t-il pas également permis de me souvenir des droits de votre miséricorde ? Ne vous en souviendrez-vous pas vous-même, après avoir promis au monde que l'idée de votre bonté suprême accompagneroit toujours les traits que la justice lanceroit sur votre peuple : *Cùm iratus fueris, misericordiæ recordaberis* (2) ? Oui, mes chers

(1) Job. 9, 28.
(2) Habac. 3, 2.

auditeurs, notre Dieu se souviendra de toutes ses promesses, et si sa justice frappe dans le purgatoire des âmes qu'il aime et dont il est aimé, sa miséricorde nous recommande de les secourir de tout notre pouvoir. Je vous ai justifié la sévérité de la justice dans le purgatoire sur les âmes qu'elle y retient; je dois vous exhorter encore à remplir les intentions de la miséricorde qui désire ardemment la fin de leurs peines, et de les mettre en possession de l'éternel bonheur : c'est l'unique objet que je me propose dans la deuxième partie.

SECONDE PARTIE.

C'est généralement sur tous les chrétiens encore citoyens du monde, que le Dieu de miséricorde se repose du soulagement des âmes détenues par sa justice dans le purgatoire. Et la raison que nous en apporte saint

Paul, c'est que dans les desseins de Dieu, il devoit toujours y avoir une liaison de charité qui réunît tous les membres de l'Église, soit militante, soit souffrante, soit régnante dans le ciel; liaison qui devoit rendre ces membres de l'Église entière, nécessaires les uns aux autres jusqu'à la fin des siècles. Mais une autre raison que j'ose ajouter à celle de l'apôtre, sur le glorieux emploi dont Dieu nous charge de contribuer au bonheur de nos frères souffrans, c'est que le fils de Dieu qui nous a, comme chrétiens, fait entrer en participation de ses grandeurs, a voulu nous honorer véritablement comme ses frères, en nous associant à sa qualité de Rédempteur des hommes encore poursuivis par la justice divine. Il a prétendu ce Dieu-Homme, nous faire partager non-seulement la gloire de ses prérogatives, mais encore le mérite de son immense charité, et com-

me il a pris sur lui-même tout le poids de nos dettes, il veut du moins que nous prenions sur nous les dettes légères contractées par nos semblables, que leur situation présente met hors d'état de s'acquitter. En sorte que la foi catholique sur le purgatoire, loin d'être injurieuse à la miséricorde divine, comme l'hérésie ose le prétendre, est au contraire infiniment glorieuse à la bonté de notre Dieu, et peut justement s'appeler, selon l'expression de saint Chrysostôme, le dogme même de la miséricorde divine, ou l'article de notre foi le plus propre à manifester toute la tendresse de cette miséricorde à notre égard: *Dogma divinæ misericordiæ*(1). N'est-ce pas cette miséricorde qui fait en leur faveur tout ce qu'elle pouvoit faire; et par l'honneur presque divin dont elle nous comble, en

(1) Hom. 21, in cap. 9, act.

nous associant aux droits de J.-C. même pour nous ordonner expressément de les secourir; et par les motifs pressans qu'elle nous offre, pour nous engager de nous-mêmes à les secourir; et par les moyens efficaces qu'elle nous présente, pour nous mettre en état de les secourir? Trois idées auxquelles se réduit ce que la religion peut offrir de plus touchant pour nous appeler au secours de ces illustres malheureux : suivez-moi, je vous prie, tandis que je tâcherai, avec la grâce divine, de les développer à vos esprits et d'en pénétrer vos cœurs.

Les titres dont nous sommes honorés sur la terre pour nous obliger de contribuer par nos œuvres au salut des âmes du purgatoire, c'est, chrétiens, ce que vous ignorez peut-être encore, quelle que soit la gloire qu'ils vous communiquent pour vous obliger de secourir ces âmes malheureuses dont je parle. Apprenez donc

ici que les titres de J.-C. même, ces titres sublimes qui le caractérisent à notre égard, tandis que nous habitons ce monde visible; que ces titres divins de médiateur, de rédempteur, de sauveur du genre humain, qui font toute la gloire de l'Homme-Dieu, deviennent véritablement les nôtres, à l'égard de nos frères souffrans dans le purgatoire. Oui, c'est à nous, et même uniquement, qu'il appartient d'être leurs médiateurs, leurs rédempteurs, leurs sauveurs; c'est à nous, j'ose le dire, que ce grand privilége est maintenant réservé, à l'exclusion de J.-C. même, dont les divines mains sont liées en quelque sorte par la justice, et deviennent incapables de verser aucun bien sur ces âmes souffrantes. Et quels seroient, en effet, les biens célestes dont l'Homme-Dieu pourroit leur faire part dans le triste état où elles gémissent? Quelle que soit la puissance

de ce Dieu-Homme, dans l'ordre de la grâce ainsi que dans l'ordre de la nature, c'est une vérité évidente par elle-même, qu'il ne pouvoit enrichir ces âmes désolées que des trésors de sa grâce ou de ceux de sa gloire; mais ce qui n'est pas moins évident, c'est que le temps de la grâce est passé pour de telles âmes, parce qu'elles ne sont plus dans la voie du mérite, et que le temps de leur gloire n'est pas encore arrivé, parce qu'elles ne sont pas assez pures, assez saintes, faute de l'expiation nécessaire, pour mériter d'être mises en possession de cette gloire éternelle qu'il leur destine. L'Homme-Dieu, quel que soit son amour pour ses élus encore redevables à la justice divine, est donc dans une espèce d'impuissance d'adoucir ou d'abréger leurs peines dans le purgatoire; il ne peut donc recourir qu'à nos vœux et à nos sacrifices offerts en faveur des morts, pour les tirer de

cet état violent, où il est comme forcé de les retenir lui-même jusqu'au moment de leur réconciliation parfaite avec le Dieu de justice. Nous voilà donc constitués par J.-C., par la miséricorde même, pour tenir sa place à l'égard de nos frères souffrans, et pour devenir autant de sauveurs vraiment capables de les arracher à la justice dont les coups réitérés ne cesseront qu'à notre prière.

Or, ne seroit-ce pas nous rendre grièvement coupables, et manquer au devoir le plus essentiél de la charité chrétienne, que de laisser sans secours des âmes plus malheureuses que nous ne pouvons penser, tandis que l'accélération de leur bonheur dépend uniquement de nous-mêmes? Permettez-moi, chrétiens, une comparaison qui vous sera peut-être plus sensible que tout le reste sur le sujet intéressant que je vous expose : si Dieu vous avoit expressément révélé

que la conversion de tel pécheur dont vous connoissez le désordre doit être uniquement l'ouvrage de votre zèle, et que la vie d'un malheureux qui se rencontre sur vos pas, sera le fruit de l'aumône qu'il vous demande pour soutenir une vie près de s'éteindre; convenez de bonne foi que vous regarderiez alors comme un de vos plus essentiels devoirs, de travailler à la conversion du premier, et de soulager de tout votre pouvoir la misère de l'autre : non-seulement ces œuvres saintes seroient des devoirs à vos yeux, mais vous seriez comblés de joie, vous triompheriez que Dieu eût daigné vous choisir de préférence, pour devenir en ces occasions les instrumens de sa miséricorde. Cependant ce pécheur, dont la conversion seroit le fruit de votre zèle, ne se pervertira-t-il pas encore, et ce malheureux que vos bienfaits auront garanti de la mort, ne sera-t-il pas peut-être un

réprouvé dont le ciel ne sera jamais le partage? Triste incertitude qui feroit perdre au sentiment de votre zèle et de votre bienfaisance, non pas leur mérite et leur vertu, mais les plus chères délices dont une âme chrétienne soit susceptible.

Quel seroit donc votre bonheur, s'il vous étoit possible de connoître infailliblement que c'est un saint que vous avez acquis à Dieu, en triomphant de cet homme déréglé qui vous doit le changement de ses mœurs, et que c'est un prédestiné dont vous avez sauvé les jours, en soulageant la misère de ce pauvre qui vous seroit redevable de sa vie! Or, telle est la consolation qui vous est réservée pour une belle âme, pour une âme vraiment attachée à J.-C., qui accompagne le sentiment de charité qui vous fait agir, quand vous adressez au Dieu de justice votre intercession pour les morts. Oui, pouvez-vous dire

alors avec toute la vérité propre de la foi, une seule âme tirée par mon moyen des feux du purgatoire, c'est un saint, c'est un enfant du père céleste que je mets en possession du ciel destiné à ses vertus; il y va régner éternellement avec ce Dieu suprême, qui ne l'avoit éloigné qu'à regret de son royaume et de sa présence; c'est la foi même qui m'assure de son heureuse destinée au sortir de l'épreuve douloureuse dont j'aurai abrégé les momens par la ferveur de ma prière.

Ah! mes chers auditeurs, que nous connoissons peu les vraies délices d'un cœur chrétien, si nous fermons le nôtre à des âmes saintes, à des âmes destinées à la possession de Dieu, qui nous appellent à leur secours! et que notre amour est foible pour ce Dieu de miséricorde dont nous croyons suivre fidèlement les lois, si nous n'obéissons pas au désir le plus ardent

tière expiation de leurs fautes, c'est qu'il y est obligé par une justice inflexible qui réclame tous ses droits. Ce Dieu aussi miséricordieux qu'il est juste, est donc, pour ainsi dire, dans un état violent et forcé lorsqu'il punit des chrétiens qu'il aime, malgré les taches qu'il découvre en eux, parce qu'il y voit encore les marques essentielles de son amour et le caractère sacré de sa grâce qui les sanctifie. C'est donc, autant qu'il dépend de nous, faire cesser cet état de violence où notre Dieu se voit réduit par rapport à ces âmes saintes, que d'employer tout notre pouvoir à l'apaiser et à fléchir sa justice sur la rigueur de leurs tourmens, qui fait souffrir, si j'ose le dire, la miséricorde elle-même; et la grâce qu'il nous demande, quoiqu'il ne voie dans nous que de simples créatures, c'est d'arrêter son bras lorsqu'il s'appesantit sur de telles victimes, afin de ne lui laisser

frapper que les victimes de l'enfer qu'il nous est impossible de secourir dans leur malheur, parce qu'elles doivent servir, privées qu'elles sont de sa grâce pour l'éternité, de monument éternel à sa vengeance.

Mais si les titres glorieux dont le Dieu de miséricorde nous honore, pour nous faire un devoir de secourir les âmes du purgatoire, sont si forts et si puissans pour nous y obliger, les motifs qu'il nous présente, pour nous engager de nous-mêmes à cette œuvre sainte, ne sont-ils pas infiniment pressans, et capables de faire la plus vive impression sur des cœurs véritablement chrétiens. Vous les développer tous, c'est ce qui donneroit trop d'étendue à ce discours; mais si vous désirez en connoître ici quelques-uns des plus touchans et des plus sensibles, je vais tâcher de vous les offrir sans autre appareil que cette noble simplicité qui caractérise

toutes les idées de la religion de J.-C.

Vous me demandez donc quelles sont ces victimes de la justice de Dieu, que la miséricorde vous recommande: non, ce ne sont point des malheureux ordinaires, tels qu'il s'en offre tous les jours à nos yeux, pour solliciter quelques aumônes nécessaires à soulager les besoins d'une vie languissante; ce sont des infortunés d'un ordre supérieur, pour m'exprimer ainsi, des hommes qui souffrent sous la main de Dieu tout ce que l'humanité peut jamais souffrir de plus cruel, la privation d'un Dieu qu'ils aiment souverainement quoiqu'il soit infiniment juste et sévère à leur égard, l'activité d'un feu dévorant dont les impressions, dit saint Augustin, pour être merveilleuses, n'en sont pas moins véritables, en un mot, toutes les peines de l'enfer, si vous exceptez le désespoir qui règne dans ce lieu d'horreur et de désolation. Que dis-je? les tour-

mens de l'enfer, si l'âme n'y étoit pas désespérée, auroient-ils rien de si rigoureux que la désolation de l'âme dans le purgatoire ? C'est là que l'amour même souffre de l'absence de l'objet aimé ; et ce que l'amour souffre d'une privation si terrible, n'est-il pas le plus grand des supplices pour le cœur humain ? De quel œil donc, cœurs naturellement tendres, vous qui ne pouvez soutenir la vue d'un criminel éprouvé par les tortures communes dont notre foible justice fait usage ici-bas, de quel œil devez-vous considérer les peines de tant d'âmes justes livrées aux rigueurs de la justice divine, à ces rigueurs inexprimables dont toutes les souffrances de nos martyrs et les douleurs de toutes les maladies humaines n'approcheront jamais ?

Vous demandez quelles sont ces victimes de la justice que la miséricorde vous recommande ? Ce sont des âmes saintes et prédestinées, mais

d'autant plus à plaindre qu'elles connoissent mieux cette beauté toujours nouvelle et toujours ancienne dont elles doivent contempler les charmes infinis dans l'éternité. A peine, hélas! sentons-nous cette privation de notre Dieu dans cette terre d'exil qui nous en sépare, parce que notre âme, attachée par les liens les plus étroits à une chair grossière, n'a que de foibles connoissances de cette beauté souveraine, l'unique objet de ses adorations; de là vient qu'elle n'éprouve à l'égard de ce grand Dieu qu'un sentiment foible qui lui permet de se distraire, de s'occuper de mille choses frivoles, de s'amuser même à de vains plaisirs durant cette vie mortelle : mais que cette âme soit une fois dégagée de la matière et délivrée de l'illusion des sens qui la dominent sur la terre, avec quelle vivacité ne conçoit-elle pas alors que le Dieu qui l'a formée, est sa dernière fin et le

centre de tous ses désirs! avec quelle force de sentiment n'est-elle pas portée vers ce Dieu suprême! la légèreté de la créature a bien pu le suspendre ou l'affoiblir, ce sentiment rapide qui la porte aujourd'hui, malgré elle-même, vers ce divin objet; mais au moment que je vous parle, cette activité naturelle est dans toute sa force, et la grâce qui la sanctifie lui donne encore une nouvelle ardeur pour s'élancer vers son Dieu avec une violence qui passe toutes les idées humaines: *Amor meus, pondus meum.* Mes chers Frères, ce n'est point la force du sentiment, c'est l'énergie de la parole qui manque ici, de la part de tout orateur chrétien, pour vous donner l'idée de cette peine terrible dans des âmes qui en supportent toute la rigueur, je ne dis pas depuis un jour, un mois, une année, mais depuis plus d'un siècle peut-être, lorsque nous pouvons cependant les en délivrer

sa gloire. Or, serions-nous assez durs pour leur refuser cette grande consolation qu'ils désirent avec tant d'ardeur, dès qu'il nous est possible et même facile de l'obtenir du Dieu de justice, et de les rendre éternellement nos redevables pour le bienfait même de leur éternité, dont un seul moment surpassera, comme à l'infini, l'assemblage de toutes les joies humaines?

Vous demandez quelles sont ces victimes de la justice que la miséricorde vous recommande? Ce sont des coupables dont vous avez occasioné les fautes et la punition qui les suit. Combien parmi eux ne seroient point dans ce lieu de tourmens sans vos conseils, vos exemples, vos discours peu édifians dont ils ont été les témoins sans se défendre assez de leur contagion! Seroient-ils criminels, en effet, si vous n'aviez pas exigé d'eux certains actes de complaisance, de lâcheté, de mollesse,

dont le moindre trait, condamné par l'Évangile, est aujourd'hui la source de leur malheur? Seroient-ils criminels, si vous ne leur aviez pas inspiré cette aversion de la gêne et de la contrainte, inséparable de l'accomplissement exact des devoirs du christianisme, cet amour excessif de la liberté et de l'indépendance, qui n'étoit propre ni à leur état de citoyens ni à leur état de chrétiens, et dont vous êtes si jaloux dans les conditions élevées qui vous distinguent? seroient-ils criminels, si vos exemples pernicieux, par un progrès insensible mais certain sur la foiblesse de leur cœur, n'avoit pas entamé, pour ainsi dire, l'intégrité de leur première vertu, et si vos scandales n'eussent pas affoibli leur ferveur, dont l'éclat s'opposoit trop visiblement à celui de vos désordres? C'est donc uniquement à vous-mêmes que doivent s'imputer les mal-

heurs d'un grand nombre de ces âmes désolées qui réclament votre assistance; et dès que leur infortune est votre ouvrage et que vous pouvez en abréger le cours, se pourroit-il qu'elles implorassent vainement le secours de vos prières et de vos larmes?

Vous demandez quelles sont les victimes de la justice qui vous sont recommandées par la miséricorde? J'ignore quel fut l'état ou le caractère qui les distingua dans le monde: mais ce sont des chrétiens, ce sont des saints, dont vous ne pouvez avancer le bonheur infini qu'ils espèrent, sans procurer à votre Dieu la plus grande gloire, la gloire la plus désirée de cette majesté suprême, parce que ces âmes saintes, délivrées de leurs peines par votre secours, seront autant d'adorateurs éternels, capables de louer Dieu, de le bénir, de le glorifier plutôt qu'ils n'auroient pu faire, si vous n'aviez pas avancé le

moment de leur délivrance. Vous enviez quelquefois, dans des accès de zèle, le courage de ces hommes apostoliques que leur générosité naturelle, soutenue de la vocation divine, fait voler au delà des mers, parcourir les pays barbares, pénétrer dans les plus épaisses forêts, escalader les montagnes les plus escarpées, pour y chercher des païens et des infidèles à convertir; vous reconnoissez dans ces nobles travaux un accroissement sensible de gloire pour Dieu, gloire à laquelle vous regrettez de ne pouvoir travailler vous-mêmes. Mais, si vous êtes animés d'un désir sincère de glorifier votre Dieu, pourquoi ne passez-vous pas en esprit, dit saint Bernard, dans cette région de ténèbres et de flammes où gémissent tant d'âmes prédestinées et confirmées en grâce, tant d'âmes plus nobles devant Dieu que les âmes païennes que vous pourriez gagner à son Église, puisque

celles-là le glorifieroient plus dans un moment par un acte d'amour parfait, que ne pourroient faire en plusieurs années des milliers d'idolâtres sanctifiés par votre moyen dans cette vie mortelle. C'est un sujet de triomphe pour le ciel, nous dit le Dieu sauveur, quand un seul coupable rentre en lui-même sur la terre, et s'y consacre à la pénitence : *Gaudium erit in cœlo super uno peccatore pœnitentiam agente.* Quel surcroît de joie ne portera donc pas dans le ciel l'accomplissement de la perfection d'un juste, que nos prières auront fait entrer dans le séjour éternel de la gloire et du bonheur !

Vous demandez quelles sont ces victimes de la justice que la miséricorde vous recommande? Je réunis ici ce qu'il peut y avoir sur ce point de plus intéressant pour votre cœur. Citoyens, ce sont tant de braves soldats qui se sont immolés pour la patrie,

et qui vous demandent comme au généreux Machabée des sacrifices pour expier ces cruautés, peut-être inutiles, qu'ils ont exercées sur des ennemis dont ils vouloient préserver vos villes et vos campagnes; ce sont ces illustres ancêtres dont vous avez hérité vos noms, vos charges, vos richesses, qui vous mettent à l'abri de la misère des temps. Noblesse illustre, ce sont vos vassaux les plus fidèles, que leur complaisance excessive pour vos volontés a rendus criminels, parce qu'ils n'ont pas assez distingué ce qui appartenoit à Dieu de ce qui appartenoit à César. Peuples, ce sont vos chefs, que trop de bonté a rendus peu vigilans sur l'obligation où ils étoient de vous contenir dans les bornes du devoir. Cliens de la magistrature, ce sont ces juges intègres, mais dont vos raisons colorées ont ébloui l'exacte justice qui seule devoit présider à leurs jugemens. Amis fidèles, ce

sont vos amis les plus chers, à qui vous avez promis sur la terre, de ne les abandonner jamais au temps de l'affliction. Enfans trop aimés, ce sont ces pères dont la tendresse trop humaine n'a pas eu la force de reprendre et de corriger vos défauts. Mères chrétiennes mais trop tendres, ce sont ces filles chéries auxquelles vous avez fait goûter le monde, loin de leur en inspirer, comme vous l'ordonnoit l'Évangile, l'éloignement et le dégoût. Qui que vous soyez, ce sont vos proches, vos parens les plus chers, qui vous réclament dans ce jour d'intercession générale pour l'Église souffrante. Que vous dirai-je? ce sont ces directeurs de vos consciences, dont vos fautes, accusées à leur tribunal, mais palliées, ont affoibli le juste jugement qu'ils devoient exercer sur vous au nom de J.-C. dont ils tenoient la place. Ce sont ces prédicateurs, dont vous avez flatté l'amour

propre qu'ils n'ont que trop écouté dans la manière de composer leurs discours pour se conformer à vos goûts dépravés. Ce sont vos prélats mêmes, les pasteurs de vos âmes, que la complaisance a rendus foibles jusqu'à vous accorder, sur des raisons peu légitimes, la dispense des jeûnes et des abstinences commandés par l'Église. Ils souffrent maintenant pour vous, chrétiens catholiques à qui je parle, ces braves guerriers, ces magistrats intègres, ces ancêtres illustres, ces pères chéris, ces mères tendres, ces confidens de vos consciences, ces orateurs chrétiens, ces prélats dont vous étiez les ouailles : comment ne daigneriez-vous pas employer quelques momens de prière, quelques aumônes pour adoucir la rigueur de leur destinée?

Vous demandez quelles sont ces victimes de la justice qui vous sont recommandées par la miséricorde?

Ah! chrétiens, j'ai trop différé de vous le dire. Ce sont des hommes, dont le souverain intérêt de tous les chrétiens les oblige à se faire des amis, parce qu'ils seront un jour vraiment capables de les servir eux-mêmes. Il nous en faut à tous, mes chers auditeurs, de ces amis favorables et accrédités qui puissent nous rendre le Seigneur propice au milieu de tant de périls qui nous assiégent, et dont nous échappons rarement sans contracter quelques taches qui seront expiées dans la vie future. Mais, où les découvrir ces amis toujours fidèles, qui s'intéressent avec ardeur à notre éternelle félicité? Sera-ce sur cette terre d'exil que nous habitons? Là, nos amis ne sont pas toujours amis de Dieu, pour obtenir de sa miséricorde qu'elle nous ouvre l'entrée des tabernacles éternels. Sera-ce dans le ciel, où nous aspirons de tous nos désirs? Oui, je le sais, c'est propre-

ment là que résident les vrais, les parfaits amis de Dieu; mais les amis de ce Dieu suprême, sont-ils véritablement les nôtres, et d'où savons-nous qu'au lieu d'implorer en notre faveur les bienfaits du Dieu de miséricorde, ils n'entrent pas contre nous-mêmes dans les intérêts de sa justice, après tant de fautes qui nous ont rendus coupables? Quelle raison, en effet, pourroient-ils avoir de se déclarer ouvertement pour nos intérêts, et de solliciter notre grâce en amis pleins de zèle? Faites-vous donc, chrétiens, quand vous le pouvez, des amis de ce caractère, de ces amis ardens et fidèles qui ne vous manqueront jamais, et qui vous rendront même au centuple ce que vous aurez fait pour eux, parce que leur charité, consommée dans le ciel, doit être infiniment plus parfaite que la vôtre : *Facite vobis amicos*. Oubliez donc, à ce moment, ce que l'intérêt de Dieu et

celui de vos frères paroissent vous demander sur ce point, pour ne penser qu'à votre intérêt propre : qu'une seule âme souffrante vous soit redevable de sa liberté, de sa gloire, de son bonheur; quel droit n'aurez-vous pas de compter sur son zèle à vous servir, quand vous serez vous-même dans l'état de peine où je vous la représente? La céleste patrie est proprement le séjour de l'amitié, de la reconnoissance, de la justice et de mille autres vertus dont elle nous offre une infinité de parfaits modèles. Mais si vous êtes vous-mêmes dépourvus de zèle et de ferveur pour secourir ces âmes saintes qui vous implorent du fonds de l'abîme où Dieu les purifie, de quel droit pourrez-vous compter sur une amitié sincère, sur un zèle ardent de leur part, pour s'intéresser à l'avancement de votre éternel bonheur? Vous n'aurez donc point, chrétiens, d'ami véritable qui

vous soit acquis dans le ciel, parce que vous n'aurez pas voulu en acquérir, et le Dieu de miséricorde que vous offensez par votre négligence à lui rendre ses élus, dont le sort est en votre pouvoir, ce Dieu de bonté permettra, par un juste jugement, que sur la terre même où vous comptez sur des amis fidèles, ces amis pleins de zèle en apparence pour vos intérêts, vous abandonnent dans vos peines, soit en ce monde, soit en l'autre, comme vous avez abandonné vous-mêmes ceux qui comptoient après leur mort sur votre assistance.

Mais, je me trompe ici, chrétiens, de si puissans motifs ne sauroient manquer d'agir fortement sur vos cœurs, et je vous crois résolus à seconder les desseins du Dieu de miséricorde qui vous recommande ses amis et les vôtres, devenus les victimes passagères de sa justice. Ce qui vous reste uniquement à me deman-

der, c'est sans doute quels sont les moyens efficaces que la religion présente à la charité des chrétiens pour les mettre en état de contribuer au soulagement de ces âmes souffrantes. Je vous les ai d'abord annoncés ces moyens de les secourir, comme les plus faciles et les plus à portée de notre foible pouvoir. Tels devoient-ils être en effet, dès qu'ils nous sont fournis par les condescendances admirables de la miséricorde divine, infiniment jalouse de posséder des élus destinés à jouir éternellement de la gloire céleste. Car tel est l'ascendant de la miséricorde sur la justice divine qui nous a paru si rigoureuse dans le purgatoire, que cette justice infinie ne nous demande en faveur de cette âme accablée de sa peine, que de légères satisfactions, que des actes de religion, qui ne peuvent être comparés à la rigueur des tourmens qu'elle endure; c'est-à-dire, le tribut

de quelques prières, de quelques jeûnes, de quelques aumônes, de quelques soupirs, de quelques œuvres de mortification et de pénitence, mais surtout de quelques sacrifices de l'agneau sans tache, leur Dieu comme le nôtre, et dont l'unique objet soit le soulagement de ces âmes saintes. Non, il ne faut rien de plus pour acquitter leurs dettes auprès de la justice divine qui ne les punit qu'à regret; pourvu cependant (ce que je vous prie de remarquer) pourvu que ces œuvres satisfactoires soient accompagnées d'un véritable mérite, et qu'elles procèdent du principe divin de la grâce qui doit les animer et les vivifier: car, *sans cette condition essentielle* de notre part, condition que la foi même ne nous permet pas de révoquer en doute, n'espérons jamais que nos œuvres les plus saintes en elles-mêmes soient capables d'adoucir ou d'abréger les peines de ces

offrande; et plus ce pécheur est incapable de rien produire de son fonds pour le soulagement de ces âmes aspirantes au terme de leur bonheur, plus est-il obligé d'employer l'oblation du sacrifice auguste de nos autels, comme l'unique moyen qui lui reste de contribuer à leur délivrance. Mais toutes les prières, toutes les aumônes, toutes les pénitences dont nous sommes capables, ne leur seront d'aucun secours au tribunal du Dieu de justice qui exige rigoureusement toutes leurs dettes, si la grâce divine n'est pas le principe de toutes ces œuvres que nous offrirons pour acquitter leurs dettes.

Or, pourquoi ne feriez-vous pas usage de ces moyens si faciles que l'Église vous suggère pour accélérer le bonheur de cette âme qui vous fut autrefois si chère, de cette âme qui compte sur votre secours pour voir finir le temps de son expiation? l'in-

térêt même de l'amour propre ne semble-t-il pas ici d'accord avec la grâce pour vous persuader ce devoir de religion? Quand vous perdîtes, en effet, ce père si aimable, et qui vous avoit si tendrement aimé, vous vous consumâtes long-temps en regrets, en larmes et en soupirs; peut-être ces regrets parurent-ils plus vifs qu'ils n'étoient en effet; mais du moins j'aime à penser qu'ils étoient sincères, et je ne veux point irriter par mes soupçons une plaie qui pouvoit être réelle et vraiment affligeante pour votre cœur. Je ne vous dirai donc point que, malgré vos douleurs apparentes, vous avez voulu fermer vous-mêmes les yeux d'un père dont vous sembliez craindre la vigilance; que votre liberté, sortie, pour ainsi dire, du fond de son tombeau, vous consola sans peine du moment malheureux qui l'y renferma; que ses cendres ne servirent qu'à cacher un feu qu'il

n'étoit pas temps encore de faire éclater, et que vous allâtes secrètement allumer le flambeau nuptial à la torche funèbre qui devoit le conduire dans la sombre région des morts; loin de vous des dispositions si contraires à la nature même, et loin de moi des idées qui vous feroient injure!

La perte d'un père vous fut donc vivement sensible, et votre affliction parut être, au jugement du public, véritable et sincère. Vous deviez, suivant l'avis du sage, répandre des larmes sur le tombeau de ce père tendre, lui rendre au dehors le témoignage d'un deuil proportionné à l'amour qu'il méritoit de votre part; vous deviez pleurer aux yeux du monde, comme si vous aviez reçu la plus cruelle plaie, et vous gouverner de manière qu'on ne vous accusât point d'avoir un mauvais cœur: on ne vous en accusa pas, en effet, on fut même édifié de vos larmes, qui devoient

couler pour satisfaire aux bienséances du monde. Mais ce père si pleuré, si honoré de vos prétendus regrets, quels fruits a-t-il recueillis, quels effets a-t-il éprouvés de votre amour? Si pour flatter votre douleur ou pour vous conformer à la coutume du siècle, vous ordonnâtes pour son corps de magnifiques obsèques, que fîtes-vous pour lui rendre les derniers devoirs qu'il devoit attendre de votre tendresse? Il falloit, à l'exemple de saint Ambroise, dans l'éloge du grand Théodose, qu'il regardoit comme son père, protester hautement que vous ne croiriez rendre au vôtre le tribut de l'amour filial, qu'en travaillant, autant qu'il vous seroit possible, à le mettre en possession de la gloire: *Dilexi in Deo, persequar in regionem vivorum.* Il falloit, à l'exemple de saint Augustin, parlant de sainte Monique sa mère, faire offrir pour la vôtre le sacrifice de la rédemption

du monde, jusqu'au temps où vous auriez eu sujet de le croire en possession du ciel. Il falloit imiter cet illustre sénateur romain, ce généreux Pammaque, qui, venant de perdre une épouse fidèle dans la fille d'une sainte Paule, assembla tous les pauvres de l'Église sur son tombeau, pour l'arroser, comme s'exprime saint Jérôme, du baume sacré de ses aumônes, qu'il y versoit à pleines mains: *Sanctam ejus favillam ossaque veneranda eleemosynæ balsamo irrigabat.* Ou, si vous n'aviez pas le cœur assez touché pour imiter ces grands exemples, du moins falloit-il exécuter religieusement les dernières volontés de ce père qui vous fut si cher; du moins, ne falloit-il pas vous étonner de voir, dans son testament, les pauvres devenus vos cohéritiers, ne falloit-il pas songer à faire casser ce testament, si digne d'un père chrétien, à l'interpréter, à le modifier, à le sup-

primer. Car, est-ce ainsi, cœurs ingrats, enfans dénaturés, que vous pouvez seconder la miséricorde de votre Dieu, et fléchir son cœur sur le sort de ce père, de cette mère, dont la mort parut vous être si sensible?

J'ai cherché, disoit le Seigneur, au temps de l'ancienne loi, j'ai cherché un homme vraiment digne de calmer ma colère, afin qu'il se mît entre moi et mon peuple pour arrêter mon bras déterminé à le perdre, et je n'ai pu trouver dans tout Israël cet homme assez saint pour mériter d'obtenir grâce : *Quæsivi virum qui.... staret oppositus contrà me pro terra, ne dissiparem eam, et non inveni.* Ne vous en plaignez pas, en ce jour, ô mon Dieu! vous voyez ce temple, où j'annonce votre parole, rempli d'adorateurs fidèles qui se placent selon vos désirs, entre vous et le peuple saint que vous frappez à regret. Vos autels arrosés de nos larmes, et

chargés de nos vœux, sont autant de barrières que la piété chrétienne oppose à la sévérité de votre justice. Mais que dis-je? mes chers auditeurs, c'est un homme selon son cœur, c'est un homme vertueux et vraiment saint que Dieu cherche pour s'opposer à ses vengeances: *Quæsivi virum.* Or, qui de nous se flattera d'être cet homme selon le cœur de Dieu, ce parfait chrétien capable d'apaiser sa justice, et qu'il voudroit voir se placer entre lui et son peuple souffrant qu'il est forcé de punir encore? Je n'oserois me répondre d'être un de ces justes que Dieu demande pour le fléchir; oserez-vous vous regarder comme tels, mondains qui m'écoutez? Non, dès que le monde domine dans votre cœur, vous n'êtes plus les amis de Dieu; et comment pourriez-vous rendre favorable à des amis qui vous réclament, un Dieu dont vous ne seriez pas les amis vous-mêmes? Que trou-

veroit-il, en effet, ce grand Dieu, qui fût capable de désarmer sa colère, dans des larmes qui couleroient d'un œil adultère, dans des aumônes présentées par une main cruelle, dans des prières prononcées par une langue souillée de paroles médisantes ou impudiques, dans des mortifications offertes de la part d'un cœur impénitent pour lui-même? Non, ce n'est point à de pareils médiateurs, c'est uniquement aux chrétiens possesseurs de sa grâce, que Dieu en confie les célestes trésors; et l'agneau sans tache ne permet qu'à des mains pures de les puiser dans son sang divin qui en est la source. C'est donc un saint que Dieu cherche pour adoucir, pour calmer cette justice qu'il exerce, sans acception de personnes, sur tout ce qui n'est pas assez pur pour jouir encore de sa présence et de sa gloire. Mais, hélas! en nous voyant à ses pieds, quelle que soit la ferveur du

zèle qui nous anime à ce moment, ne dira-t-il pas peut-être, comme sous l'ancienne loi, qu'il n'a trouvé personne qui fût capable d'apaiser sa colère: *Quæsivi et non inveni.*

Voulons-nous donc, mes chers auditeurs, que Dieu soit propice à nos vœux en faveur des morts, commençons nous-mêmes par sortir de l'état de mort où nous pourrions être aux yeux du Seigneur, en recourant au tribunal de sa miséricorde, qui est celui de la pénitence. Devenus purs et sans tache à ses yeux, nous ne verserons pas une larme, nous ne pousserons pas un soupir vers le ciel, sur le malheureux sort de nos frères souffrans, qui ne soit efficace pour adoucir ou pour abréger leurs peines; et si, malgré les soins que nous aurons pris de nous purifier, nous craignons encore de n'avoir pas acquis ce degré de pureté que Dieu demande dans sa créature, mettons

alors, pour obtenir infailliblement le succès de nos vœux, son fils adorable, l'innocence et la pureté même, entre sa justice et les âmes qu'elle purifie. C'est là proprement cet homme selon son cœur que cherche le père céleste; cet homme non-seulement saint, mais le saint des saints, que nous pouvons opposer à sa justice sous la loi de grâce dont nous sommes les disciples. Il est sur nos autels en qualité de victime : qu'il y renouvelle donc sans cesse par ses ministres ce grand sacrifice expiatoire de tous les péchés des hommes, soit encore vivans, soit déjà morts dans la possession de sa grâce; il est sur nos autels en qualité de souverain pontife entre Dieu et son peuple : qu'il y offre donc notre encens qui, présenté de sa main divine, ne pourra manquer de monter jusqu'au ciel, et de paroître au père céleste un encens de la plus agréable odeur. Ainsi

J.-C., dont Aaron n'étoit que la figure, placé, comme lui, entre les vivans et les morts, *stans inter mortuos et viventes*, arrêtera-t-il plus promptement encore que ne fit Aaron par son encens, les ravages de la flamme céleste qui dévore la nation sainte, c'est-à-dire la violence des feux du purgatoire dont tant de chrétiens, nos amis et nos proches, sont les tristes victimes. Ainsi s'accomplira la double fin que je me suis proposée dans ce discours, d'instruire les vivans par les souffrances des morts et de secourir les morts par le ministère des vivans. Les chrétiens qui vivent encore, avertis par leurs frères souffrans, veilleront attentivement sur eux-mêmes, pour prévenir les arrêts de la justice divine; et les chrétiens souffrans, privés de cette vie mortelle hors de laquelle ils ne peuvent mériter, trouveront dans les œuvres de leurs frères qui vivent encore, de

quoi satisfaire à cette justice rigoureuse qui les poursuit. Ainsi le Dieu de miséricorde, la miséricorde incarnée, J.-C. au milieu des uns et des autres, les conduira tous au séjour de la gloire, que je vous souhaite au nom du père, du fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

FIN.

TABLE GÉNÉRALE

DES

MATIÈRES.

TOME I.

Pages

DÉDICACE à S. É. Monseigneur le duc de Clermont-Tonnerre, archevêque de Toulouse, pair de France. . . . . vij

AVERTISSEMENT. ix

DISCOURS PRÉLIMINAIRE, sur l'Excellence du Ministère dans la religion. 1

SERMON sur la Providence, dans l'église de l'hôpital-général de Nîmes, le 1er mai 1821, jour du baptême de Monseigneur le duc de Bordeaux. 83

——— sur la Croix, dans l'église de l'hospice de l'Antiquaille, le jour de la fête de saint Pothin, premier évêque de Lyon. 136

Pages
SERMON sur la Religion. 178
——— de l'empire de la Raison et de la Foi. . . 222
——— sur le Culte catholique. 270
——— sur la beauté de la Morale chrétienne. . . 316
——— sur la divinité de la Morale chrétienne. . 369

TOME II.

SERMON sur le Ciel, pour le jour de la fête de sainte Ursule. 1
——— sur l'Église. 39
——— sur le Purgatoire. 76
——— sur la Confession, pour le dimanche des Rameaux. 110
——— sur la Présence réelle. 152
——— sur la Mort. 187
——— sur le Jugement dernier. 222
——— sur la Miséricorde. 256
——— sur le danger des livres contre les mœurs. 296
——— de l'Importance d'une bonne éducation. 337
——— de la Nécessité de la Religion dans l'éducation. 375

TOME III.

SERMON sur Jésus-Christ, pour le jour du Vendredi-Saint. 1
——— sur l'Immortalité de l'âme, pour le jour de Pâques 44
——— sur l'Établissement du Christianisme, en présence de S. A. R. la princesse Caroline des